

12. Arts Spectacles culturels

Communications

L'Harmonie Municipale

Ceux de ma génération, nés après 1910, n'ont connu qu'un seul groupement pratiquant la musique dans son ensemble –mise à part celle de chambre-. L'Harmonie Municipale Hendayaise.

Comme élèves tout d'abord ; exécutants par la suite, pas un de nous ne soupçonna jamais aucun antagonisme entre disciples d'Euterpe. A partir de 1920, bien entendu. Si rivalité il y avait eu, cela datait. A moins que l'on considérât alors la clique du Patro et l'Harmonie en grand conflit idéologique. Ce qui ne saurait être raisonnable. D'ailleurs leurs rôles, leurs prestations, leurs structures différaient. Il ne pouvait y avoir lutte à couteau tiré.

Pour mémoire, et cela rapporté par la chronique, il y eut bien en fin du XIX^e et début du XX^e siècle une Lyre confessionnelle et en face l'Harmonie Municipale laïque. Pourquoi avoir mis le mot laïque pour que d'aucuns n'y voient qu'une provocation anticléricale ? Pourquoi ne pas avoir attendu afin qu'il fut prouvé par expériences ce que ce mot porte de beau avec lui ; la tolérance, le respect de l'autre.

L'Harmonie que nous connûmes s'avérait laïque tout naturellement, faisant de la laïcité sans éprouver le besoin de le clamer. Elle observait au mieux cet esprit de tolérance, cette non immixtion dans la religion, dans la politique, dans la philosophie ; ce que les exécutants avaient en commun, le vif sentiment d'une harmonie. Le beau mot qui stipule l'accord tacite et profond.

Les disputes entre bandes rivales : inconnues de nous...



A cela se mêlait affirmait-on des histoires de ségrégation, les uns jouant sur la place publique, comme un fait exprès l'Harmonie, (cependant que les municipalités d'alors n'avaient pas la mécréance comme ligne de conduite) ; les autres ceux de la Lyre donnant le concert, chaque dimanche sur un kiosque aménagé aux Allées, chez le Marquis d'Arcangues. A cela se mêlait aussi des histoires plus sombres comme l'incendie du kiosque, forfait que d'aucuns prêtèrent, allègrement, vous devinez à qui...

Je n'ai point connu ces zizanies et je m'en félicite. Ce n'est que plus tard, loin d'Hendaye, en Pays d'Orthe, aux approches de 1940, que j'assistai aux assauts rivaux entre une Clique bleue (de l'église) une clique pas mariale pour deux sous malgré sa couleur et une clique (hors du giron de la sacristie), clique dite rouge bien que plus incendiaire dans la blague que dans l'effet. Mais rien, là-bas, n'alla jamais trop loin. Tout au plus de la chicanerie, qui heureusement, par certains aspects, s'apparentait à une émulation, peut-

être pas saine mais efficace. Certaines provocations, certaines outrances, certaines paroles malsonnantes furent regrettables jusqu'au jour où tout rentra dans le calme par épuisement d'effectifs chez les rouges, et manque de combativité dans les deux groupes.

Les musiciens que j'ai connus à Hendaye venaient d'horizons divers ou de pas d'horizons du tout, si l'on sous-entend par là une quelconque adhésion à une chapelle, à un drapeau bien défini. On pouvait dire qu'eux avaient compris et mettaient en pratique l'adage qui veut que « la musique adoucit les mœurs. » Tout à leur tenaillant besoin de s'élever par la conjonction des rythmes, les Chefs se souciaient peu d'autre chose.

Pour nous gamins, monter sur le kiosque constituait une promotion. Etre mélangés aux premiers pupitres, tenus par les anciens, les chevrons, pour assurer les secondes parties, généralement d'accompagnement, quel honneur et quelle aubaine ! Mais le chemin était long pour en arriver là.

Alors que l'on sortait à peine de la découverte de la lecture, qu'enfin on pouvait évoluer sur les pages, sans hésitation, comprendre ces signes bizarres, les interpréter, quitte à leur donner un sens qui fut un peu nôtre ; il fallait s'attaquer à des bandes de cinq lignes parallèles sur lesquelles étaient perchés de singuliers dessins. Il s'en trouvait au-dessus et au-dessous, également. Qu'était-ce au juste ? Des hirondelles faisant les belles sur les fils électriques, peut-être groupées pour le traditionnel départ... des pattes de mouches..., des grains de raisins secs avec leurs petites queues noires... de gros glands ovales et blancs ou des boules d'un bel arrondi ?

Le solfège... c'était le solfège. Ce qui ouvrait la porte à la musique. Le sésame. Il fallait en passer par ces formes cabalistiques, les posséder, les saisir d'un seul coup d'œil, prestement. Encore heureux quand les hiéroglyphes étaient seuls ou groupés à deux ou trois. Mais quand l'accolement portait sur beaucoup comment faire ? Et cependant il fallait y arriver, les posséder ces notes diaboliques.

J'avoue avoir longtemps été rebelle à la lecture du solfège. Il m'en est resté toujours une certaine hésitation dans le déchiffrement. Enfin, comme je n'avais nulle vocation pour devenir un grand artiste, cela n'avait que peu d'importance. Encore m'en tins-je à une seule clé : celle de sol... Que serais-je devenu s'il m'avait fallu aborder celles de fa ou d'ut. J'en fus préservé. Orphée en soit loué.

Nous eussions trouvé, certainement, les séances de solfège fastidieuses si le hasard –complice favorable- ne nous avait pas aidés en nous fournissant des instructeurs peu exigeants. Le Chef (sévère par définition) s'en remettait à de bons exécutants, du soin de nous apprendre à lire la musique et à la mettre en pratique.

Mach... fut l'un de ceux-là. Un cheminot-bureaucrate de son état. Un fervent de la musique entre les fervents, pouvant jouer avec un égal bonheur aussi bien de la flûte traversière que du gros baryton de cuivre. Il pratiqua longtemps, fort longtemps. Octogénaire, on pouvait le voir traîner la patte dans les défilés, mais présent et soufflant avec une belle énergie dans son lourd instrument. Les séances de solfège n'avaient, avec lui, rien de particulier, à cela près, que nous étions longs à nous mettre à la besogne. Dans l'amusement, nous n'allions pas loin. L'humour froid confinait à une sorte d'ironie, dont Mach... faisait montre souvent, nous inspirait la prudence.

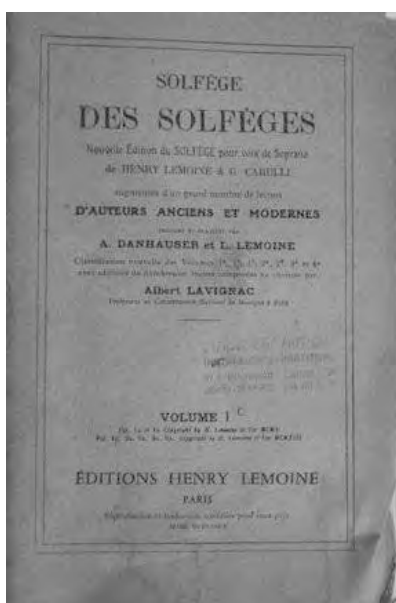
Avec Monsieur Laver... les choses allèrent tout autrement. Monsieur Laver... n'était pas de chez nous. Il venait de Paris, d'un orchestre parisien, contraint à résider à

Hendaye, pour raisons de santé. Il suppléait le chef, à la baguette, lorsque cela s'avérait indispensable. Était-ce son accent ? Son physique ? Sa nature ? Sa voix ? Toujours est-il qu'il n'avait, sur nous, aucune autorité.

Le coup de cinq heures et demie avait retenti à l'église toute proche que nous continuions, imperturbables, à jouer sur la place.

« Allons... allons... approchez... c'est l'heure », entendions-nous, venant de la salle des répétitions. Pas de réaction. Monsieur Laver... sortait, battait des mains, criait fort et répétait :

« Allons... allons... au travail. » Alors la bousculade était générale. Nous pénétrions en force, bruyamment, dans la pièce qui n'était autre qu'une salle de classe, séparée de l'annexe Iribarne, par un étroit couloir. Après notre migration pour le Vieux Fort, elle servit pour la Musique et accessoirement pour d'autres usages.



Nous étions dégrossis. Nous pouvions lire dans le solfège des solfèges, un livret à couverture finement cartonnée. Après les pages de premières initiations, nous tombions sur des raccourcis d'œuvres de Maîtres. Cela nous le savions par le nom de l'auteur accolé au début du passage. On avait emprunté des fragments caractéristiques à des contemporains comme Razigade ou à des anciens fameux comme Rameau, Boieldieu, Méhul, Mozart, Bach et autres. Ces génies n'avaient jamais soupçonné à quoi leurs prestigieux accords allaient servir.

Nous commençons notre psalmodie. Nous battions la mesure avec le plus grand sérieux. Tous ensemble. Un bon moment, l'application était de rigueur. Puis subitement l'envie de se défouler gagnait quelques facétieux. Fort heureusement, le gros des élèves continuait une lecture sans équivoque et en donnant de la voix. Une oreille avertie, attentive aurait, néanmoins, discerné de singuliers accompagnements, de curieux soubassements. Pas continûment. D'une façon mélangée. Avec des émiettements par ci, par là. Des sortes de fioritures jetées comme pour fortifier l'ensemble.

« Do... do... la... ri... co
La... fa... si... do... nie
Fa... ri... ré... mi... pi... pi
Ré... sol... vert... à do
Mi... mi... ti... ti... ri... ri
Sol... si... sol... sol... si... son.
Tta... tti... tta... tta... tto... tto.
Ca...sse... le pot⁽⁴⁷⁾ »

Monsieur Laver... continuait à chanter. Se rendait-il compte de quelque chose d'insolite ? Probablement pas. Avait-il quelque perturbation auditive ? C'eût été préjudiciable pour un musicien. Où était-il tout à son rôle ? Certainement. Il arrivait assez fré-

⁴⁷ Bien entendu rien de limitatif en cela. Il y eut d'autres traits de génie.

quemment, pour corser le numéro, que les vitres des fenêtres tintassent, comme sous un assaut de grêlons. Le crépitement était suivi de cris bizarres.

« Les Sioux... les Sioux... criions-nous, fort avertis de l'incident interrompant la lecture de nos notes.

« Du calme, messieurs... du calme » disait Monsieur Laver...

L'avalanche recommençait, plus intense. Les cris redoublaient d'ardeur. Nous n'en demandions point davantage pour nous élancer vers la sortie. Nous savions retrouver la bande à Ttipoul dans la rue. Des marginaux, venus, plus en complices qu'en ennemis.

Simulacre de poursuite par ci... semblant d'algarade par là. Cris de Monsieur Laver... demeuré loin. C'en était terminé de la leçon de solfège pour cette fois. Et comme cela devait se répéter, que l'on ne s'étonne pas s'il y eut quelques retards et quelques difficultés dans l'acquisition des quadruples croches.

Lorsque l'acquis fut jugé suffisant on passa du solfège à l'instrument, des « livres-syllabaires » à la Méthode. Les instruments à vent furent attribués. Comment fut-il procédé, quels furent les critères ? Beaucoup de facteurs jouèrent ; du penchant sans apparente assise de l'élève à la volonté de ses parents, en passant par l'idée que pouvaient avoir et le Chef et ses seconds consultés.

On sortait des placards des bois un peu blanchis et des cuivres où le vert-de-gris accomplissait sa sale besogne. Bien du « Kaol »⁽⁴⁸⁾ fut nécessaire aux mamans pour retrouver un rouge-jaune qui s'était terni par manque d'usage. Ces barytons, basses, contrebasses, cornets, bugles, cors n'étaient pas de première jeunesse. Bien des générations en avaient usé avant de s'offrir un matériel plus neuf. Le métal de certains instruments paraissait avoir souffert avec d'inesthétiques creux que l'on n'avait point jugé nécessaire de rectifier.

Propriété communale, l'ensemble instrumental n'avait semble-t-il pas fait l'objet de soins méticuleux de la part de tous. Il en va ainsi, hélas ! assez souvent, pour ce qui touche à l'avoir collectif. Certains indéclicats en prennent à leur aise. La minorité, fort heureusement. Heureusement que beaucoup d'instruments restaient fort acceptables, fort convenables.

Quelques privilégiés avaient leurs outils, à eux. Ce n'était point précisément un signe particulier de richesse. Mais un fait du hasard, un cadeau, une occasion. Il y avait, parmi nous, plus riche que moi. Et cependant, d'emblée, je possédai une clarinette qui m'appartenait en propre.

L'initiation instrumentale prit le relais du déchiffrage quand –encore et souvent- il n'y eut pas imbrication.

Nous fûmes confiés, en général, à des anciens, à des premiers rôles de l'Harmonie, à des spécialistes. Le Chef de Musique supervisait. Il intervenait souvent et en retirait un prestige supplémentaire. Pouvoir ainsi passer de l'anche à l'embouchure, des clés multiples aux pistons limités, d'une clé à une autre, supposait une rare maîtrise, un don réel et peu commun.

⁴⁸ Produit d'époque pour enlever la patine et faire briller les cuivres.

J'ai déjà parlé de Monsieur Caunille. Avec lui il ne fallait point badiner. Instituteur en titre, il connaissait la valeur de la discipline et savait la faire respecter. Il possédait pas mal d'atouts pour cela. Une voix forte, impérative ; un physique robuste, sans embonpoint aliénant ; des moustaches très fournies, très 14-18, à la gauloise, d'un noir d'ébène ; des vêtements de couleur sévère mais impeccables ; un regard auquel rien ne devait échapper derrière des lorgnons paraissant être accrochés sur le nez pour accentuer le côté intellectuel du visage. Monsieur Caunille devait se révéler plus tard comme un fin manieur de cordes. Guitare, banjo, mandoline : tout lui convenait. Il créa et dirigea à Ciboure une Estudiantina de valeur.

Il fallait à Monsieur Caunille une particulière volonté et une bonne santé pour être, parmi nous, dès 17 h 30, après une longue journée de classe à Béhobie. Il venait en vélo.

Une ou deux fois par semaine, il ne quittait Hendaye que peu avant onze heures du soir, après les répétitions générales. Il possédait à Béhobie –cas assez rare pour être signalé- un poste de radio. Lorsqu'il avait eu vent d'un concert de prix, il invitait quelques anciens de l'Harmonie, qui, par amour de la musique, ne rechignaient point à faire la course nocturne.

Nous ne possédions qu'un maigre bagage d'instruments, lorsque Monsieur Caunille nous intégra dans le groupe. Bien que jeunes, bien que timides, nous ne fûmes jamais pris de panique, tellement nos aînés furent gentils, prévenants, tolérants, compréhensifs.

Il y avait peut-être une certaine hiérarchie dans l'Harmonie –les bois paraissant plus nobles que les cuivres. Mais cela ne se percevait point nettement. Chacun jouait pour l'ensemble. Tout membre avait son utilité. Pas de rôle mineur, inférieur, voire inutile. Tous servaient la bonne cause ; celle de la musique, au milieu d'une franche, d'une saine amitié.

Entre deux morceaux, les plaisanteries fusaient. Les histoires abondaient. Il se trouvait d'excellents conteurs, de spirituels interprètes. Kéké et Mathieu se trouvaient parmi les meilleurs. La « chine », ils ne s'en privaient guère. Quelques anciens, moins finauds, durent souvent passer « sous le feu » de la mise en boîte. Mais cela n'allait pas loin. Il se trouvait même que les « mis sur le gril » riaient les premiers comme s'ils n'avaient rien saisi à l'allusion pourtant évidente.

Les jeunes, nous écoutions, n'en perdions pas une. On ne nous tenait pas au rancart, le moins du monde. Les aînés ne voulurent jamais nous écraser. Mais nous préférons le rôle de l'auditeur. Et déjà nous manifestions nos préférences pour l'esprit d'un tel ou d'un tel. Mais jamais nous n'aurions osé railler plus âgé que nous.

Au moment d'arrêter l'évocation des exercices d'initiation de fin d'après-midi et celui des répétitions générales, nocturnes, comment ne pas avoir une pensée pour le voisinage très certainement dérangé, maintes fois, par une profusion désagréable de canards aigus, ou par le souffle puissant de quelques passages écrits, pour être exécutés de la sorte. Mais nous n'apprîmes jamais qu'il y eut de mauvais coucheurs pour se plaindre de ces « trouble-repos ».

Peut-être d'ailleurs, d'aucuns y trouvaient-ils un réel contentement n'ayant point la bonne fortune d'écouter un concert, chez soi, la radio étant à venir.

Et dire que quelques effrontés parmi les artistes en herbe (voir chapitre précédent) trouvaient la production de bruits insuffisante puisqu'ils allaient ensuite donner du « corre-calle » en veux-tu, en voilà.



La consécration c'était le kiosque. Y accéder constituait une enviable promotion. Mêlés aux anciens, nous avons, nous, les benjamins, l'impression que dis-je, la certitude, d'être d'un monde à part, d'une catégorie privilégiée. Tous nos jeunes condisciples, tous nos compagnons de jeux, tous nos familiers du quartier ne connaissaient point un tel honneur.

Vieux kiosque (avec une majuscule) qu'a-t-on fait de toi ?

Tu étais au cœur de la cité et tu en constituais l'âme, l'endroit où s'exprimaient la joie de vivre, le bonheur d'être et d'être ensemble, l'enthousiasme juvénile ; l'espoir des soupirants, des amoureux comme aussi l'attendrissant attachement de ceux qui avaient vieilli, mais étaient demeurés fidèles à leurs racines.

Tu étais le point de rassemblement naturel de toute une cité qui communiait, souvent, dans une même ferveur amicale.

Tu étais un second autel, non loin de l'autre. Tous deux vous vous complétiez. Il n'y avait aucune dissonance entre le sacré de la proche église et les accents plus mâles, plus terrestres qui montaient de toi.

Au centre d'une belle esplanade, entre deux écoles tout d'abord ; puis entre l'ancienne poste et la vieille mairie ensuite, c'est-à-dire tout près de nœuds vitaux de la cité, entouré, précédé ou suivi par de beaux arbres qui connurent maintes générations ; témoin des heures qui passent que te livrait l'horloge fidèle du vénérable clocher, tu étais une belle part d'Hendaye.

Pourquoi t'avoir sacrifié ? Pourquoi t'avoir préféré l'artère dangereuse, empuantie ? N'aurait-on pas pu faire passer les monstres mécaniques ailleurs et ainsi éviter une « assassine » profanation ?

Tu dominais la Place de ton plancher de béton auquel on parvenait par cinq marches. Longtemps tu demeuras ouvert, avec seulement une barrière à claire-voie, qui faisait tout le tour et suivait l'escalier jusqu'au bas. Un jour l'on te couvrit. Ce que tu gagnas en retenue, en amplification du son, tu le perdis en générosité, car tu inondas moins la périphérie où tes accents parvenaient nettement jusqu'alors.

En te perdant, maints Hendayais ont perdu un peu d'eux-mêmes. Beaucoup plus qu'il ne l'est apparu dès les premiers constats. Nombreux sont ceux qui ne t'ont guère survécu... Les jeunes n'auront même plus de toi le sentiment de ce que tu représentais, de ce que tu fus.

Nous demeurons quelques-uns contemporains de ta gloire.
Nous parlons de toi avec nostalgie, le cœur pincé.

« Tu te souviens le kiosque ?

- Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser !
- Et ces bals ? Et ces concerts ? Et Carnaval ? Et le 14 juillet ? Et Bixintxo ?
- Quel dommage !
- Dire qu'il ne reste point le moindre vestige.
- Rien que l'asphalte nu, couleur de deuil.
- Et ces hideux compteurs pour espionner !
- Qui jurent bien avec les arbres qui demeurent encore debout.
- Si c'est cela, le progrès ou du moins ce qu'il suppose ou impose, que l'on nous fasse grâce de la satisfaction béatement exprimée.
- En tuant le kiosque on a enterré l'âme d'Hendaye.
- L'Harmonie n'a pas supporté longtemps l'holocauste. Petit à petit ses effectifs se sont amenuisés.
- Il manquait plus que la vocation ; le cadre, le décorum.
- Qu'il était pénible, il n'y a guère, ce spectacle où quelques musiciens –au mérite certain de vouloir maintenir contre vents et marées- s'accrochaient sur les marches de la nouvelle mairie, ne dominant rien.
- Et se produisant bien rarement.
- Et dans un « autour » limité, amputé, pas de commune sensibilité pour écouter comme jadis, d'authentiques fils de chez nous nous livrer les poétiques secrets des grands compositeurs.
- Aujourd'hui, le vide, le noir... les rescapés, les mordus s'en sont allés à Saint-Jean-de-Luz, où ils ont trouvé une belle Harmonie et un kiosque centenaire, toujours honoré.
- Il nous reste l'insupportable tintamarre d'une circulation automobile démente, un défilé de robots. »

L'Harmonie participait à presque toutes les manifestations publiques organisées dans la commune.

Ainsi, c'est elle avec la Marche Funèbre de Chopin qui contribua largement à rendre plus poignant le retour des soldats tués à la guerre. De la gare au cimetière, les notes, tour à tour languissantes, éplorées et scandées, accentuaient l'émotion de tous, ajoutaient encore au deuil pourtant très grand et très ressenti.

Pas une cérémonie du 11 novembre ne se serait passée au Monument aux Morts sans elle. Quel manque, quel vide si elle n'avait pas été là, pour de brèves mais significatives interventions : sonnerie « Aux Champs » et Marseillaise.

Indispensable pour le souvenir, la piété, l'Harmonie devenait l'élément essentiel, majeur, des jours, des instants de liesse.

Le calendrier était quasi-immuable. Présence sur la Place de la République, vers la fin janvier, à l'occasion des fêtes patronales de la Saint-Vincent. Du dimanche au mardi soir inclus, avec reprise, sur le kiosque, le dimanche suivant. Ce que l'on appelait la refête. Au beau milieu des rengaines de l'orgue de barbarie du ou des manèges, ne paraissant, au demeurant, pas trop souffrir d'une proche promiscuité, l'Harmonie offrait son concert à la sortie de la Messe solennelle, comme pour bien préluder aux agapes, qui à l'époque, étaient fort à l'honneur dans les familles, à l'occasion de Bixintxo.

A dix-sept heures, bal jusqu'au souper et à nouveau bal jusqu'à 24 heures. Le déroulement chorégraphique semblait obéir à des règles qu'il était défendu de transgresser. Marche (one step) pour débiter ; ensuite polkas, scottishs, mazurkas, valse dont on était friand en ce temps-là. Timide apparition du tango. Pour terminer l'ancestral fandango et son dauphin l'arin-arin.

Le concert empruntait beaucoup au répertoire du bal. Peut-être était-ce parce qu'il avait lieu dehors, que le public ne se prêtait point à l'audition de grandes œuvres... encore que l'on ne peut négliger par exemple Carmen, les cloches de Corneville, l'Or et l'Argent, la Truite de Schubert. Il était fait appel en grand à l'aventure viennoise ou espagnole et aussi aux 6/8 (fandango) endiablés des compositeurs régionaux avec la finale aérienne des notes piquées en 2/4 (arin arin).

Les lampes multicolores des stands de la Bixintxo étaient à peine éteintes, les festivités encore dans toutes les mémoires, et après une très courte pause, c'était Mardi-Gras avec son bal traditionnel, toujours prisé, malgré la fraîcheur de la température, et le lendemain, l'exécution de San Pançar. L'Harmonie en était.

Hormis quelques concerts comme celui de Pâques, l'Harmonie avait tout le temps pour se préparer pour faire face aux exigences de la saison estivale. Le début de cette dernière coïncidait avec la Fête Nationale. Grandes réjouissances collectives ce jour-là, sur la Place. Grand concours de l'Harmonie et bataille endiablée de confettis.

Le départ était pris. Durant deux mois ou presque l'Harmonie offrait des bals à la population hendayaise, en grande partie, et à quelques estivants de condition moyenne, qui ne rechignaient point à affronter le bitume pour y danser. Les riches de la Plage ne se commettaient point avec ce qu'ils considéraient comme catégorie inférieure.

Nous ne sommes pas encore en 1936 et Hendaye –parmi les autres stations balnéaires- n'a pas encore la bonne fortune de recevoir les heureux bénéficiaires des congés payés.

Donc, deux fois par semaine, en été, bal public. Le plus souvent en ville, sur la Place. Mais nous nous produisions également ailleurs. A la Plage, devant le Casino, à la Gare, sur le fronton Luisito et au Bas-Quartier, Place Pellot, pour la Saint-Michel. Ces changements nous plaisaient. Il y a toujours un côté qui prend, qui séduit dans la non-uniformité. Tâter d'autre chose, demeure très recherché par tout humain. Pour nous rendre à la Plage ou à la Gare, un tram et sa baladeuse étaient retenus, à notre usage. Quelques resquilleurs se mêlaient à nous. Des amis le plus souvent. Mais, Hendayais ne voulant refouler aucun Hendayais, nous acceptions leur compagnie.

Dernier événement de l'année ; la célébration du 11 novembre avec l'hommage au Monument aux Morts.

Durant mon court passage à l'Harmonie je n'ai pas connu la sainte Cécile, son concert intra-muros ou à l'extérieur. Pas plus que le banquet, devenu un rite par la suite.

Les amoureux de la danse –souvent des amoureux tout court- ne connaissaient point de frustration en hiver, au printemps ou en automne.

On dansait souvent, là où l'Asturienne s'est installée par la suite. L'emplacement vaste convenait aux ébats. Les musiciens n'étaient autres que des membres, à part en-

tière, de l'Harmonie. Des anciens évidemment. Mais aussi des adolescents qui s'avéraient habiles dans le maniement des instruments. Parmi eux Georges, un doué –qui devait devenir, un jour, Chef de l'Harmonie. Ce n'est que plus tard que le bal se déplaça au Théâtre des Variétés, salle du bas, et à l'occasion, dans celle du haut, là où avaient lieu les séances de cinéma.

Par un beau dimanche d'avril, vite après Pâques, nous montâmes sur deux chars accrochés l'un à l'autre et tirés par deux beaux bœufs. Les bêtes peinèrent, c'est certain, vu notre nombre. C'était, en somme, la première Fête Basque. D'autres chars nous précédaient ou nous suivaient, affrétés pour évoquer un événement, un type, une cérémonie de l'Euskal Herria et surtout hendayais.



Nous n'allâmes pas bien loin. D'Irandatz à la Place de la République où le bal prit le relais du défilé. Fête toute nouvelle donc d'un grand intérêt, pour tous. Cela se passa entre nous, entre Hendayais. La manifestation nous concernait uniquement et n'allait pas se disperser en démonstrations, figurations, motifs n'ayant qu'une lointaine approche avec une cavalcade typiquement du cru. C'est certain, le nombre de participants, des suiveurs, costumés, n'avait pas l'ampleur que nous connûmes plus tard, lors des fêtes

basques d'août, et où le côté factice de certains sujets juraient –et jurent toujours- car ils ne sont point d'expression simple mais prenante de l'âme purement hendayaise. Je me souviens parfaitement de l'allure décidée de celui qui ouvrait le cortège, Monsieur Lannepouquet Léon, en personne, vêtu de l'antique chamarra, le cou pris dans un grand mouchoir rouge et coiffé d'un béret à très larges bords. Cela le changeait de son costume de premier magistrat de la commune, toujours impeccable, avec col dur et cravate, qu'il portait pour se rendre à la mairie, chaque jour, à la même heure. Mais fils d'Hendaye la blouse des ancêtres lui seyait parfaitement. Il ne fut pas le seul à la revêtir. Nombre de jeunes et de moins jeunes en firent autant. Des novateurs... oh que non... des gens habitués à s'amuser ensemble, toute la grande famille y participant. Et le plus naturellement du monde, à pied. Pas une exception, mais un mode de déplacement coutumier, de tous les jours.

Les gens du voyage

La venue d'un cirque constituait, toujours, un événement qui ne laissait que peu d'Hendayais indifférents.

Alertée par l'affichage ; riche en couleurs, parlant en noms très voyants, affichage apposé bien à l'avance par des employés venus en voiture aux armes du cirque ; toute une population aimant les distractions données au compte-gouttes, appréciant la nouveauté, attendait le grand jour avec une certaine impatience. Les enfants ne se trouvaient pas parmi les derniers à la manifester.

Enfin il était là. Tout se passait au Vieux Fort. L'aire offerte à l'Etablissement ne manquait pas d'ampleur puisqu'elle s'étendait, d'un côté de la route du fronton jusqu'au fond du grand champ herbeux qui à l'époque n'avait pas subi les importantes ponctions pour la création d'un parking.

A partir de 1924, nous étions, nous les élèves de la Communale, les premiers voisins du pré du Vieux Fort, au demeurant, notre terrain d'évolutions en gymnastique et lors des récréations. A notre arrivée en classe nous étions en prise directe avec le convoi qui avait fait escale quelques instants plus tôt. Des roulottes à l'arrêt, pour le moment, sans ordre bien défini. Il fallait procéder, avant tout, à la mise en place. Des manœuvres à l'ouvrage et qui ne paraissaient pas perdre leur temps, agissant au commandement, et ayant acquis un automatisme dans les gestes qui leur faisait accomplir la tâche avec une célérité qui ne manquait pas de nous étonner. Il importait de ne pas lambiner. La ménagerie devait être rapidement montée et sans souffler, l'enceinte circulaire destinée au spectacle, devait prendre tournure. Nous admirions fort la sûreté, la rapidité, l'apparente facilité avec lesquelles les tâcherons armés de lourdes masses enfonçaient les piquets supports. A deux ou trois, ils frappaient à tour de rôle, sur la tête du pieu métallique. Une masse l'avait à peine touchée qu'une autre se trouvait à la verticale prête à remplacer sans presque aucun vide, la devancière. Un travail très rythmé, fait d'adresse acquise à la suite d'une pratique qui durait et qui était journalière. A trois la difficulté se corsait, mais la succession des coups s'avérait aussi assurée.

D'un robuste gréement surgissait un lourd velum tendu.

Avec une surprenante rapidité aussi, les bancs en amphithéâtre, vides en dessous ; les murettes de séparation de la piste et des rangées pour les spectateurs ; le podium de l'orchestre ; la porte d'entrée des acteurs, monumentale et à longs rideaux, se trouvaient en place. Mais tout cet intérieur, où maints miracles devaient s'accomplir, fut rapidement dissimulé aux regards indiscrets ou non. Il fallait susciter la curiosité par le côté mystère. Ainsi tout l'intérêt de la soirée était garanti. De pesantes bâches, faisant office de murs imperméables tombèrent du toit et descendirent bas, sur le sol.

Les classes, il faut bien l'avouer, connaissaient ce jour-là, une perturbation inévitable, indéniable. Tout ce bruit ambiant, celui des moteurs, des voix humaines de gens en pleine activité d'installation, les cris des animaux ne prédisposaient pas, outre mesure, au travail. L'esprit se trouvait ailleurs. Pas bien loin, en réalité. A quelques mètres. Mais aussi, dans une lointaine savane, une dense forêt tropicale ou une banquise polaire.

Nous avons toute latitude pour visiter le zoo sous la conduite d'un ou plusieurs maîtres. Nous ne pouvions, pour la plupart, refuser cette aubaine ; la direction du cirque nous accordant une réduction sur le prix d'entrée. Il fallait bien en profiter.

Leçon d'histoire naturelle, en vraie ou en partie vraie, tant il s'avère évident que le manque de liberté change le comportement des êtres, bêtes comme personnes. Mais occasion rare de voir de très près ces animaux sauvages ou débonnaires de nos contrées tempérées comme des zones tropicales ou très froides.

Il ne devait point manquer à la ménagerie la majeure partie des animaux de l'arche. Mais il fallait tenir compte du degré de sociabilité de ces hôtes. Aussi les prisons roulantes étaient nombreuses et particulièrement destinées à des locataires d'une même espèce.

La ménagerie faisait très champ clos. Très peu de pensionnaires jouissaient de l'espace libre. Parmi eux l'éléphant toujours bizarre et surprenant avec son long tuyau qu'il maniait avec une extrême aisance tellement était grande sa flexibilité, cette trompe pour lui un instrument de préhension indispensable ; avec ses grands disques de peau servant d'oreilles ; ce petit œil où se lisait la malice et cette allure pesante d'animal, dont le poids anormal semblait constituer un obstacle au déplacement, une surcharge qui faisait ployer un corps de plus de deux mètres de haut.

Non enfermés également toutes sortes d'animaux dont on n'avait rien à craindre comme par exemple les petits macaques, les ouistitis, les espèces de simiens plus disposés pour la grimace que pour la menace ; la prétentieuse girafe à l'air stupide ; le curieux dromadaire qui paraissait s'ennuyer et se demander ce qu'il faisait là dans un drôle de pays, avec de drôles de gens qui le regardaient si curieusement ; des espèces plus communes et s'apparentant avec celles de nos régions.

On jetait un coup d'œil en passant à tous ces favorisés en semi-liberté. Mais l'intérêt se trouvait à côté, dans l'espace carcéral. Nous avons évoqué ces roulottes-prisons pour animaux sauvages. Espèce par espèce ou seul lorsque l'intéressé était trop difficile à vivre, trop dangereux. Il importait de ne point mélanger les genres. Déjà entre animaux d'une même famille avaient lieu des affrontements, parfois sanglants. Alors à quoi aurait-on assisté si l'on avait fait cohabiter des races différentes. Les cellules roulantes avaient de forts barreaux. Il n'y avait qu'à laisser retomber les grands panneaux latéraux pour que tout devienne visible et que les prisonniers puissent jouir de la lumière. Les spectateurs pouvaient observer, contempler, à loisir, sans danger.



*Affiche zoo Circus 1925
Circus Collection*

Les lions de l'Atlas dormaient ou feignaient de dormir, comme repus. Les tigres allaient et venaient, en ligne droite, souples et décidés comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer. Le léopard fixait de sa pupille assassine ces laids individus qui se tenaient de l'autre côté de la grille. Le puma, gros chat, tassé sur lui-même, toujours disposé à bondir. L'ours brun grognait de vilaine façon semblant rivaliser avec son proche voisin, à la fourrure blanche, pour tourner en rond dans la cage et ce d'une façon rarement interrompue.

Bien que l'on se sentît à l'abri de toute mauvaise surprise, on ne pouvait s'empêcher d'être saisi par le côté sauvage de cette faune que l'on entendait, par moments, pousser des rugissements, des feulements à donner la chair de poule.

Et les grognements de colère lorsque les garçons de ménagerie passaient à portée, sans trop se soucier, eux, du danger, quand ils se servaient de lourdes barres de fer pour déranger un client pas commode, contribuaient à amplifier ce sentiment de cruauté, cette approche du féroce auxquels nous n'étions pas habitués.

Des émanations de nauséabondes déjections, de viandes corrompues, des exhalaisons pénibles de forte odeur animale, une odeur de fauve, des relents de pourriture ajoutaient encore à l'impression d'énigmatique et de sauvage. Nous étions fort loin des animaux domestiques, nos familiers, nos amis.

Mais jusqu'alors quelle courte vue avions-nous eu ?

Soudain, la révélation de tout un univers animal, ou la confirmation, la mise en évidence de ce que nous avaient offert nos livres, par l'écrit ou l'image. Nous imaginions ces espèces comme fabuleuses et voilà qu'elles étaient là, sous nos yeux. Miracle des hommes. Miracle du cirque.

A l'entrée de l'emplacement occupé par le cirque se tenait une roulotte qui, avec son guichet, n'en finissait pas, toute l'après-midi, d'honorer les amateurs venus louer leur place. C'était la caisse... Un beau défilé. Sûrement que le soir un peu avant le commencement du spectacle les places disponibles devaient être plutôt difficiles à obtenir ; surtout les bonnes.

Pour mettre la population –la très prochaine « aimable société »- en appétit, afin que nul n'en ignore, l'orchestre du cirque faisait les rues hendayaises une partie de l'après-midi, en tenue de spectacle, juché sur un car découvert, et n'arrêtant point de servir des passages à la sonorité poussée. De la musique d'éveil et d'appel. (On allait se rendre à l'évidence sur le coup de vingt heures et constater que cela avait été efficace, du moins, en partie).

Aller au cirque pour l'adulte constituait un plaisir dont on ne se privait qu'à regret. Pour l'enfant c'était à la fois une nouveauté, une série d'admiration, et des moments d'apothéose. Nous fûmes nombreux à avoir droit à cet enchantement annuel ou deux fois l'an. Pour ma part, j'eus la chance d'avoir des parents compréhensifs, et cherchant à faire plaisir. Il m'arriva d'être présent lors de plusieurs passages. Il fallut cependant se résigner parfois à faire l'impasse : empêchement dans la famille ou privation de cirque pour cause de travail scolaire insuffisant ou de manquement à la bonne conduite, telle qu'on la concevait à l'époque : obéissance sans récriminations, respect filial absolu, manifestation d'un caractère souple et prévenant, bonnes notes à l'école.

Le soir venu avec une hâte fébrile nous nous dirigeons vers le Vieux Fort. Cela faisait une heure tardive à une époque où les volets se fermaient dès la tombée du jour. Le grand pré, à l'ordinaire, était mangé par la nuit.

Ce soir-là, il s'allumait un peu partout. Des lumières vives, abondantes du côté de la ménagerie où l'on préparait les fauves ; des lucioles sur les murs des voitures ; une rampe d'encadrement de multiples feux de tons variés et vifs, autour de la porte principale.

Tout baignait dans la lumière fabriquée.

Des employés, ceux du contrôle des entrées, accueillaient les spectateurs. Ils portaient la livrée commune à une très grande partie du personnel, celle des musiciens aper-

çus l'après-midi : pantalon noir au pli impeccable, veste rouge à brandebourgs foncés, avec les initiales de la maison en lettres dorées sur le revers, casquette rouge avec une bande frontale porteuse du nom du cirque.

Déjà sur un podium, haut dressé, au-dessus de l'entrée des artistes, l'orchestre se trouvait en action.

A défaut d'un emprunt à la grande musique, l'orchestre dispensait de courts passages variés qui ne manquaient point de valeur ; un vrai pot-pourri qui ne s'arrêtait qu'à la fin du spectacle. On passait de la marche entraînante à la douceur, au coulé, au glissé de la valse cela en fonction du numéro sur la piste ou de l'intermède.

Seule la piste était éclairée en grand. Un peu plus dans l'ombre, les rangs des spectateurs les moins huppés : ceux des secondes. Les places les plus favorisées, les plus chères bénéficiaient d'une plus grande luminosité, étant plus rapprochées de l'aire des évolutions. A ces places d'honneur, on distinguait des personnalités locales, premier magistrat de la commune accompagné de toute sa famille et flanqué d'une notable fraction de sa municipalité. Des jaloux, d'affreux jaloux –sans doute- prétendaient que cette catégorie de bien placés, ce gratin n'avaient pas payé très cher leurs sièges. Que voulez-vous la question publicité jouait déjà un rôle certain à l'époque car dans les privilégiés on relevait aussi nombre de commerçants, dont les devantures s'ornaient bien à l'avance, de grandes affiches annonçant la soirée du cirque.

Gageons cependant que tout le monde aux premières places ne connaissait pas un sort aussi favorable et que le payant comblait, en partie, par sa participation, le manque à gagner.

Le favoritisme n'était certainement pas monté jusqu'aux rangées où nous nous trouvions, nous. Nous étions installés sur des gradins qui faisaient le tour de l'amphithéâtre. Gradins en planches au bois assez rude pour le contact avec nos fesses, gradins superposés et paraissant flotter, soutenus de façon fort peu apparente. Au-dessous, l'herbe du pré avec ses émanations de vert et sa sensation d'humidité montant du sol, d'humidité fraîche.

Mais qui aurait songé au manque de confort ? L'intérêt était sur la piste enchantée. La dureté du banc, la fraîcheur du dessous qu'était-ce donc ? Rien. Les premiers rangs semblaient plus stables. En tout cas, ils ne flottaient pas, les fauteuils posés à même l'herbe. Nous oubliâmes vite la prétendue élite pour nous plonger, en plein, dans le ravissement et demeurer sous le charme.

Vouloir narrer dans les détails le spectacle serait un peu faire fi de l'envoûtement dans lequel on se trouvait. Tout nous surprenait. Tout nous subjuguait. Nous nous demandions si ce qui se passait là, sous nos yeux, n'était pas irréel... un mirage... un subterfuge.

Nous ne pouvions dire ce qui nous captivait le plus ; de l'agilité simiesque des « hommes-caoutchouc », (les clowns) ou de leur humour froid ou candide, jamais pris en défaut. Et quels étranges déguisements que les leurs ! Surtout leurs pantalons si bouffants qu'ils eussent pu contenir les sept nains de la légende. Aussi les « godasses ». Comment chaussés de la sorte, ces drôles d'individus, aux tronches enluminées ou enfarinées, pouvaient-ils faire le moindre pas ?

Le dévêtu des jeunes femmes : écuyères, trapézistes, dresseuses de chiens, suppléantes d'équilibristes ou de jongleurs nous surprenait un peu. Même à la plage, nous n'apercevions point des cuisses aussi généreusement découvertes. Le tutu ne nous était point familier. Nous étions bien trop naïfs pour voir de la lubricité dans cet épanouissement de chairs dénudées. Question sexualité nous n'étions guère en avance. N'empêche que nous étions un peu sidérés par ces jolies anatomies ainsi dévoilées et révélées. Mais nous ne pouvions penser à mal. Rien dans tout cela ne nous paraissait provocant. Un peu osé tout au plus. La bigoterie n'ayant point lancé l'interdit, pourquoi insister ?

Les jongleurs nous présentaient leurs numéros avec tellement de naturel que nous ne percevions pas les difficultés. Nous ne pouvions supposer un seul instant qu'il puisse se produire la moindre maladresse. Nous retenions notre souffle alors que les trapézistes, ces risque-tout, se lançaient dans le vide, tout là-haut, très près du faite du chapiteau : athlètes en collant, frêle partenaire en tenue de petit rat ; et que tous, les uns après les autres, ne devaient leur salut qu'à une corde opportunément présente sur leur passage, bien à portée pour être saisie, ou à la barre de ce que l'on nommait le trapèze qui, elle aussi, venait s'offrir, comme par enchantement, pour pallier le danger d'un plongeon qui pouvait être fatal. Nous éprouvions cette oppression douloureuse –courte mais réelle- due à l'angoisse, qui bloquait notre respiration, nous mettant comme un bouchon dans la gorge lorsque les audacieux, les fous gymnastes quittaient un appareil pour un autre, se livrant à la chance en poussant un cri, pour avertir leur servent. Ce cri nous allait droit au cœur. Nous pouvons affirmer que nous nous reprenions à respirer lorsque le numéro était terminé et que les artistes, frôleurs de la mort, touchaient le sol après une glissade ultrarapide, sur une corde tendue.

Impressionnant, certes, le passage du dompteur dans la cage aux fauves, surtout quand ces derniers se rebiffaient, lançaient de hargneux et puissants coups de pattes ou faisaient mine de s'élancer sur le belluaire, tout de cuir vêtu, tenant un long fouet dont il se servait beaucoup ; une barre pour faire reculer la bête, le cas échéant ; et disposant d'un pistolet, à portée.

Mais somme toute –était-ce la vertu de la cage qui nous séparait de la lutte- nous n'éprouvions pas cette seconde d'angoisse poignante que nous avions devant le risque d'une chute mortelle dans le vide. Pas étonnant, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, que la nature l'ait tant en horreur, ce vide !

Notre intérêt ne tombait guère durant toute la soirée, même si tous les numéros ne portaient point la marque de l'audace.

Les dresseurs de chevaux, en costume de cérémonie, queue-de-pie, gants blancs et haut de forme, les équilibristes sur perches ou sur roues, les pyramides humaines, les innombrables et risqués sauts périlleux, en avant, en arrière, ne nous lassaient point.

On peut même affirmer qu'il a toujours existé un éclectisme dans le choix du programme d'un cirque : qualité et déroulement bien conditionné qui fait qu'il ne se trouve pas d'instant où l'on serait tenté de penser à autre chose.

Sous les flonflons d'adieu de l'infatigable orchestre nous sortions. Nous pouvions apercevoir, au passage, quelques artistes, dans leur simple tenue ou dans leur vêtement d'apparat qui regagnaient leur voiture-loge.

Le noir nous happait vite. Contents, la tête lourde de tant de belles choses, de magnifiques exploits, nous rentrions et avant que le sommeil nous enlève nous évoquions encore la fastueuse soirée.

Le lendemain matin, quand c'était jour de classe, hélas ! le plus souvent, plus rien ou presque à notre arrivée. Quelques rares voitures, rideaux tirés, mais qui pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. Probablement, celles d'un responsable liquidateur et celles de vedettes faisant la grasse matinée et qui n'affectionnaient pas de dormir en roulant. A la récréation de 10 heures, plus rien. Si ; des maraîchers en pied, des jardiniers-amateurs qui ramassaient un engrais animal plus que bon marché, un crottin fort recherché. A telle enseigne que l'herbe était très bien expurgée de sa nauséabonde surcharge. Tout le monde y trouvait son compte. La commune, propriétaire du champ, satisfaite de le retrouver propre. Nous, les usagers, heureux de reprendre possession de notre aire de jeu, débarrassée de « factionnaires » indésirables et les possesseurs de jardins trouvant comme une offrande, une excellente fumure pour leur clos.

Pareille attente, pareille joie, pareille fête avaient lieu toutes les fois que venait un cirque. Qu'il soit d'importance comme Pinder, Amar, Zoo Circus ou plus artisanal, plus réduit bien qu'à nom souvent ronflant (Cirque Européen, Mondial Circus) chacun était accueilli avec le même plaisir. Quand on saura que les plus modestes présentaient des numéros qui rivalisaient ou surclassaient parfois, ceux des grands seigneurs, on ne s'étonnera point qu'à cette époque de non-saturation de spectacle, les cirques, quels qu'ils soient connurent chez nous un succès évident.

Le Théâtre Renart

Il est possible, voire certain, que le Casino de style mauresque ait reçu des troupes jouant des pièces de théâtre avant 1930. Bâti en 1884, et déjà attirant dès 1908, pour les vicieux du baccara et des petits chevaux, pourquoi n'aurait-il pas eu plusieurs cordes à son arc et parmi elles, les jeux de scène.

De cela je ne sais rien, trop loin, à l'époque, pour plusieurs raisons, d'un établissement fait pour l'étranger huppé, bien plus que pour l'Hendayais commun. Mais je me souviens parfaitement de ma découverte du théâtre. Cela me fut permis par la venue, dans nos murs d'une tournée ambulante. Le théâtre Renart c'était son nom. A plusieurs reprises, il vint lui aussi, s'installer au Vieux Fort. Mais pas sur le pré. Sur la partie, alors en terre, qui allait de la place cimentée du fronton de Gaztelu Zahar jusqu'à la propriété Isidori.

Imaginez, soit une très longue tente canadienne, à forte toile verte ; soit une de ces nefs démontable dont usent pour présenter leurs « salades », des bons apôtres de la politique politicienne ; soit un de ces chapiteaux oblongs que l'on dresse à l'occasion de foires expositions pour y ouvrir de nombreux stands et vous aurez une image assez complète de ce qu'était le Théâtre Renart.

A l'intérieur, une scène somme toute assez rudimentaire, sans excès pour les décors, avec rideau tiré à la main. Dans la salle, des chaises métalliques pliantes et des bancs. Chaises et bancs déterminaient la catégorie des places. Premières ou secondes. D'où venait cette troupe ? Où avait-elle son port d'attache car selon toute logique, toute nécessité, il lui fallait bien un havre pour se refaire de longues tournées ; mettre en chantier des pièces nouvelles ou au point celles dont on s'était servi et où il manquait quelque chose. Un ajout, une correction pouvait changer la destinée de l'œuvre. D'où sortaient ces artistes aux noms quasi inconnus ? De quelles écoles, de quels conservatoires (régionaux, sans nul doute) ? Nombre d'entre eux n'étaient-ils point enfants de la balle, des formés sur le tas, des guidés dès leur tendre enfance. Ne se trouvaient-ils pas parmi les comédiens quelques autodidactes authentiques ? Nous ne le sûmes point, n'étant pour la plupart, pour ne point dire la totalité, que des êtres pour qui le théâtre ne s'avérait point un art ouvert. Même dans les années qui allaient suivre, la rampe des Variétés ne devait s'allumer qu'en de très rares occasions. Les Tournées Barret, Karsensky, Tichadel ou autres réservaient leurs représentations à Bayonne ou à Biarritz. Des descentes sur Hendaye, mais en été seulement. Et au Casino pour une clientèle saisonnière, très particulière, avec un élément local en manifeste minorité.

1920-1930.

« Nous avons connu, vécu une singulière décennie, me disait un jour un de mes contemporains. Un camarade avec qui je fus en constant contact de la section préparatoire à la fin du cours complémentaire.

- Comme tu le dis... 1920-1930. Dix années bien particulières. Il y en eut d'autres peut-être de plus marquantes, de plus brillantes ; d'autres qui connurent des événements majeurs.

- Oui, mais cette décennie-là s'avère comme l'aboutissement de longues années qui connurent des fortunes diverses, des aspirations bien différentes qui drainèrent de la joie, de l'espérance, même de l'espérance utopique, aussi des rendez-vous pénibles, atroces avec les deuils, les hécatombes.

- Une décennie quoi qu'il en soit, qui participa à l'héritage d'une fin de XIX^e siècle, du moins en ce qu'il en demeura d'amertume quant à la domination étrangère, quant aussi à l'éphémère mise en place, d'un rêve insensé de vie en commun, sans exploiters et sans exploités.

- Tu fais sans nul doute allusion à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine ; à la Commune de Paris.

- Oui, c'est ça.

- J'entends bien. Mais lorsque tu parles de l'héritage de la fin du XIX^e siècle, n'es-tu pas trop restrictif ? N'y a-t-il eu rien d'autre, d'essentiel, depuis ?

- Je n'avais point terminé. Il est indubitable que les trente années qui ont suivi 1870 ont eu leur prolongement dans les trente premières de notre siècle. La coupure avec l'Alsace et la Lorraine suscita, chez nous, un vif désir de reprise, créa des états d'âmes qui ne disparurent point avec Versailles. L'épopée révolutionnaire, allant de l'insurrection du 18 mars 1871 au 28 mai, allait avoir des suites malgré les fusillades et les déportations. La classe ouvrière devait, petit à petit, prendre conscience de ce qu'elle représentait, du moins ses éléments de pointe. La fin du siècle connut une amorce de mouvement prolétarien comme jusqu'alors il ne s'en était point produit. 1917 donna aux humbles une raison d'espérer en un avenir prometteur.

- On a aussi parlé alors de Belle Epoque, en 1900.

- Oui, la Belle Epoque pour les fortunés, l'époque de l'amusement échevelé, celle de la Belle Otéro, époque du french cancan (post-Offenbach). Réjouissances sans frein pour la belle société, le « populo » parisien ayant droit à un petit aperçu du spectacle. Un étourdissement collectif, bien venu pour oublier l'Affaire née en 1894, la violente campagne autour de Dreyfus de 1897 à 1899. Une Affaire qui annonçait 1914 et ses terribles conséquences.

- Avant d'aller plus loin, il n'est point inutile de souligner que la littérature depuis un certain mois de juillet 1830, faisait grand usage des situations qui s'offraient diversement dans la joie comme dans la peine, dans la haine comme dans l'amour, dans l'exaltation guerrière comme dans l'horreur de la tuerie.

- Certes, mais le bouleversement apporté dans les esprits, dans les comportements, les façons de vivre, de s'exprimer, dans les manières d'aimer ou de détester fut plus grand encore après la guerre de 1914-1918. Le terrible ouragan passa et marqua de façon durable –mais non éternelle- tout ce qui touchait à la morale, à l'économie et au social. Tout ce qui avait précédé, comme écriture, fut remis en vedette et la nouvelle littérature s'en inspira fort, forçant même sur la note. Porte parole d'une opinion traumatisée, sensibilisée, elle en rajouta. Le théâtre allait se mettre au diapason.

- Je suis de ton avis. Le roman dans son ensemble porte les idées. Il les enrôle. Il les dissèque. Le théâtre les cristallise mais il est souvent le reflet de l'autre. Ce qui avait pris corps durant le dernier quart du dix-neuvième siècle n'allait point s'étioler mais, bien au contraire, bénéficier d'apports non négligeables. Quel réservoir pour le théâtre que le roman réaliste –comme celui de Flaubert- se défendant de transcender ce qui ne peut l'être, et s'attachant à peindre la nature comme elle est, avec ses vertus comme avec ses

laideurs ; le naturalisme à la Zola, description exacte de tous les aspects d'un univers ambiant, le proche populisme et ses études des milieux populaires.

- Pendant que tu y es, va jusqu'au bout. Parle du roman idéaliste avec sa négation, un peu facile de certaines réalités et sa mise en avant d'une imagination souvent chimérique ; du roman d'analyse dans lequel France excella ; du roman de mœurs bénéficiant de l'apport, de l'approfondissement de la psychologie et de la sociologie ; des romans historiques souvent à fortes assises patriotiques, écrits hélas ! parfois par des revanchards, des pourfendeurs d'ennemis sans avoir à quitter leur fauteuil ; des romans d'aventures où le panache galonné est rarement absent comme dans « l'Escadron blanc » de Peyré ou le sacrifice cruel exposé dans « les Croix de bois » de Dorgelès, par exemple.

- Je te remercie de l'avoir fait pour moi. Que de thèmes à tirer de là pour le théâtre. Que de matériaux, pris sur le vif, pour des auteurs-adaptateurs, des metteurs en scène qui n'ont eu que l'embarras du choix. Ils en ont usé largement d'ailleurs. Il y en eut pour tous les goûts. Pas seulement pour de grands sujets réservés à une compagnie de célèbres pensionnaires d'une illustre maison parisienne (celle du grand Molière) ou quelque Grand Théâtre de métropole régionale. Le peuple ne pouvait être oublié. Lui, aussi, aime la représentation. Pas seulement la farce. Il s'avère plus subtil et meilleur juge que d'aucuns le pensent. Certes cette partie de la population, la plus importante, la plus « œuvrante », la plus indispensable pour notre survie à tous, ne dispose peut-être pas des manières des gens qui appartiennent aux classes aisées. Certes, l'instruction leur a été marchandée.

- Il y aurait fort à dire et à redire sur le degré de savoir, le sens de la déduction, l'éclair de l'esprit de certains ou de certaines, dont l'habit et le chinchilla tiennent lieu de valeur personnelle. Puisque l'on émet des doutes sur les capacités du peuple, que l'on ne me fasse pas croire que tous ces détenteurs de loges dans nos grands théâtres, sont aptes à l'approche intellectuelle d'une pièce, à en saisir les déductions, les sous-entendus... à apprécier autrement qu'en gloussant ou en commentant avec de pénibles banalités. Que l'on donne à chacun ses chances et l'on verra bien.

- On a néanmoins fait un effort évident pour une meilleure répartition, une plus juste acquisition du savoir. Beaucoup reste à faire. Soit. La chose n'est pas aisée à résoudre d'autant plus que dès la première enfance les conditions d'une famille à l'autre sont si différentes qu'il faudra bien du temps pour que l'on puisse partir dans la vie à égalité.

- Il n'empêche que l'enfant du peuple, le peuple tout court mérite bien mieux. Et je n'ai aucun culte pour lui, je le confesse.

- Moi non plus. Je laisse ça aux politicards.

- J'exècre les démagogues. Ceux qui n'ont que le mot peuple à la bouche. Sûrement pas dans le cœur. La Révolution du peuple (l'a-t-on consulté ?) par le peuple (oui, c'est vrai, lui se fait tuer, le leader qui n'est pas Baudin, demeure à l'abri), pour le peuple (Tartuffes dites pour l'Appareil qui s'empare des commandes pour les sordides bureaucrates). La Maison du peuple : un palais ultra-chic, ultra-moderne où le prolétariat, pourtant propriétaire en nom, n'est admis pour la frime que dans des circonstances nettement définies. (Voici la Maison du Peuple dit un jour un guide, à Alger, en nous montrant un super palace dominant la mer sur une haute corniche, un vaste bâtiment où se réunissaient diplomates et gens bien en cour... Où est le peuple ? lança innocemment (ou presque) un modeste curé... La réponse est encore à venir. Le Tribunal du Peuple, claironnent quelques excités anonymes et cachés, dont le but révolutionnaire n'est pas bien défini.

Qu'est-ce que ce Tribunal du Peuple ? Hélas ! Parfois une horrible, une tragique caricature quand il n'est pas une sorte de récréation comme s'en donnent les enfants qui jouent aux gendarmes et aux voleurs.

- Le peuple, la masse qui existe... Généreux parfois mais aussi versatile. Peuple (masse) acclamant Pétain à Nancy au printemps de 44. Peuple (masse), le même, au même endroit, avec des vivats aussi sonores pour appeler de Gaulle à l'automne de la même année.

- Tu vois. Nous sommes bien d'accord. Et si nous revenions au théâtre. Précisément à celui que l'on présente au peuple et qu'il est loin de dédaigner. Pas plus hier qu'aujourd'hui d'ailleurs. As-tu entendu parler du Théâtre Renart ? Ou plutôt t'en souviens-tu ?

- Si je m'en souviens. Très bien. Je fus à quelques représentations. Et la population d'Hendaye s'y trouvait, elle aussi, en nombre.

- Ce qui n'était que très naturel. Souviens-toi que sur les parvis des cathédrales où se jouaient des drames, le bon peuple n'était jamais en retard. Sur les champs de foire les saltimbanques n'avaient point meilleur public que lui. Et même la troupe Poquelin – Béjart qui, en définitive, l'a le plus aimée, appréciée, en profondeur, la futile cour de Louis XIV ou le peuple frondeur des villes ? J'ai eu la chance de retrouver, dans un coin de placard, quelques numéros de la Petite Gironde, au papier bien jauni où l'on présentait dans le détail le menu du Théâtre Renart. Quelques prospectus, à côté, aidaient à comprendre le goût du jour. Le mélodrame s'y trouvait en bonne place. Un genre, typiquement populaire. Encore une fois, rien de péjoratif dans ce mot. Le bourgeois, qui au fond n'est pas si éloigné de la roture, surtout le nouvel enrichi, ne rechignait d'ailleurs pas sur cette sorte de théâtre. Témoins les commerçants, les membres des professions libérales qui assistaient aux soirées données au Théâtre Renart. Le mélodrame plaisait fort à l'époque par sa succession d'événements fertiles en situations pathétiques, en péripéties inattendues. L'innocence d'une jeune fille ou la faiblesse d'un être suscitaient les machinations scélérates d'un tyran, d'un jouisseur ou d'un aventurier dépourvu de scrupules ; menées perfides éventées par un amoureux survenant à propos ou déjouées par une aide fortuite. Le public était pris par le déroulement de l'action. Son émotion n'était que passagère et n'engendrait point une tristesse durable car un bouffon arrivait au bon moment (ou au moment pathétique) pour détendre les nerfs avec une note comique qui ne déparait pas, mais, au contraire, faisait passer assez convenablement la menace ou l'odieux, en humanisant, en quelque sorte, le drame. Il y eut en bonne place, au répertoire les « Deux Orphelines » de d'Ennery et « Les deux gosses » de Pierre Decourcelle lequel était, par ailleurs un « feuilletoniste » très apprécié dont la Petite Gironde utilisait l'imagination fertile.

- Je me rappelle fort bien de ces deux auteurs et de leurs deux mélodrames. Il fallut remettre ces représentations, le public manifestant un intérêt évident. Je me remémore aussi Ginette de Narbonne... mais de qui était cette pièce ?

- Je n'en sais pas plus long que toi. Mais dans la nomenclature dont je te parlais, j'ai relevé des titres comme Madame sans-gêne ; Roger la Honte ; Roule ta bosse ; l'Ame en folie ; les Maris de Léontine ; la Femme seule ; la Maison sous l'orage ; la Chair humaine ; la Huitième femme de Barbe Bleu ; la Captive ; le sexe faible ; la chaleur du sein qui indiquent bien le genre : le mélo comme on disait alors.

- Tous ces titres ! Pour une seule tournée ?

- Non, rappelle-toi. Durant plusieurs années, le Théâtre Renart devait revenir très régulièrement, pour plusieurs semaines. Des matinées, des soirées, des changements de programmes, il n'en fut point avare. Notre presque compatriote Georges Courteline fut à l'affiche avec Boubouroche, les Gaîtés de l'Escadron, des satires légères, pertinentes et profondes, à la fois. Le vaudeville ne fut point négligé, pas plus que quelques comédies frivoles. Feydeau et Lavedan furent connus à Hendaye ainsi d'ailleurs que Porto Riche et son « Théâtre d'Amour » ; Tristan Bernard et ses mots célèbres ; Caillavet de Flers, Bourdet et ses pièces incisives, sans indulgence pour une société médiocre.

- Celui qui n'aurait pas connu cela, qui n'en aurait été averti par rien, serait mal avisé de penser que l'époque 1920-1930 fut celle de l'obscurantisme, sur les bords de la Bidassoa.

- Ce n'était point le désert, question art. Aucun isolement pour qui voulait participer. Le tréteau ambulante contribua à ouvrir, à former bien des esprits. Rendons-lui grâce pour cela. »

Etrange lanterne

Nos premiers contacts avec la grande invention des frères Lumière : Le Cinématographe

Parmi tous les jouets et autres articles de divertissement, de passe-temps, d'amuse société qui étaient exposés à la devanture du Palais de Cristal, chez Dithurbide, il se trouvait un singulier appareil, pour nous une source d'intérêt et d'interrogation. Comme toute chose nouvelle. Une grosse boîte noire avec sur le côté une manivelle et un gros œil de verre, tout rond, sur le devant. A ce qu'on nous en disait, il s'agissait d'un appareil d'où sortaient toutes sortes d'images, plus belles les unes que les autres. Nous n'avions aucune peine à croire les initiés. Pour beaucoup la connaissance, la pratique s'arrêterait là. Que travaille notre imagination !

Le Père Noël ne devait pas être intéressé par l'étrange boîte ; les parents peu enclins pour acheter un objet trop nouveau, et pas donné, car bien après la nuit de bonté du 24 au 25 décembre, l'appareil demeurait à sa place.

Pour certains d'entre nous, ce genre d'instrument de projections de vues fixes, ne devait livrer ses secrets que fort longtemps après ; si longtemps qu'il avait perdu depuis belle lurette son prestige, supplanté par l'image qui bouge et même qui parle.

La lanterne qui, pour nous, fut vraiment magique, nous la connûmes au Patro des Allées, après les jeux collectifs et individuels et le goûter qui les suivaient. Tous les dimanches, du moins en hiver, nous eûmes droit à une séance de projection de ciné comme nous disions, alors, avec une fierté évidente. L'opérateur était un jeune vicaire, vers qui allait toute notre considération ; du moins tant que durait la séance. C'est lui qui avait en charge le Pathé, nom de l'appareil.

La séance cinématographique avait lieu dans une grande salle, affectée d'ordinaire à l'enseignement privé, naturellement. L'établissement était réservé aux filles des familles aisées mais aussi de conditions modestes mais à la foi bien accrochée, à moins que ce soit de pure tradition.

Ces demoiselles du privé nous étaient moins familières parce que moins présentes que nos consœurs de la laïque dont l'école jouxtait la nôtre. Nous les connaissions surtout, un peu, grâce aux cérémonies qui nous étaient communes, à l'église, encore qu'elles eussent une place à elles réservées, bien à l'abri de toute promiscuité. Nous avions quelques affinités avec celles de notre quartier, dans la mesure où les parents peu ou prou libéraux, consentaient à des contacts ludiques. Mais il demeurait entre nous une toute petite différence, un sentiment de ne pas appartenir à un même groupe. Nous étions confrontés avec des problèmes (pas ceux du calcul) qui n'étaient point les mêmes.

La « bonne amie », ce flirt d'enfant, apparemment sans conséquence, nous l'avions à la laïque. Il y eut des exceptions, heureusement assez nombreuses. Les rencontres de la rue, les œillades, à la dérobée, échangées à l'église y furent pour quelque chose. De solides amitiés se lièrent, qui même s'épanouirent, pour devenir de l'amour durable. La déplorable scission n'avait pas tout éteint.

Pour la séance de cinéma, nous étions assis sur des bancs, serrés les uns contre les autres (nous en tout premier lieu et les bancs séparés par d'étroites travées). La discipline était un peu relâchée pendant les préparatifs.

La plupart d'entre nous n'étions pas d'une curiosité tenaillante question mécanisme. Au fond, peu nous importait, au juste, de savoir comment se produisait le miracle qui permettait de voir apparaître sur un rideau blanc toutes sortes de formes, toutes sortes d'images. Aussi nous pouvions laisser faire l'abbé sans prêter grande attention à lui. Lui, s'affairait pourtant autour de l'appareil, une grosse lanterne, et au besoin sollicitait l'aide de quelque bénévole, soit pour lui tenir un objet ou un bout de fil, soit pour lui passer ce dont il avait besoin mais qui se trouvait posé un peu plus loin.



Projecteur Pathé 1920

Site : Les jeunes années du septième art

La grande affaire semblait être d'ajuster sur les bords de l'appareil, deux bobines, dressées à la verticale et qui ressemblaient en plus réduit à ces roues qui actionnent les pompes éoliennes. Chacun de ces volants était vide au centre, en grande partie, mais avec un ou deux rayons. Le pourtour était creusé. Une rainure où l'on enroulait un ruban noir fait de matière plastique mais cassante, transparente, pouvant s'imprimer : c'était la pellicule cellulosique. On établissait la liaison avec l'autre roue. Ainsi, pendant que l'une se dévidait, l'autre se remplissait. Quand la première était vide, la projection cessait. Si l'on voulait recommencer, il suffisait d'inverser les bobines et de saisir par la lumière, à tour de rôle, chacun des petits carrés de la pellicule, petits carrés porteurs d'images et de textes.

Durant ce temps de mise en place, il y avait bien parmi les spectateurs un peu de pagaille, des bousculades, des marques d'insatisfaction de la part de ceux qui se trouvaient mal situés ou trop à l'étroit, des appels, des conversations sonores. Cela durait tant que la pièce demeurait éclairée. Mais dès que le Pathé commençait à ronronner, que l'obscurité avait envahi la salle pour ne laisser que des points brillants, les points de repère de l'appareil et le faisceau lumineux qui sortait d'un gros hublot et qui ressemblait à ces traînées de poussières compactes, flottantes qui paraissent dans les rais du soleil, le silence se faisait, total, sans intervention pour l'obtenir.

La première partie de la séance ne nous intéressait, généralement qu'à demi. C'était la plupart du temps des vues géographiques ou des études d'animaux en liberté ou en captivité, des images de fleurs. Parfois une approche historique avec le plus souvent l'évocation des temps de la royauté, sans omettre, hélas ! les guerres nombreuses, mais reconnaissons-le dont les rois n'eurent point le strict apanage.

On passait aussi quelques aventures enfantines qui, au demeurant, se trouvaient être des historiottes sans grand panache, sans grande portée et sans actions d'éclat. Un peu mièvres parfois.

Les dessins animés ont de toujours connu les faveurs de l'enfance. Nous estimions généralement ceux qu'on nous offrait au Patro. Il est certain qu'il est un nombre d'adultes qui en sont de fervents spectateurs ou du moins qui ne ferment point leur récepteur (nous sommes à l'ère de la télé) quand on annonce cette pantomime –la plupart du temps c'en est une, authentique- spéciale.

De quoi est fait l'attrait qu'exercent les dessins animés ? Tout d'abord des acteurs caricaturaux en diable et caricaturés, sans vergogne. Les humoristes, les dessinateurs

s'en donnent à cœur joie pour transformer une créature sans pour cela la rendre méconnaissable. En souligner les bizarreries physiques en les grossissant, les exagérant, ne peut supprimer une authenticité de l'ensemble. La souris Suzy, avec sa face de lune au plein, ses immenses pavillons auriculaires, sa tête aussi grosse que son corps, on sait qui elle est. Sa longue, interminable queue est là, d'ailleurs, pour le label.

Le matou a bien forcé. Et pour cause. Il le faut bien pour jouer son rôle de gros brutal. Ses moustaches sont plus drues, plus courtes, en broussailles. Son œil menaçant perd de ce qui fit « grippeminaud le bon apôtre », plein de mauvaises intentions bien que son aspect fut débonnaire.

Rendre un être frêle, aux formes encore plus chétives, tout en lui infusant une vivacité remarquable, donne encore plus de brioche à un bon gros, lui faire une tête carrée avec « guidons de vélos de course » sur la lèvre supérieure, le doter d'un œil mauvais au courroux facile, tracer une raie impeccable au beau milieu du crâne, c'est le secret de qui monte le dessin animé.

Que de situations drolatiques au possible. Des courses, des fuites, des allées et venues, des crochets pour éviter l'adversaire, des contre-pieds déséquilibrants. Le plus petit des antagonistes, malin avec parfois des étourderies. Le gros bêta, matamore ou surveillant, le plus souvent victime des menées du plus faible.

A l'époque, tous les dessins animés étaient muets. Mais quel rythme effréné, inconnu de l'homme normal, quel déplacement d'automates, quelles courses à n'en plus finir, quelles chutes importantes sans conséquences fâcheuses. Il ne se trouvait point de plongeon considérable où l'on ne retombait pas sur ses pieds ou sur quelqu'un, sans fractures, sans mort d'homme.

La partie comique suivait le dessin animé. Question de parenté. C'est par là que la séance se terminait. En quelque sorte, il s'agissait des mêmes gags que précédemment mais à une échelle plus humaine, moins extravagante, plus porteuse d'intellectualité.

Nous relevions ces noms venus d'au-delà de l'Atlantique, avec une certaine difficulté pour les lire. S'il avait fallu les énoncer nous eussions éprouvé les pires des peines. Combien aurions-nous bafouillé ?

De ce déferlement d'artistes pour faire rire je ne me rappelle –nominale- que de très peu. Fati m'est bien resté. Un obèse imposant. Le gros matou du dessin animé. Son nom, d'ailleurs, fit recette, parmi nous, puisque nous en baptisâmes un de nos camarades aux formes très rondouillardes. S'en offusqua-t-il ? Prit-il cela avec un certain détachement ou trouva-t-il dans cette assimilation toute gratuite un sujet de satisfaction ? Etre sous le même patronyme que de ces grands que l'on voyait sur l'écran, quelle distinction !

Je me souviens aussi que passa sur la toile blanche un certain... Max Linder dont la qualité de Français de Bordeaux ne fut pas la moindre raison à cette fidélité de la mémoire.

Et puis il y eut Charlot, souvent. Presque chaque fois. L'omniprésent de la séquence comique parfois burlesque. Le Charlot de la première période ; celle du muet. Melon, d'où s'échappaient des bouclettes brunes ; petites moustaches ; veston croisé ridiculement ; pantalon de coupe invraisemblable ; marche saccadée, cocasse, avec un anor-

mal écartement des pieds ; badine flexible en guise de canne... le portrait qui a fait le tour de la terre.

J'ai revu des centaines de fois depuis l'Américain (au juste l'Anglais) Charles Chaplin dans des films aussi divers, aussi puissants, aussi critiques, aussi humains que le Kid, la Ruée vers l'or, le Cirque, les Lumières de la Ville, le Pèlerin, le Dictateur, les Temps Modernes, Limeligh. Je ne pouvais, chaque fois, éviter de penser à l'époustouflant contorsionniste, au Charlot douloureusement comique de notre enfance.

Les Variétés donnaient deux séances de cinéma, tous les dimanches. L'une en matinée. L'autre en soirée. C'était l'époque du seul muet avec des films, à nombreux épisodes.

Après ma communion solennelle, je cessai de fréquenter le Patro. A douze ans, je me mêlai à une autre frange d'Hendayais. Aussi m'arriva-t-il d'assister à quelques représentations cinématographiques, dans la salle des Allées. Je ne fus cependant pas de ces mordus, qui pour rien au monde, n'auraient fait l'impasse d'un dimanche de ciné. Il aurait fallu que je barre Ondarraitz, où se déroulaient des matchs de rugby qui m'intéressaient, qu'ils fussent comptant pour le championnat régional ou national, ou tout simplement amicaux. Ils constituaient pour nous, sportifs en herbe, le sommet de la semaine, surtout quand ils avaient lieu à Hendaye. Nous en causions durant nos récréations. Nous assistions, souvent, à l'entraînement du jeudi. Nous connaissions tous les joueurs surtout ceux de la première, les ténors. Nous étions plus que des supporters pour la forme, par attachement à la localité. Nous étions des fidèles, des admirateurs sans faille, des adeptes sans compromission, des « mordus » actifs. Mes parents m'offrirent la carte d'abonnement d'un an, au Stade Hendayais, celle, à tarif réduit, des scolaires. Je compris sans qu'il me le fût spécifié que je faisais là un choix. Entre le terrain de jeux et la salle obscure. J'optais pour le premier. Ce qui ne m'empêcha, nullement, de voir quelques films importants, surtout quand la recommandation, discrète ou appuyée, nous en était faite par nos maîtres. Comme dans la mesure du raisonnable, je n'ai jamais été privé de l'essentiel, pas plus que d'un petit superflu, par les miens, je pouvais, sans faire un grand effort passer du grand air à la salle fermée. Il suffisait pour cela de me hâter dès le coup de sifflet final. Et puis il se trouvait, sur le plan sportif, des dimanches creux, ou presque, (bien que les prestations de l'équipe réserve ne fussent pas à négliger). Alors le chemin de l'établissement des Allées pouvait se prendre sans hâte.

J'eus la grande joie –comme peut en avoir un bonhomme de douze à treize ans- de voir le film « Les Misérables ». Cela portait sur une dizaine de séances. Chaque fois le cinéma faisait le plein. Nous étions nombreux, parmi les enfants, dans une galerie d'où nous dominions les spectateurs du bas, ceux des fauteuils, des strapontins, des chaises dont le siège pouvait se rabattre parallèlement au dossier, immobile. A notre étage se trouvait un espace rond, une sorte de tourelle, la cabine où l'on apercevait par des ouvertures l'opérateur. De là, partait le long, le puissant faisceau lumineux qui charriait avec lui images, écritures.

Etrange métamorphose opérée par cet ensemble de rais lumineux devenant soudain, un être qui bouge, un végétal qui frémit, une fleur qui éclate, un nuage qui passe, le soleil qui brille, une pluie qui tombe, un paysage qui s'étale, une action qui s'accomplit, bref la vie.

Au pied de l'écran, derrière son instrument, se tenait la pianiste Maritxu, que nous connaissions bien ; une artiste amateur d'Hendaye qui ne manquait pas de talent.

D'amour pour la musique et d'ardeur à l'exécution, elle en avait à revendre. Il le lui fallait, d'ailleurs, pour consacrer, tous les dimanches, à deux reprises, au clavier, et ce durant trois heures, à peu près chaque fois. Son rôle n'était pas dérisoire. Il ne tenait pas lieu seulement de prélude et de final, pas plus qu'il ne se bornait à souligner quelques passages remarquables du film. Non, elle jouait sans arrêt, pendant tout le déroulement de ce dernier. Aussi, durant l'entracte. Il lui fallait combler un vide, tout relatif, cependant, car pas mal étaient occupés avec la marchande de friandises, d'autres descendaient au bar ou bien simplement allaient faire un tour dehors, manière de respirer ou pour satisfaire un besoin naturel.

Maritxu ne s'interrompait qu'un court instant pour recommencer, dès que la lumière s'éteignait et que la cabine féérique envoyait son message. Si l'on ajoute qu'avant le début du spectacle, Maritxu, comme pour souhaiter la bienvenue, pour créer l'ambiance, attaquait avec des « *paso-doble* » entraînants, on peut se figurer le mérite qui était le sien. Elle devait modeler son exécution selon les séquences du film, donner de l'amplitude ou apporter de la retenue. Son rôle était plus indispensable que ne pouvaient le supposer certains. « Pourquoi cette musique ? Et toujours cette musique ? Quelle est lassante » maugréaient des atrabilaires qui, de toute évidence, n'y entendaient rien. On pouvait se demander en ce qui concernait ces grincheux, s'ils vivaient ce qui passait sur l'écran, à moins qu'ils ne disposassent d'une sensibilité, d'une faculté de saisir, développées, auquel cas ils pouvaient faire fi d'un intermédiaire motivant. Mais pour beaucoup –à leur insu- le piano jouait un rôle dans le vécu du moment. Grâce au *legato*, au *sostenuto*, à l'*andante*, à l'*adagio*, on appréhendait mieux l'action qui durait. Pour celle qui était virile ou saccadée, ou martiale, ou militaire, quoi de plus en conformité que le *marcato*, le *rinforzando*, le *staccato*, le *con moto*, le *presto*, le *vivace vivo*.

Au rendez-vous du sentiment affectueux, pour mieux le faire comprendre, le *leggiero*, *con anima*, l'*affetuoso*. Le *pianissimo*, le *piano*, le *mezzo piano* venaient au service de ce qui se déroulait avec une tendresse appuyée, durable, discrète. Et quand le torrent de l'action, le paroxysme du drame diminuaient pour s'éteindre qu'ils s'avéraient opportuns, les *decrendos*, les *calendos* et pour soutenir la fin, la mort, un *morendo* sourd.

Il y a dans les *Misérables*, tant de personnages différents, tant de situations particulières, tant d'actions dans le bon et dans le mauvais sens, tant de bonté d'un côté, mais tant de laideur d'âme en face, que Maritxu ne manquait pas d'occasions pour changer souvent de nuances. Quand on accompagne un Jean Valjean voleur, un Jean Valjean évadé du bagne pour le retrouver transformé, méconnaissable en honorable Monsieur Madeleine, quand la bataille fait rage à Waterloo, quand Cosette trime, apeurée, dans la nuit, portant en souffrant un seau trop lourd pour elle, quand le couple Thénardier s'acharne après et sur l'innocente puis trame de louches opérations, quand Javert fait l'impitoyable, celui qui ne veut rien connaître, qu'une subordination stupide et sadique à une loi qui peut s'interpréter, quand Faustine émeut avec sa misère et sa déchéance, quand Monsieur Madeleine promène une Cosette devenue une demoiselle de la bourgeoisie cossue, quand Monsieur Madeleine ne souffre de demeurer seul après l'arrivée dans le champ de Cosette de Marius, quant à nouveau le digne, l'estimable Monsieur Madeleine frôle les bords du gouffre au fond duquel était Jean Valjean, quand il y a tant de gestes généreux comme celui de l'évêque Myriel, et tant de bassesses, quand Gavroche le gouailleux, le titi du pavé, mais aussi le bon gars et le courageux lave les drames Thénardier ; il y a matière pour grand soutien musical.

« Qui était Gabriel Gabrio ? » demandai-je, récemment, à un proche, cinéphile à part entière.

- Connais pas » me fut-il répondu.



Photo de Gabriel Gabrio dans les Misérables extraite de Allo Ciné

Pourtant ce fut celui qui excellemment incarna Jean Valjean dans les Misérables du muet. Gabriel Gabrio ! Pour ma part, je ne l'ai pas oublié. J'ai revu d'autres interprétations tirées du roman de Victor Hugo. Toutes avaient de la valeur. Certaines, beaucoup. Leur valeur propre, indubitablement. Les acteurs ne juraient pas dans les rôles à eux assignés. Jean Gabin campa très bien le forçat devenu un respectable industriel et un édile estimé. Javert, Thénardier, trouvèrent des artistes à leur mesure qui eurent nom Roquevert et Bourvil.

La première impression doit être la plus marquante, surtout lorsque celui qui l'éprouve a l'âme d'un enfant. En ce qui me concerne, je n'ai rien perdu -d'essentiel- de ces Misérables du muet. Eux, m'ont ouvert aux drames humains qu'ils contenaient. Les moutures suivantes -parlantes- n'ont que contribué à une compréhension plus totale, plus adulte de ce que l'auteur génial avait voulu révéler.

Les Variétés n'eurent pas que les Misérables comme œuvre considérable, à offrir au public, nombreux, assidu. Les principaux films du muet y furent projetés jusqu'en 1930.

Ensuite... ce fut une autre chose... un autre ciné.

Notre découverte de la T.S.F.

Nous étions en mars. Un après-midi calme, comme il s'en trouvait beaucoup à Hendaye, où seule –et encore ! - la saison estivale apportait quelques légères perturbations, mais à si petite échelle, que cela n'avait rien de vraiment dérangeant.

Nous nous trouvions en classe en cours complémentaire, sous la surveillance de Monsieur le Directeur. Nous répondions aux questions postérieures à la dictée, cet exercice qui faisait appel au jugement, à la compréhension du texte et aussi aux connaissances grammaticales. Nous pouvions nous concentrer car hormis ; les passages grinçants et brinquebalants, à intervalles réguliers, du tram ; ceux des fiacres marqués par les coups secs des sabots des chevaux sur le sol, pas encore bitumé ; le claquement des moyeux des roues des charrettes ; les voix non tamisées de passants bavards ; tout était tranquille. Les temps calmes duraient. L'agitation, le bruit n'étaient que de courte durée.

Soudain un monsieur (on a toujours une tendance à donner du monsieur à quelqu'un de bien mis) élégant, parut à la porte vitrée. Du bout du doigt, il tapota sur la vitre.

« Ah ! bon... fit Monsieur le Directeur en levant la tête, en apercevant l'arrivant ; s'exclamant de la sorte, comme pour ne pas cacher qu'il n'y avait aucune surprise pour lui... » Un petit signal de Monsieur Labarrère et la porte s'ouvrit.

« Bonjour Monsieur le Directeur, dit sur le seuil l'inconnu élégant. Excusez-moi de venir perturber votre travail.

- Bonjour Monsieur. Je vous en prie. Vous êtes le bienvenu (*pourquoi ? pensions-nous en silence*). Vous n'êtes la source d'aucune gêne. Je vous attendais quant à moi.
- J'ai là tout le matériel. J'ai pris de l'aide pour le transporter. Puis-je y aller tout de suite ou attendre la fin de la classe ?
- Attendre ? Et pourquoi ? Faites, faites donc. J'en connais qui vont être charmés. A commencer, d'ailleurs, par moi. »

Comme le visiteur s'était retiré, pour quelques instants, Monsieur le Directeur, sans préparation, ni transition nous glissa :

« Nous allons avoir un poste de T.S.F. On nous l'offre. »

Surprise à nous laisser bouche bée. Une manne céleste. Nous ne fûmes point curieux de connaître le donateur.

Que fait-on quand le merveilleux tombe inopinément sur nous ? On a tendance à n'en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Une certaine propension à douter, plutôt. Puis on s'adapte après s'être ressaisi. On laisse aller son enthousiasme, selon son tempérament ou bien on conserve par devers soi une joie intérieure. Une hantise demeure assez souvent. Celle d'une simple apparition, d'une exhibition bien plus que d'un cadeau.

Le monsieur distingué revint, suivi de deux tâcherons dont le rôle allait être très bref. Les deux hommes portaient un meuble et une caisse. Le tout paraissait pesant. Ils enlevèrent ce que contenait la caisse : des accumulateurs nous fut-il dit. Puis ils disparurent. Ils firent bien. Car eux ne nous intéressaient pas du tout, oh ! pas du tout.

Avec un souci évident de grande discrétion, le monsieur se mit à l'ouvrage sur le meuble qu'il avait fait déposer dans une encoignure, non loin de la porte d'entrée. Cela ne l'empêcha pas de causer, à voix très atténuée, avec notre Directeur, qui semblait ne vouloir rien perdre ; mû par une saine curiosité ; de ce que faisait son hôte.

Nous nous permettions quelque détachement de notre labeur. Que nous importait ce que voulait dire tel ou tel mot, quelle en était l'étymologie ; telle ou telle expression ! Que nous importait qu'il s'agisse d'un pronom ou d'un adverbe ; d'une principale, d'une subordonnée en relativité ou en conjonction !

Nous faisons semblant de continuer à œuvrer. Mais que de fois, ne nous sommes nous pas retournés, pour risquer un clin d'œil vers ce qui s'opérait dans notre dos.

Le meuble, sorti de son enveloppe de carton, apparut comme une sorte de lancette ⁽⁴⁹⁾ dont l'ogive du sommet s'ouvrait par un espace à grille. Tout près quelques boutons. Le restant était pris dans du bois solide et luisant.

De la caisse furent sortis deux blocs parallélépipédiques, paraissant bien pesants et portant sur le dessus des rondelles, une sorte de petit pont et des colliers enserrant de courtes chevilles. Un au moins de ces blocs (les accumulateurs dont nous sûmes le nom par la suite) fut engagé dans le coffre du poste.

Nous n'allâmes pas plus loin dans nos observations appuyées. Mais c'est certain, intérieurement, nous admirions cet être habile, qui paraissait fort à l'aise parmi un entrelacement de fils électriques, à côté de bobines, de lampes. Il montait, enroulait, vissait, tirait avec dextérité.

A plusieurs reprises l'appareil cracha, toussota et même siffla. Etait-ce tout ce que l'on pouvait obtenir ?

Puis soudain, après un ou deux craquements très expressifs, une musique sortit de l'objet prodigieux. Certainement l'œuvre de Merlin l'Enchanteur, en chair et en os, devant nous ! Car comment considérer autrement ce génial inconnu, qui avait su créer cela en si peu de temps, sans que l'on sache d'où cela venait, ni comment cela se produisait. Nous plongeâmes en plein concert, musique de chambre. Ça parla également. « Ici poste de la Tour Eiffel » entendîmes-nous comme éberlués. Sûrement nous ne rêvions pas. Une voix nous interpellait de loin, de cette tour de la capitale que nous savions chargée de prestige.

Personne ne nous cria halte ! Arrêtez vos travaux. Sûrs du consentement tacite de notre Directeur, nous laissâmes en plan nos extrapolations sur la dictée. Mais le moment ne fut pas celui du relâchement, du laisser-aller, du farniente, vide de pensée. Plutôt celui de l'éblouissement, de la découverte, de l'enrichissement.

Nous fûmes, sans transition, sans préparation spéciale, transportés dans un univers tout autre que celui qui nous était familier. Un univers lointain que nous avions quelques difficultés à situer.

De la musique douce, pour désœuvrés, à seize heures de l'après-midi ! Alors qu'autour de nous, tous étaient encore au travail !

⁴⁹ Ogive de forme allongée

Notre imagination sollicitée, nous nous trouvions dans un vaste, confortable salon ; riche de meubles luxueux, de tableaux de maîtres. Là, des favorisés se complaisaient dans une suave existence. Le poste du miracle nous faisait supposer tout un monde inconnu, difficile à discerner et à situer. Tout semblait signifier le loisir, la facilité alors que l'heure partout ailleurs était encore au sérieux, à la peine.

Combien étaient ces musiciens ? Qui étaient-ils ? Quels costumes de cérémonie portaient-ils ? Le charme nous venait, peut-être, d'une autre planète.

Quel merveilleux, de toute façon, que ce lointain, cet éthéré message, que cette source énigmatique, indéfinissable.

Le rêve nous était d'autant plus loisible, que privés de toute matérialité visible, nous pouvions nous composer une scène à la mesure de notre inspiration, de notre aspiration.

Vertu surnaturelle qu'a celui qui parle, qui exécute un morceau et dont on ne sait rien. Nous demeurâmes longtemps sidérés par tout le mystère que portait la boîte ensorceleuse, par ce qu'elle nous faisait entendre, supposer, idéaliser. Le « Monsieur-Donateur » prenait à nos yeux –à ce moment-là plus que tout à l'heure encore- une importance qui tenait du sortilège. Comme si tout ce que nous recevions était de connivence avec lui.

« La Tour Eiffel... Paris... » Itératives annonces. Nous étions bien dans la ville immense qui nous captivait pour ce que l'on nous en rapportait, nous les petits provinciaux fort éloignés, à la frontière franco-espagnole.

Paris, l'heureuse Paris où les gens pouvaient ainsi, sur semaine, ouïr de la belle musique, délivrés du morne, de l'astreignant souci du gagne-pain.

Toute l'après-midi, l'énigme demeura entière pour nous ; captivante et fascinante.

Nous eûmes droit, par la suite, à quelques séances. Surtout en fin de semaine, le samedi avant la fin de la classe. Mais l'intérêt décrut insensiblement. La surprise n'était plus là. Le premier choc était oublié.

Ces chants que l'on aimait

Entre les années 20 et les années 30, les gens chantaient. Les émules du « save-tier rossignol » de la fable pullulaient. Qui n'y allait pas souvent de sa petite chansonnette –à moins d'être handicapé ou dans la peine- faisait vraiment partie de l'exception. On chantait à l'atelier, devant l'établi ou aiguille en main ; on chantait sur les échafaudages –à quelque corps de métier du bâtiment que l'on appartient- on chantait dans les champs, pour semer comme au moment de récolter, dans les prairies où l'on gardait des troupeaux. On chantait en groupe. A l'occasion. Cherchée ou fortuite ou bien par habitude.

Il ne se passait guère de dimanche sans que se trouvent réunis autour d'une ou plusieurs tables d'auberge des amis, des connaissances, voire des rencontres dues au hasard, non point uniquement pour consommer un blanc ou un rouge que l'on ne méprisait point d'ailleurs, mais pour organiser une chorale ce qui était devenu comme une habitude, un excellent moyen pour s'exprimer ensemble, pour en quelque sorte communier, peut-être moins avec les cordes vocales qu'avec le cœur, dans une même ferveur qui, le plus souvent, touchait à l'attachement au terroir.

A Hendaye, dans les auberges, les complaintes, les romances étaient en langue basque, le plus souvent.

A Hendaye, au bord de la mer, presque au pied de la montagne, il était plus que normal que l'on retrouve dans le chant, la vie du marin avec toutes ses nostalgies, ses angoisses, ses deuils, ses plaisirs également, sa soif d'aventure, sa joie du retour. La montagne trouvait son compte dans la célébration des mérites.

Il y avait aussi –paroles non séditeuses ici- ses hauts faits. Infortuné douanier souvent sur la sellette ! De toute manière, ce n'était point manifestations criardes, désordonnées de gens échauffés par l'alcool.

Ce qui a toujours plu dans le chant basque en groupe, amateur ou professionnel, c'est son côté réservé, cette espèce de pieuse retenue. On sent que l'on chante plus avec ses fibres intimes qu'avec sa gorge. Il est rare –ou alors il faut que le passage l'exige- que l'on pousse « la gueulante ». Non, tout sort en demi-teinte. Il s'agit plus d'union des esprits et des cœurs que de vaine, d'intempestive explosion vocale souvent pénible pour qui la subit. L'acte choral basque charme par sa douceur.

A la vérité sans prétendre faire illusion, berner, exagérer dans notre sud-ouest, les Basques –et dans une certaine mesure les Béarnais- ont cette faculté de trouver dans le chant une sorte de rite, pourquoi pas religieux, qui s'exprime avec l'emprunt à une véritable poésie.

J'ai trop entendu chez de proches voisins des poussées intempestives de voix, des notes à dissonances désagréables, des paroles que l'on rejetait sans sembler en saisir la portée, pour ne pas souligner l'agréable côté de la prestation euskarienne.

Le chant avait une place privilégiée dans les grandes fêtes de famille. Même à l'occasion de baptêmes, de premières communions, on chantait.

Pour les mariages, c'était le large emprunt. Le chant accompagnait, animait, transformait le banquet.

La première manifestation était, le plus souvent, individuelle. Le chanteur connaissait sa partition, soit qu'il en ait usé depuis longtemps, soit qu'il se fut préparé tout exprès. Oui, cela se produisait souvent que l'on répète, à l'avance, les couplets à offrir à l'assistance. Ainsi pas de panne à redouter.

Ce n'est pas à cette époque que l'on aurait amorcé quelques paroles pour ne plus se souvenir du reste. Devant ces trous, on ne se serait pas avisé à appeler à l'aide. On savait son morceau parce qu'on l'avait bien étudié et senti.

Pas de voix de fausset non plus. Et que d'application chez les exécutants. On se serait cru à quelque concours de chant, tant tous y mettaient d'application. Certains même forçaient la dose. Cela aurait pu paraître un peu simplet, un peu vain, à de mauvais esprits. Dans les noces d'alors, il faut croire qu'il n'y avait que de braves gens, car pas d'ironie de la part des auditeurs, mais des applaudissements nourris.

Le plus souvent, le chant collectif alternait avec l'individuel. On assistait rarement à un pénible désordre vocal. On connaissait le morceau. On le « servait » en mesure. La bonne exécution d'ensemble l'emportait sur quelques manquements (fautes vénielles dues à des inexpérimentés ou à des individualités qui voulaient trop bien faire).

Mais que ce soit dans les noces, à l'auberge, un peu partout on ne chantait pas qu'en basque, qu'en gascon. On ne s'enfermait pas dans la région. On connaissait aussi les airs à la mode, même ceux qui avaient acquis une notoriété il y avait peu.

Et pourtant, on ne disposait ni de radio (encore moins de télé), ni de cassettes, ni de chaînes Hi-Fi. Parfois un phonographe à pavillon démesuré qui nasillait à plaisir.

Alors comment se propageait la chanson ? Par le truchement d'artistes ambulants qui passaient de villes en villages et en bourgs, couraient les foires et les marchés avec souvent un instrument d'accompagnement, pas de la première jeunesse (dans la plupart des cas un accordéon au soufflet déjà peu élastique). Deux ou trois personnes pour lancer la chanson, en vendant la partition. L'honorable société l'achetait et feuillet en main apprenait l'air nouveau, paroles à l'appui.

L'orchestre des bals également puisait volontiers dans le répertoire des productions nouvelles. Ainsi partait la chanson. L'on se passait de l'un à l'autre le dernier « tube » sans trop se soucier de son créateur, ni du chanteur qui en avait fait son affaire. Il arrivait fréquemment que l'on connût par cœur toute une chanson, mais que l'on ignorât tout le reste. Ce n'était pas encore l'époque des fans stupides... des adulateurs ridicules des vedettes.

On éprouvait du plaisir à fredonner, à pousser la composition musicale sans se soucier d'autre chose (paternité, disquaire, succès). On participait. Donc on pouvait être sottement, passivement béat.

Laissons de côté le folklore local ou de la région. Non pas qu'il soit inférieur, surtout en qualité. Mais parce que de nos jours encore, il connaît la vogue certaine, la durée. « Ces vieux airs du pays » ne peuvent mourir, ne peuvent passer, ont une vie qui ne peut être de circonstance éphémère, car ils expriment l'âme d'un peuple. Et comme ce peuple, surtout l'authentique, celui qui vit loin des tentations importées par les touristes, celui des bourgs, des campagnes n'a pas subi –heureusement pour lui !- les transformations aliénantes, triste lot d'autres races et ethnies ; qu'il est demeuré fidèle aux sources ; tout ce

qui les exalte, ces sources, demeure d'actualité et la survie des chants des anciens est un témoignage de piété envers eux et de fidélité à leur mémoire.

En dehors du « romancero » régional, on affectionnait à Hendaye les airs fortement imprégnés de couleur hispanique.

Furent ainsi en honneur, sur toutes les lèvres ou presque, des chansons qui durèrent plus qu'une belle décennie. Il fallut du temps pour les mettre au rancart. Et encore, pas complètement, puisque on les honore, qu'on les connaît toujours alors que le siècle pousse vers sa fin.

« Valencia » un paso-doble au rythme enlevé, plein de bonne humeur, d'entrain qui évoquait la fameuse huerta espagnole, ses orangers, la terre exquise où l'on vit dans l'allégresse.

« Adios muchachos compañeros » le chant de la tristesse, du déchirement de celui qui quitte les compagnons de sa vie ; la résignation fataliste devant l'inéluctable séparation ; l'impuissance à réagir face au destin inexorable.

« A media luz » : la langueur amoureuse, les doux baisers, les enlacements tendres, les caresses légères, la lumière tamisée sur un fond de tango pour bercer la scène d'amour.

« Ramona » : le fruit d'un rêve merveilleux. « Nous étions partis tous les deux » « Loin de tous les regards jaloux... jamais deux amants n'avaient connu de soirs si doux »... puis la griserie des baisers, des parfums, des yeux ardents... l'affligeante rupture... l'appel presque désespéré... « Ramona je voudrais revivre un jour dans ton paradis d'amour ».

Jeunes gens, jeune filles en firent longtemps leur romance préférée. Elle prenait leur tendre cœur parce qu'elle contenait l'essentiel de ce qui touche à l'amour : l'onirisme, le couple dans sa félicité, les amoureux seuls au monde, les affres des désaccords ou l'impuissance devant les départs forcés, les regrets et le vif désir de retrouver le temps béni, le temps perdu. Avec cela une musique douce, sentimentale, joyeuse parfois, mais hélas ! mélancolique, nostalgique, à la fin. Le bonheur qui passe en quelque sorte. Le lot des existences. Ce qui ne peut éternellement durer. Par la faute de l'être, faisant trop fi de la précarité de la vie, ou du fait même de cette trop courte durée.

Ce que l'on connaissait bien aussi, alors que l'on chantait souvent, c'était une marche entraînante à la gloire de « Paris reine du monde » (comme on le voit le chauvinisme est de toutes les époques). Ecoutez les louanges de la ville sans égale « Tous ceux qui te connaissent... grisés par tes caresses.... S'en vont mais reviennent (c'est fatal) un jour... vers ton paradis d'amour (rien que ça !)... Ça c'est Paris... Ça c'est Paris ».

De quoi faire rêver, transporter d'envie de jeunes provinciaux bien éloignés de cette capitale prestigieuse. De quoi les inciter (était-ce un bien ? Était-ce un mal ?) à se laisser tenter par elle pour connaître, peut-être, plus de désillusions que d'enthousiasmes.

Magnétisme de la chanson, puissance des paroles, empire de la musique.

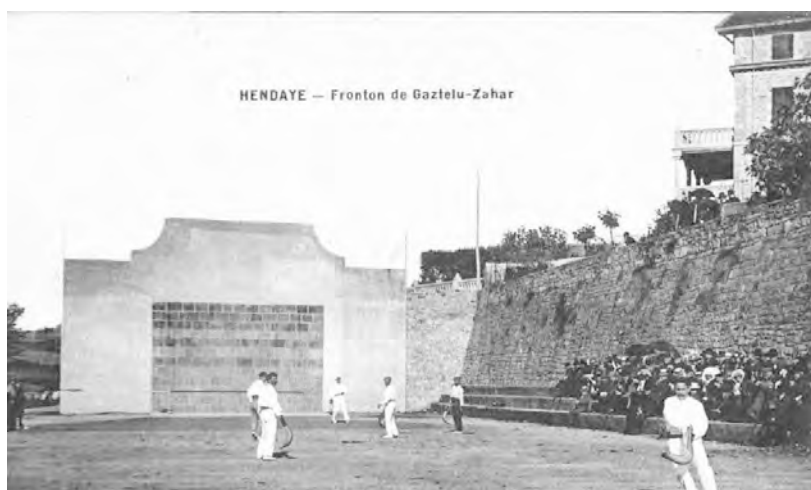
Sports **(Gaztelu et le mur de la Gare)**

L'hécatombe de 14-18 n'avait pas épargné Hendaye. Nous l'avons déjà constaté. Le Monument du Vieux Fort demeure le témoin constant de la terrible, de la trop injuste épreuve. Sur la longue, la trop longue liste des « Morts pour la France » on relève beaucoup de jeunes Hendayais, tombés, donc dans la fleur de l'âge, dans la fraîcheur de leur belle jeunesse. Que ceci ne soit point considéré pour rejeter au second plan, ceux qui d'âge plus mûr furent aussi les innocentes victimes du délire collectif. Loin de là. Mais uniquement pour savoir que nombre de ces jeunes que « la mort faucha par masse drue » selon le vers du poète landais de Cauneille, Jean Rameau, étaient, lors de la levée militaire, des sportifs hendayais pratiquants et convaincus.

Aussi dès la paix revenue, la vie reprenant son sens, laissé à la dérive trop longtemps, il fallut faire des efforts pour combler les vides. Mais le miracle –si le mot miracle peut avoir, ici, sa place- eut lieu.

Hendaye, cité depuis longtemps acquise à la pratique du sport reprit, après 1920, la tradition et donc le goût de l'épreuve physique. Très vite d'ailleurs. A telle enseigne qu'en 1921, son équipe de rugby, remporta le titre de champion de France de 2^e série. On ne peut s'empêcher de penser à la joie qu'auraient éprouvée maints disparus à se trouver parmi les joueurs qui triomphèrent ou parmi les fidèles qui les encouragèrent. Combien d'ailleurs de ces absents avaient déjà en 1908 été du lot des vainqueurs qui remportèrent de haute lutte, un succès qui, en apparence, pouvait sembler modeste, mais qui pour une société jeune avait de la valeur, surtout en ce qu'il augurait de bel avenir, je veux parler du titre de champion de France de 4^e série ?

Que ce soit avant 1920, depuis cette date, de nos jours –avec quelques déplacements de lieux- les pôles principaux de l'activité sportive hendayaise ont été et demeurent le fronton et le stade.



En 1920, la pelote basque avait en grande partie, son champ d'activité à Gaztelu Zahar, fronton en place libre né avec le siècle. D'aucuns affirment qu'il fut construit en 1899⁽⁵⁰⁾. Ne soyons point leux. Ne chicanons pas sur quelques mois. Il faut du temps pour concevoir, mettre en branle, édifier, terminer un ouvrage et inaugurer. Ce que l'on peut lire encore sur le mur du fronton c'est Gaztelu-Zahar, 14 juillet 1900. Donc un octogénaire bien assis.

⁵⁰ Pour remplacer l'antique jeu de rebot situé jusqu'en 1865, sur la place à côté de l'église et délogé par les écoles et la mairie, on devait édifier un fronton aux Allées. Le projet ne fut jamais exécuté. Il fallut attendre 1900 pour que s'achève Gaztelu-Zahar. Par suite d'un effondrement partiel, il ne fut inauguré que le 14 juillet 1900. Le mur de clôture date de 1926 et ce n'est que plus tard que le sol de terre battu fut cimenté (P.L. Thillaud)

Ce qui, jadis, caractérisait Gaztelu-Zahar c'était la dimension de son mur. Beaucoup de frontons en Pays Basque (le Béarn et les Landes en étant à l'époque fort dépourvus) avaient une taille bien plus réduite. Il est vrai qu'on y pratiquait en exclusivité la main nue. Cependant, à Hendaye ainsi que dans d'autres centres conséquents, comme Bayonne, Cambo, Saint-Jean-Pied-de-Port, Pau et Saint-Jean-de-Luz, bref dans les chefs-lieux de canton, on faisait aussi usage des instruments (chistéra, pala) ce qui demandait une plus grande surface de jeu.

La partie cimentée était large et assez profonde. Mais elle ne couvrait cependant qu'une partie de l'aire plate qui allait du mur à la propriété Isidori. Ce n'est que bien plus tard que l'on recouvrit la partie de terre battue restante.

Vers le pré du Vieux Fort pas de clôture. Le fronton ouvrait sur l'herbe. A l'opposé, était le pied d'une belle muraille en pierre dure qui tombait à pic, venant d'une sorte de plateau sur lequel s'élevaient deux belles demeures bourgeoises avec les parcs entretenus portant arbres et fleurs.



On avait fort judicieusement utilisé la base du mur d'enceinte en y accolant plusieurs rangées de gradins. Ceux-ci, malgré leur manque de molleton, donc de moelleux et de chaleur, eurent toujours des occupants, des assidus ou des spectateurs de circonstance. A l'occasion des grandes parties tout était rempli. Les gens âgés s'y donnaient rendez-vous d'ordinaire, heureux d'assister à toutes sortes de « joutes » ce qui leur rappelait

leur jeunesse alors qu'ils pratiquaient la pelote eux aussi, qu'ils étaient alertes, ingambes. Devenus en quelque sorte des juges, ils ne se gênaient point dans le commentaire. Mais le plus souvent, ce dernier ne sortait pas de leur coin et ne suscitait aucune controverse.

Gaztelu changeait de physionomie, parfois à plusieurs reprises dans la même journée. Bien entendu, lorsque le temps le permettait. Souvent l'on assistait à une véritable ruée vers le fronton, à un envahissement quasi-total du ciment. A se demander si ces gosses, ces écoliers se trouvaient subitement là pour jouer ou pour discuter, pour manifester en se rassemblant en si grand nombre. Cela se produisait à presque chaque récréation. Parfois durant l'interclasse. Le soir, avant l'étude, quand il y en avait, ou en fin de classe. Du renfort arrivait d'ailleurs rapidement. Il était le fait des jeunes apprentis, des ouvriers des ateliers voisins, et qui leur tâche quotidienne accomplie, venaient, eux aussi, se défouler.

Il s'agissait du jeu appelé « fueraka ». Un nom dérivé de l'adverbe espagnol fuera qui intime la mise à la porte. « Dehors l'indésirable ».

Il se trouvait d'ailleurs dans le vocabulaire local des mots de pure invention hendayaise ; mais qui empruntait pour beaucoup, à l'extérieur au basque, en général ou à la langue de l'autre côté de la frontière. Je me souviens du pittoresque « manquarote » (que l'on me fasse grâce de l'orthographe de cette création vernaculaire). Faire « manquarote »

signifiait tout bonnement hanter d'autres lieux que la classe au moment où elle fonctionnait, faire l'école buissonnière.

Revenons au jeu dit « fueraka ». Il n'avait rien de compliqué. On admettait autant de joueurs que le ciment pouvait en contenir. A se toucher les coudes, à se gêner, à entraver tout mouvement. Cela ne faisait rien. On était là. On tenait sa place, même en posture fort peu commode.

Quelqu'un engageait. La balle frappait le mur, revenait. Beaucoup de bras s'allongeaient, beaucoup de mains voulaient renvoyer la pelote. Etant donné le degré de compression, le peu d'espace pour agir, les maladresses ne tardaient guère à se produire. Pour chacune d'elles, pour chaque « loupé » c'était inexorablement la porte, l'exclusion, la sortie de l'aire de jeu.

Tous jouaient franc-jeu ; acceptant leur mise sur la touche, sans réticences, ni mauvaises paroles. Au début les évictions ne se percevaient que lentement. Puis le vide devenait progressivement, plus visible. Il en résultait pour les veinards qui restaient, plus de facilité pour agir. Moins de ratés, donc une plus grande durée des points.

Il en allait ainsi jusqu'à épuisement du nombre des participants. Il en restait un. Le vainqueur. Mais il n'était jamais prévu de récompense, de lauriers à son intention. La satisfaction d'avoir « tenu le coup » le dernier, tenait lieu d'oscar.

S'il en était encore temps, on remettait ça. Mais le jeu reprenait avec moins d'acteurs que la première fois. Beaucoup parmi les exclus du début, peu enclins à faire tapisserie, préféraient s'en aller, soit pour participer à un autre jeu, soit pour rentrer à la maison.

Dans l'ensemble « fueraka » s'effectuait sans cris, sans exclamations outrancières, sans contestation sérieuse. Les incidents étaient rares, ne dépassaient jamais le stade de la rouspétance. « Fueraka » n'appelait pas la bagarre, le règlement de comptes violent. Les « fuerakistes » de dix-sept à dix-huit heures devaient laisser la place très, très souvent, pour ne pas dire chaque jour, surtout au printemps, en été et dans les tout débuts de l'automne, cependant que le soleil se manifestait encore et tardait à disparaître derrière le Jaïzquibel. Il ne s'agissait plus alors de jouer à la pelote d'une façon désordonnée. Des parties, de vraies parties, entre amateurs étaient organisées, suivies par un public fidèle et nombreux qu'un moyen d'information efficace, bien que discret, avait alerté.

Pour une même soirée, il n'était point surprenant que l'on mit sur pied, deux ou trois rencontres en trente-cinq points. Tel était le barème de la main nue, spécialité la plus pratiquée au fronton du Vieux Fort. Pour plusieurs raisons. Tout d'abord dès l'enfance, on avait pris l'habitude de « cogner » dans la balle, en caoutchouc, avec ses seules mains. Ensuite, plus tard, avoir une pelote à soi, une authentique balle en cuir, à soi ou d'emprunt s'avérait une chose aisée, point onéreuse ou si peu.

Un certain nombre de joueurs amateurs hendayais avaient une classe certaine. Certains auraient pu faire carrière, peut-être pas en pointe (qui pouvait le savoir) mais en très honorable place.

Tous avaient une profession, un métier, un emploi voire une responsabilité dans le négoce ou le simple commerce.

La pelote –leur passion- représentait pour eux, bien plus qu'un exutoire. Ils l'avaient dans le sang. Avec elle, grâce à elle, ils se trouvaient en pleine communion avec les anciens, ceux qui dormaient là, très près, en bordure de baie, avec la race. C'était en quelque sorte une seconde religion pour eux, une religion liée à la première à laquelle ils demeuraient très fidèles, une religion bien plus que ludique tant le jeu comportait d'expression magnifiant le passé, d'attachement à une cause, de défense d'un patrimoine inaltérable fait de cette âme si particulière, si mystérieuse en apparence, si fière jusqu'à en être fermée, si droite à en paraître naïve.

Bétri était maçon, de son état. Un joueur redoutable avec son « a pougna » qui tranchait le point, laissant l'adversaire sidéré, sur place, sans réactions. « L'a pougna » c'est le renvoi de la balle le bras plié en deux, le poignet comme cassé, la main rejetée en arrière ce qui lorsqu'elle se rabat vers l'avant, lui donne une force incontestable.

Espagne –un cheminot du genre costaud- tenait le rôle d'arrière sûr. Un beau rempart, pas souvent pris en défaut par la trajectoire capricieuse du bolide, le ramenant inlassablement. Une seule tare. Il n'était point ambidextre.

L'ennuyeux avec la place libre c'est que l'espace est si vaste pour se mouvoir que l'on n'a que trop tendance à ne se servir que de la main ordinairement sollicitée pour les opérations courantes de la vie. Ainsi un droitier souvent ne se sert que de la dextre ; un gaucher de la senestre.

Cela présentait et présente un désavantage pour la beauté du geste, pour l'aisance de l'allure, car pris à contre-pied « l'unimaniste » avait l'air très embarrassé pour redresser la situation, et renvoyer correctement la ronde messagère. Nous fûmes ainsi pas mal à être des handicapés, parce que formés uniquement à Gaztelu, sans murs latéraux.

Heureux ceux qui firent leurs premières armes dans un trinquet ou dans un fronton doté d'un mur à gauche. Ils ne connaîtraient jamais un handicap désagréable plaçant plus qu'on ne le désirerait en position de risque et d'infériorité.

Dans le genre du lance boulet, Bascou n'avait pas son égal. Son but était redoutable. Ses adversaires le savaient bien. Que de points n'acquiesce-t-il pas, ainsi, dès la mise en jeu ? La balle frappée sec, à quelques millimètres de la raie, partait avec une force d'envol extraordinaire, à une vitesse folle, pour –c'était la spécialité de Bascou- aller toucher le ciment, en y glissant dessus telle une flèche rasante qui surprenait, laissait sans riposte, l'interception s'avérant, le plus souvent, impossible à un aussi bas degré, avec un trait irrésistible par sa violente vélocité.

Bascou habitait Béhobie mais jouait souvent à Hendaye et pour le compte d'Hendaye. Que de victoires, rondement menées, ne lui doit-on pas ? Le seul inconvénient pour les spectateurs, avec Bascou, c'était que les trente-cinq points ne duraient guère, surtout les jours de grande forme et dès qu'il pouvait prendre le but.

Sportif éclectique il pratiqua le foot en première équipe de la Real Union d'Irun, au poste d'arrière qu'il tint convenablement, nous assura-t-on.

Antonio dit Hernani. Un plâtrier. Le pratiquant tranquille, sûr de ses deux mains. Adroit, souple, toujours au point de chute de la balle. Pour ne rien gâter, un constant sourire durant la partie. Un partenaire que l'on recherchait pour sa valeur et son amabilité. Un

compétiteur que l'on appréciait. Pour lui, il n'y avait pas d'adversaire. Seulement des camps qui sainement s'amusaient.

A l'opposé d'Antonio, comme tempérament, se plaçait Juanito. Un être tout en nerfs, petit, pas du genre colosse. Un gagneur. Avec lui on n'avait jamais à craindre la morne partie. Il jouait toujours avec sérieux. Il lui répugnait de perdre. Lorsque cela se produisait, il faisait grise mine, avec une tendance manifeste pour prouver son énervement, son désappointement avec force gestes. Pauvre partenaire qui commettait une faute ! Que n'entendait-il pas comme récriminations ! Employé chez un transporteur-commissionnaire, la journée de travail pourtant pénible pour qui charge, décharge, manie des objets lourds, n'entamait point son énergie, sa volonté de jouer. A six heures, il était bien présent sur la cancha.

Il n'était pas rare de voir des amateurs de pelote du quartier de la gare, venir à Gaztelu, partager la place avec d'autres Hendayais. Certains même firent partie des équipes locales qui disputèrent des titres à des sociétés voisines.

Pourquoi au reste, ne l'auraient-ils point fait ? Y avait-il plusieurs espèces d'Hendayais ?

Si la chose peut surprendre c'est que ces heureux « gariens » avaient à leur disposition, dans leur propre secteur, un mur à gauche, que d'ailleurs ils ne laissaient point désert. Mais cela ne les empêchait nullement de monter en ville, pour changer d'air, car le fronton du Vieux Fort, c'était du différent. Il supposait un autre jeu, plus ample, plus aéré bien que plus monocorde, moins vivant, moins alerte. Mais là où est le changement se tient souvent l'intérêt (du moins passager).

Echange de bons procédés, les joueurs de la ville, ceux du Bas-Quartier et quelques rares pratiquants de la lointaine plage se rendaient à leur tour au fronton de la Gare. Mais en petit nombre cependant.

Je me souviens très bien de trois pelotaris de la gare qui venaient à Gaztelu, fréquemment et pas pour jouer les doublures.

Ezkerra et Caporal travaillaient dans l'enceinte du Midi, l'un en qualité d'employé de la Compagnie, l'autre se livrant à une activité complémentaire, sans être intégrée, du Chemin de Fer.

Deux beaux athlètes... incisifs... endurants. L'un pratiquait beaucoup de la gauche d'où son surnom Ezkerra. L'autre jouait indifféremment des deux mains. On l'appelait Caporal certainement parce qu'à la guerre il avait eu ce grade.

Ganish était un négociant en vins. Il lui arrivait de laisser la garde de son chai, à ses proches, à son personnel, quand l'appel du fronton se faisait trop pressant. C'était un appliqué dans le jeu, un calme, un régulier, usant d'une même cadence, ne forçant pas, ne donnant point l'impression de peiner plutôt de ménager ses forces, ce qui n'était pas le cas au demeurant. Un arrière rempart comme les aiment les avants combattifs et qui se risquent.



Le fronton avec mur à gauche, de la gare vaut bien qu'on s'arrête un peu pour parler de son originalité intrinsèque et en souvenir de ce qu'il fut. Il n'existe plus. On l'a bouché pour mettre à sa place, un vaste bar PMU.

Tout comme pour le kiosque de la Place de la République, il se trouve un certain nombre d'Hendayais qui le regrettent. Par le fait sont sensibilisées les vieilles couches. Celles qui, petit à petit, se délitent. Qu'au moins il leur soit permis de dire aux jeunes, quels coups au cœur provoquèrent ces suppressions et ces transformations radicales. Le progrès a ses exigences. Sont-elles toujours heureuses ? N'arrive-t-il pas que la profanation de coins aimés soit sa terrible rançon ?

Le fronton de la gare, que j'ai connu, appartenait à Monsieur Ugarte, plus connu par son prénom Luisito. Et le paradoxe est de taille quand on sait que le fronton exigu était le royaume de Luisito, lequel pratiquait la pelote au grand gant (chistéra). Il devait donc manquer d'étendue chez lui.

Le fronton central était encaissé entre le grand mur, à gauche, celui de la

spécialité sur lequel s'appuyaient des maisons (logis, magasins) et de hautes habitations de l'autre côté. On le voit le grand mur, à gauche, orgueil des aficionados de la gare n'était en quelque sorte que la grande façade de derrière de plusieurs appartements pour le commerce et pour y vivre, qui ouvraient sur la grande rue montante appelée, ne cherchez pas pourquoi « Rue du Commerce ».

Ce qui, à première vue, pouvait sembler drôle, vues de la cancha, c'était les cheminées qui s'élevaient au-dessus du mur à gauche et la gouttière, en chéneau, qui recevait les eaux de pluie. Le mur n'avait point la même hauteur sur toute son étendue. La partie centrale était la plus élevée. Mais cela n'entraînait pas en ligne de compte pour le passage de la balle qui évoluait plus bas.

Le mur central était bien le plus étroit. Et pourtant, c'est lui qui servait le plus, qui constituait l'essentiel de l'ensemble. C'est sur lui que l'on butait et que l'on renvoyait les durs boulets. Ce mur, à vocation double, servait comme anneau d'enseigne. On pouvait y lire « Restaurant franco-espagnol » et longtemps « Ostolaza y Cendoya » (une énigme. J'ai toujours pris Luisito comme le patron). Le mur fut aussi affublé d'affiches. Sacrilège pour l'aficionado. Fort heureusement, le papier ne demeurait pas longtemps en place.

A droite du mur central, le Bar restaurant, au rez-de-chaussée d'une maison tout en angles et qui collait au mur. Dans la salle un peu sombre et enfumée, que de parties de « mus » et de « belote » ont disputé de fidèles clients ! Au-dessus les appartements. Joux-tant l'établissement, une bâtisse plus importante à trois étages et mansarde. Deux pan-neaux indiquaient la raison sociale des occupants des étages. Des agents en douane.

Le ciment de la place n'était pas d'un uni très parfait. La balle dérivait souvent en tombant sur quelque creux ou quelque bosse. Cela exigeait un surcroît d'adresse pour la reprendre. Les spectateurs se tenaient, pour la plupart, derrière les joueurs. Ils se ser-raient jusqu'à deux murettes qui faisaient office de séparation avec la rue, sauf à l'endroit laissé béant pour le passage des clients, des spectateurs et des locataires. Le sol, du fond, s'inclinait vers les murettes et la rue.

Quelques privilégiés se tenaient devant le bar. D'autres sur le trottoir, légèrement surélevé devant la grande demeure.

Ce n'était jamais de toute façon la foule immense. La place faisait défaut. Mais quelle chaleur, quel engouement, quelle participation vocale de la part des connaisseurs !

Il s'avérait indubitablement qu'avec une telle configuration de l'aire de jeu, ce der-nier dans cet « encaissé » propre aux surprises ne pouvait connaître l'ampleur de celui de Gaztelu, s'ouvrant largement, en hauteur comme en largeur, empanaché sur un bord d'arbres du pays et de palmiers. Le vaste faite, pas d'une simple composition. Il comporte plusieurs lignes, à partir de deux plans horizontaux sur lesquels s'appuie un petit pan cou-pé vertical et en s'élevant des arcs brisés qui annoncent le dôme supérieur, lui d'un bel arrondi. Pas d'affiches à Gaztelu. Longtemps en blanc, chaulé ou peint, le mur fut recou-vert d'une teinte tirant sur l'émeraude. Est-ce un mieux ?

La gare conservait cet avantage du jeu subtil, tout en feintes, un peu de « chat et la souris ». Si la grande envolée paraissait difficile, l'adresse, la souplesse, le qui-vive per-manent constituaient des impératifs pour qui voulait convenablement tenir sa place.

Revenons à Gaztelu, à ses nombreuses parties, entre amateurs ; parties qui rare-ment manquaient d'intérêt, qu'elles fussent en tête à tête, ou opposant deux camps, le plus communément formés de deux joueurs. Et pour que la fête soit complète, avec le plus de décorum possible, le compteur de points Mona était présent. Il annonçait les points en langue basque d'une voix rauque, âpre parfois, chantante le plus souvent.

Il arrivait assez fréquemment qu'une somme rondelette soit mise en jeu et ce parti-culièrement lors des parties « mano a mano ». Et comme le basque porte en lui un certain virus qu'on appelle pari, il s'engageait entre spectateurs des interpellations en langage abscons pour le profane. C'était à qui pousserait le plus les mises, sur tel ou tel camp, tel ou tel joueur.

« Ehun libera (Cent francs) sur Antonio...
- Dix de mieux... »

Ainsi s'engageait entre initiés une conversation qui par un certain côté tenait de la provocation, un échange de mots brefs qui durait presque toute la partie. A la fin, le ga-gnant empochait le pari, cependant que le perdant s'exécutait sans chercher à biaiser, pour payer. Au contraire, il le faisait avec un naturel –réel ou feint- que ne pouvait expli-quer que cette passion profonde pour le risque et cet acharnement à braver l'aléatoire.

Beaucoup de joueurs de rugby, aussi bien de l'équipe première que des réserves, touchaient à la pelote basque. Excellent entraînement durant l'intersaison avec ce sport qui suppose, en les développant, endurance, coup d'œil, souplesse, adresse. Pourquoi chercher ailleurs la forme des porteurs du maillot blanc de l'époque ? Pour eux il n'y avait pas d'arrêt dans l'année. Cette permanence dans l'exercice physique –facilitée par Gaztelu et le mur de la gare- empêchait l'embonpoint et le manque de souffle. Célestin Eguiazabal, Ignace Orthous, Michel Oyarbide, Léon Pardo furent d'excellents joueurs à main nue. Je ne devrais pas les séparer de leurs coéquipiers, qui eux aussi taquinaient la balle de cuir, mais si j'ai osé cela c'est que les précités étaient d'excellents pelotaris, les autres des joueurs moyens. Laurent Pardo et Daniel D... furent de bons palistes.

Les parties de championnat amateurs opposant les joueurs d'Hendaye à ceux d'autres clubs du Pays Basque se déroulaient surtout le dimanche après-midi, vite, dès le printemps venu. Il y en eut bien quelques-unes le soir, mais rarement. Seulement quand il s'agissait d'une rencontre en retard... la pluie en Pays Basque faisant parfois des siennes.

Les soirées sur semaine, à Gaztelu étaient le plus souvent celles de parties amicales entre Hendayais mais aussi entre locaux et représentants d'autres villes ou villages. Je me souviens très bien d'une partie avec la participation d'un prêtre étranger à la paroisse, l'abbé Doyhenart qui ne se trouva point, ce soir-là, présent à Lahonce, pour l'angélus de fin de journée.

Ce qui valait pour la main nue, valait aussi pour la chistéra et la pala. Mais le lot des amateurs y était plus restreint. Les amateurs du bout de bois et du grand ongle d'osier, organisaient leur rencontre souvent dans la soirée, eux aussi. Devant un public plus clairsemé. Le grand engouement était dévolu à la « main nue ».

Voilà en quelque sorte, pour l'habituel. Gaztelu Zahar connaissait aussi les « grands-messes », les parties au sommet pour les grandes solennités (Bitxintxo ; la fête locale ; 14 juillet) ou quand le Comité des Fêtes voulait les offrir. Alors on avait recours aux virtuoses, aux athlètes dont la pelote était le métier, l'occupation essentielle, et la source d'une notable partie de leurs revenus, d'où leur nom de professionnels.

Il s'en trouvait des deux côtés de la frontière. Une grande rivalité existe de toujours entre « pros » espagnols et « pros » français. Pas une opposition de façade, pour la galerie, ou « chiqué » mais bien réelle, allant parfois même assez loin, pour devenir un antagonisme, source de discussions animées, de disputes, de mots violents.

Je me souviens d'avoir entendu Aguer, un professionnel, surtout d'après 40, à qui le public reprochait son esprit chicanier à l'encontre de ses adversaires espagnols, s'exclamer excédé : « vous n'avez qu'à venir là-bas (outre monts). Quand nous y allons. Vous verrez comment on nous traite... et vous verrez si on n'essaie pas de nous tromper... de nous imposer leurs lois. »

Fort heureusement les voies de faits étaient d'une extrême rareté. La source principale du litige sempiternel, entre Espagnols et Français, tenait aux pelotes. Les françaises pesaient moins mais étaient bien plus vives. Les espagnoles avaient une tendance marquée à peu rebondir. Elles donnaient l'impression de s'écraser sur le ciment. Leur manque de ressort était aussi préjudiciable pour nos représentants que la trop grande sécheresse, l'excessive rapidité de nos boulets pour nos voisins.

En place libre, en mur à gauche, supériorité des basques d'Ibérie. Mais en trinquet, avantage certain pour les joueurs de nos trois provinces basques (Soule, Labourd, Basse-Navarre).

Gaztelu-Zahar vit à l'œuvre la totalité des professionnels français, soit entre eux, soit en parties internationales.

Tous les as du Guipuzcoa et de la Biscaye n'y vinrent pas. Mais nous eûmes la bonne fortune de voir évoluer, à plusieurs reprises, l'équipe reine, fort difficile à battre. Il fallait que les Français s'y mettent, parfois à trois pour leur tenir la dragée haute et pour les vaincre. Il s'agissait du tandem Castillo-Mondragonès.

Castillo, un être tout sec, d'une époustouflante vélocité. Jouant à l'avant, il allait, sans cesse d'un côté à l'autre, comme collant à la pelote quand elle se cantonnait dans les approches du mur. A son aise, de la droite comme de la gauche, il était doté d'un but rasant, meurtrier.

Castillo, un vrai paquet de nerfs, un qui ne pouvait tenir en place, à qui la sérénité semblait défendue. Son camp marquait-il un point ? Alors il exultait, fortes mimiques à l'appui. Mais gare, lorsque le sort s'avérait défavorable, quand le point était perdu. Castillo levait les bras au ciel, prenait sa tête entre ses deux mains, gesticulait, parfois même, tré-pignait, ce qui avait le don de mettre le public en joie et de susciter quelques lazzis peu méchants.

Mondragonès, à l'arrière, était une force de la nature. Une sorte de colosse fortement charpenté, fabriqué à coups de hache et sans un pouce de graisse. Tout en muscle. Rien qu'en muscle.

Mondragonès n'avait pas son égal au poste d'arrière. Il était le grand patron à cette place du fond. Personne ne frappait la balle avec autant de force, d'aisance, de facilité que lui. Il renvoyait la balle avec une puissance telle qu'après avoir fouetté le mur, elle revenait irrésistiblement, pour atterrir en fin de ciment. Cela d'une façon régulière. Comparé à lui, l'arrière qui lui donnait la réplique paraissait manquer de vigueur alors qu'il ne s'agissait point d'une « demi-portion ».

Le grand maître français de cette époque –et qui devait continuer fort longtemps à tenir la tête des pros- fut Léon Dongaitz ; le champion issu de la commune voisine d'Urrugne. De taille moyenne, peu râblé, plutôt maigre, ayant eu dans sa jeunesse un sérieux accident respiratoire, il avait au prix d'une discipline de vie spartiate, surmonté l'épreuve affligeante et continué brillamment dans un sport, qui pourtant, ne tolère point les handicapés.

Joueur racé, tout en intelligence, sachant se placer souverainement, doué d'une inégalable facilité pour tromper l'adversaire, possédant un but qui, très souvent, faisait mouche, meneur de jeu, conseiller précieux pour son ou ses coéquipiers qu'il dirigeait sûrement, doué d'une volée qui laissait le vis-à-vis sur place. Qui en Pays Basque et plus loin n'admirait Léon, son béret en pointe sur le front et sa ceinture noire de toile caoutchoutée fixée par des crochets de métal blanc.

Quand on parlait de Léon, on savait qu'il s'agissait du premier, du meilleur des Dongaitz (il y avait aussi Jean-Baptiste l'aîné et Isidore). Dongaitz était le pseudonyme de Sorçabal. Léon pratiqua tard, très tard. Jusqu'à un âge avancé, il se rendit chaque jour à son trinquet d'Urrugne attendant à son Restaurant, non pour y méditer, mais pelote en mains, pour taper et taper. A la longue, il diminua, pour lui, l'aire d'évolution.

A plus de quatre-vingts ans, il me dit un jour :

« Au petit coin je me défends encore.

- Vous défiez des jeunes ou des moins tendres ?

Ou ce sont eux qui le font ?

- Ça arrive. Mais eux aussi ne sont pas en reste, pour me provoquer en toute amitié.

- Et vous vous défendez.

- Je vous crois et je n'ai pas encore essayé de « piquette » cinglante. Bien au contraire, je gagne pas mal de parties. De toute façon je ne fais point piètre figure.

- Est-ce là le secret de votre forme, de votre état de santé, de votre longévité sans désavantage majeur ?

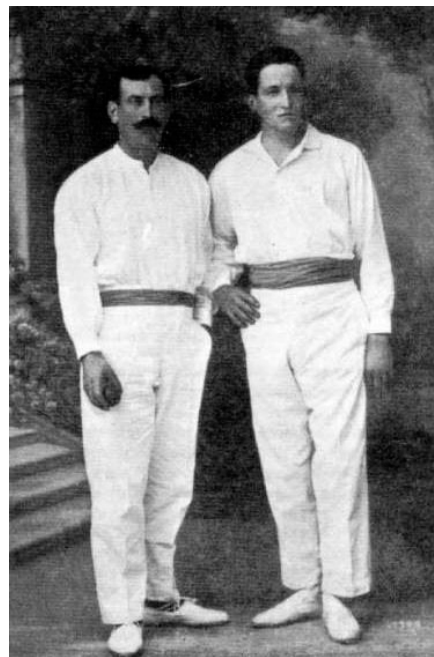
- Certainement. Il ne faut jamais s'arrêter... Il faut continuer... S'arrêter c'est la mort. Il importe de faire circuler le sang, de le fouetter et tous les jours. »

Le fait est que même à un âge où beaucoup ont recours à la canne ou sont collés à leur fauteuil ou soufflent au moindre raidillon, Léon, lui, venait souvent à bout de compétiteurs bien, bien plus jeunes.

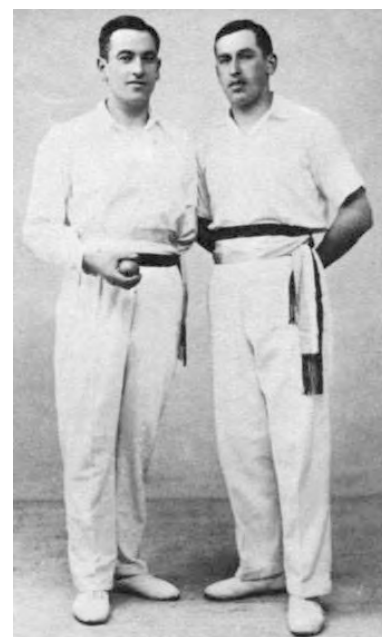
Le Maître pelotari d'Urrugne, ferme jusqu'au bout dans ses opinions sociales –ce qui est rare donc à signaler chez un basque champion de la pelote- devait allègrement franchir le cap des quatre-vingt dix années.

Il devait ressentir une certaine amertume en constatant que la relève des champions ne s'opérait qu'à petite dose, et que les hommes ne manifestaient pas une volonté affirmée et durable pour sortir de leur mise en condition et prendre leurs destinées en mains. Léon, au temps de sa splendeur, changeait de partenaires, selon les parties. Contre Castillo et Mondragonès, on le trouva associé, le plus souvent avec son frère Isidore et avec Léonis un représentant en voitures, pour un grand garage bayonnais.

Formateur de talent, Léon surveilla, fit faire leurs premières écoles de pelote, lança ses fils et ses neveux. Ces derniers, les Arrayet Ernest et Edouard devaient faire honneur à l'oncle, mais avec une moins grande auréole. Ils remportèrent maintes victoires en trinquet, Ernest à l'avant, Edouard à l'arrière, triomphèrent en Championnat de France.



*Léon Dongaitz à gauche et Auguste Darraidou
Photo Euskomedia.org*



*Ernest et Edouard Arrayet
Photo Euskomedia.org*

Léon avait fondé de grands espoirs sur ses fils. Las ! Le sort cruel s'acharna sur le vieux champion. Le deuil frappa à sa porte. Il perdit sa compagne, une très sympathique basquaise, un cordon bleu de grande valeur, une maîtresse de maison qui menait son établissement bien achalandé avec sûreté et grande amabilité.

Comme si cela n'était point suffisant, un terrible accident vint à nouveau frapper le cœur de Léon. Son fils Isidore, sur qui il comptait beaucoup, pour suivre ses traces, chuta dans le trinquet paternel où il disposait les filets et se tua, en pleine jeunesse. Frédéric, l'actuel directeur du Maitena de Saint-Jean-de-Luz lui restait. Il lui procura quelques satisfactions sur les places et trinquets. Un peu de baume pour ce « plaza gizon » qui cependant eut besoin d'être un caractère, un volontaire, un courageux.

On ne pouvait dire que Léon fut un orgueilleux au sens de vanité futile, que l'on attribue, généralement, à cet adjectif.

Il était, assurément, fier de ses exploits qu'il devait à ses efforts constants pour s'élever, à la minutie dans sa préparation, à l'ascétisme de sa vie. Cette fierté était un contentement intérieur d'avoir réussi, d'avoir par ténacité et intelligence gravi les échelons de la gloire.

Rien à voir avec la « baudruche » inconsidérément gonflée et qui cède à la première difficulté.

Mais allez donc savoir ce qui peut se passer dans la tête de ces vieux champions quand ils subodorent leur suprématie ébranlée par de jeunes prétendants. Le vieux roi des savanes laisse-t-il facilement son titre au jeune lionceau ?



Prosper Saint-Martin
Photo Euskomedia.org

A l'époque, une étoile, toute jeune, s'était levée du côté de Mendionde. Un adolescent farci de qualités. Prosper Saint-Martin. Un jour il fut opposé au champion, à Gaztelu. Rien n'y fit pour ce dernier. Les feintes, les astuces, les tentatives de toutes sortes pour tromper l'adversaire demeurèrent vaines. Saint-Martin fit front à toutes les offensives, résista à la science du maître et –ô sacrilège- gagna la partie.

Les pelotaris avaient, alors, leurs vestiaires dans la rue de Caneta, chez Narp (ancien Brocu). Pour se rendre au fronton il leur fallait aller à pied, par un bout de rue du Port et un tronçon du boulevard de la Plage. Les passants, ceux qui se rendaient à la partie ou en revenaient étaient heureux de voir de très près, les héros de la journée, les as de la pelote.

D'ordinaire, après la rencontre, vainqueurs et vaincus restaient maîtres d'eux-mêmes. Pas d'inconvénient majeur pour les faire se retrouver au même endroit, pour troquer leur blanc costume de pelotari pour celui de la ville.

Le jour de l'exploit de Saint-Martin, les choses se déroulèrent autrement. Quelle mouche piqua Léon, pourtant un être des plus corrects ?

Dès qu'ils furent à l'hôtel, il apostropha son heureux rival :

- « Tu as de la chance va... ne fais pas trop le fier.
- Quelle chance... J'ai gagné oui ou non ? répondit le jeune coq.
- Dis donc, tes pelotes...
- Qu'avaient-elles mes pelotes ?
- Je n'aurais pas dû les accepter. Elles n'étaient pas réglementaires.
- Pardon, elles l'étaient. Les juges les ont soupesées, fait « pomper »⁽⁵¹⁾. Ils n'ont rien trouvé à redire. D'ailleurs pourquoi ne les avez-vous pas contestées sur la place ?
- Et ce point que l'on m'a volé ? Il était bon.
- Les juges sont les juges.
- Ne crâne pas. Tu as eu un sacré pot. J'ai été fatigué après la partie que j'ai jouée, avant-hier à Vera et que j'ai gagnée. Contre d'autres pelotaris que toi (ceci dit avec une sorte de colère dédaigneuse).
- Ces pelotaris espagnols étaient peut-être forts. Mais, moi je vous ai fait mordre la poussière.
- Tiens, mords ça, toi, morpion. »

Et Léon, l'as humilié, d'allonger une splendide paire de baffes à son juvénile adversaire. Ce dernier demeura serein. Tant mieux pour lui. Tant mieux pour tous. Malgré son âge, il était déjà un bel athlète, au physique puissant et qui aurait certainement malmené Léon ; homme bien plus frêle ; malgré sa malice. Il ne répondit pas à l'outrage. Le drame d'Alger ne se renouvela pas.

Je me suis laissé dire que par la suite Dongaitz n'aimait pas qu'on lui rappelle cette peu reluisante confrontation.

Intelligent, plein de bon sens par temps calme, il reconnut lui-même la grande valeur du navarrais. S'il ne fit que très peu –ou pas du tout- équipe avec lui, il ne manqua pas de l'aider, de le défendre au besoin.

D'autres jeunes farcis de qualités, sortirent en même temps que Saint-Martin. Damestoy, Durruty, qui devaient faire une belle carrière, et quelques autres dont les succès initiaux furent suivis d'autres, mais ne les conduisirent jamais au haut de l'affiche.

Comme valeurs sûres parmi les « pros » qui opérèrent, à plusieurs reprises, à Gaztelu, on ne saurait oublier deux arrières, différents quant à l'âge et à la méthode de jeu : Pouchant et Salinas.

Pouchant de Halsou, non loin de Cambo, était un rescapé de 14-18, un vrai combattant qui avait laissé un temps l'air salubre des frontons, pour celui plus pollué, plus perturbé, plus sinistre des premières lignes du front. Il revint de la guerre blessé avec une mutilation fort dommageable pour lui. Pour un blessé tout autre, l'amputation de trois doigts à la main gauche n'aurait pas constitué un drame. Mais pour un pelotari ambidextre, c'était là, un désastre.

Pouchant opéré, redevenu civil, allait-il pouvoir jouer à la pelote comme avant ? Ses moyens, face aux autres gros bras des trinquets et frontons, n'allaient-ils pas en

⁵¹ rebondir

pâtir ? Sa carrière n'allait-elle pas se trouver compromise du moins pour le haut de la gamme ; où jouer d'une seule main ne saurait se concevoir ou mal.

Ses plaies cicatrisées, Pouchant se remit à l'entraînement et avec une force de caractère remarquable, retrouva l'usage de sa gauche. Quand on connaît la sécheresse, la dureté d'une balle de cuir et quand on sait ce que toute privation de membre ou d'organe peut faire souffrir, on n'en retient que mieux la leçon de courage de Pouchant.

Au physique, Pouchant contrastait avec nombre de pelotaris à qui la graisse ne pesait pas. Pouchant n'avait pas le côté apparemment frêle d'un Léon Dongaitz mais plutôt les formes d'un bon pèpère, d'un bourgeois doté d'un commencement de « brioche » de prospérité. De fortes moustaches bien dans le ton du poilu qu'il fut naguère. Il portait un petit béret tout rond qui lui prenait tout le tour de la tête : front et arrière du crâne.

Pouchant était un joueur sûr qui ramenait, même de loin, la pelote avec force. Il savait se placer et était rarement pris en défaut. Un de la vieille école : sobre mais d'une efficacité remarquable. Malgré son embonpoint plus que naissant, il ne manquait pas d'allure et était bien loin de faire « pachyderme » sur le ciment.

D'une génération qui suivait, Salinas ressemblait peu à Pouchant, si ce n'était que l'on pouvait compter également sur lui, en ultime défense. On l'appelait « Beltza » car, très certainement issu d'un de ces croisements de race dont le Pays Basque n'a pas été épargné, il était très brun de peau. A la manière d'un natif de la Réunion ou d'un coin quelconque du Maghreb (Beltza en basque signifie noir). Il avait un physique assez svelte, longiligne, une sorte de perpétuel sourire aux lèvres même dans l'effort. Salinas avait une tare ; sa disgracieuse manière de renvoyer la balle. Dommage, car ce fils des Aldudes, dans la montagne de Baïgorry, ne manquait pas d'élégance naturelle mais dans le jeu c'était autre chose. Rien qui prouva la facilité, l'aisance. Pas de geste dont on put admirer la distinction et subir l'attrait. Mais quelle régularité ! Un authentique métronome. On pouvait lui servir autant de balles que l'on voulait dans les coins les plus variés avec des frappes différentes, même avec beaucoup d'effets trompeurs. Rien ne le surprenait. Et que je te ramène sans sourciller, imperturbablement. Toujours la pelote renvoyée. Une constante dans la régularité qui pouvait devenir monotone, donc lassante. La partie pouvait durer. Salinas continuait à répondre avec un flegme incomparable ou en tout cas difficile à surpasser. Il aurait joué des heures et des heures sans le moindre « coup de pompe », sans la plus petite bavure. Un de ces seconds rôles que l'on ne hisse pas sur le pavois mais d'un concours très précieux.



Mais au poste d'arrière, celui qui à l'époque demeura longtemps le maître incontesté dans la spécialité, a pour nom Arcé. Je l'ai gardé pour la bonne bouche comme j'ai commencé à parler des « pros » par Léon Dongaitz. Tous deux, à leur place respective, ont dominé le lot français – et pourquoi pas la plupart des Espagnols- entre 1920 et 1930.

Donc Léon et Amédée (prénom d'Arcé) ont à eux deux, bien représenté une décennie particulièrement fournie en pelotaris de valeur ; en ont en quelque sorte constitué le plus beau fleuron, l'essentiel.

Amédée Arcé
Photo Euskomedia.org

Tous deux furent maintes fois associés. Et point n'était besoin –même face à Mondragonès et Castillo de constituer, nécessairement, un trio. Dongaitz à l'avant et Arcé à l'arrière constituaient une équipe complète. Deux joueurs qui se connaissaient bien, farcis de qualités, ne craignant guère les huppés.

Arcé venait de Saint-Etienne-de-Baïgorry (encore un Bas-Navarrais). Il était à classer parmi les êtres comblés par la nature quant à leur physique. Athlète, il en avait le répondant, toute la souplesse, toute la rapidité, toute la force. En ville, il portait beau, d'une démarche aisée, fière, élégante. « Le macho » accompli dont s'éprennent maints et maints tendrons, quand ce n'est pas des femmes plus mûres, qui même, et surtout, appartiennent à ce que l'on désigne avec prétention et audace comme étant « le monde ».

Amédée Arcé, homme racé, avait de l'hidalgo, de l'hidalgo portant béret ; une coiffure à larges bords qui ne le quittait pour ainsi dire pas.

Aussi sûr de la main gauche que de la droite, couvrant la surface des opérations, pourtant vaste à l'arrière, avec une aisance, une souveraineté qui séduisaient, surprenaient toujours, bien que l'on eût difficilement compris qu'un tel gabarit avec une telle musculature sur une membrure exceptionnelle, éprouvât quelques difficultés pour se déplacer.

Léon et Amédée quelle belle équipe ! Quand ils se trouvaient à l'affiche –surtout en tandem- l'organisateur de la partie était assuré du « lleno » même du trop plein. Ça débordait pour voir à l'œuvre des joueurs d'une si extraordinaire trempe. J'eus l'avantage d'être de ces spectateurs favorisés et de participer, bien que jeune, à l'engouement général. Cela, surtout, à l'occasion de plusieurs Bixintxo. Léon alors, ainsi appuyé, se produisait très confiant, sortant de son sac, tous les tours personnels qu'il avait affinés mais qui comportaient quelques risques quant le partenaire n'était pas à la hauteur. Léon croyait en l'étoile d'Amédée. Il avait bien raison. Jamais, en association, Arcé ne l'a trompé. Ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait fait, ailleurs.

Amédée reconnaissait la supériorité de fin renard de Léon. Il le savait d'une intelligence au-dessus de la moyenne, et pour rien au monde, il ne se serait mis en travers de ses desseins, des plans de celui qui pour lui, était une sorte de meneur.

Combien de parties, ces deux superchampions ont-ils remportées à Gaztelu ! Quasiment invincibles !

Léon, dès la partie terminée, pris la douche, assisté à la petite réception qui d'ordinaire suivait, regagnait, sans s'attarder, son restaurant trinquet d'Urrugne, où il menait une existence, qui par un certain côté, semblait monacale (connaissant les pensées du champion, je crains que l'adjectif ne lui eût paru séant).

Léon était un grand lecteur. Pas absolument d'une gazette quelconque et facile à aborder, avec des chroniques terre à terre. Les revues l'intéressaient. Les livres de formation, touchant à la politique, à l'économie, à l'idéologie, à l'histoire, il en faisait son aliment intellectuel préféré. Et en cela aussi, il gagnait fort en estime dans un entourage où l'on est plus porté à se servir de ses bras qu'à mettre en action la substance grise.

Arcé, lui n'avait pas vocation pour la vie tranquille, le coin du feu, et les pantoufles. Lui n'avait pas de hâte pour rentrer au bercail. Que voulez-vous ! Il était jeune, à succès avec son physique et chargé de nombreux amis ; tous aimant la vie fleurie.

Après la rencontre de l'après-midi, le bon souper entre copains, la fiesta continuait. Que diable, c'était Bixintxo, oui ou non ! Arcé fit une longue carrière, au sommet. Il acquit une notoriété, non contestée, des deux côtés de la frontière.

Quand il lui fallut dire adieu aux compétitions officielles, il se retira –resté célibataire, en raison, peut-être, de ses trop nombreux succès d'antan- chez son frère qui tenait un Restaurant avec trinquet, en bord de Nive, à Baïgorry. D'aucuns –sans doute de chauds et tenaces admirateurs d'Amédée, arguèrent que le succès de l'Établissement, venait du nom du pelotari, gloire pour beaucoup. Cela est plausible, valable en partie. Surtout pour les aficionados. Mais pour les autres, tous les autres gourmets, gageons que l'excellence de la table dans un joli cadre y était –et y est encore- pour quelque chose dans l'achalandage de connaisseurs.



Les parties à chistéra furent bien moins fréquentes à Gaztelu que celles à mains nues. Nous n'évoquerons que celles où s'affrontèrent les professionnels, les ténors. D'ailleurs les amateurs du gant d'osier se réduisaient à quelques sportifs épris par cette ou ces spécialités, estimant, sans doute, qu'il leur était ainsi conféré une certaine supériorité, un certain « au-dessus » de classe. Ne pouvait, en effet, se

procurer un instrument de jeu qui le voulait, vu son coût. Et puis « esquinter » de belles, de fines mains, était-ce recommandé ? A laisser à des moins raffinés, à des peu délicats.

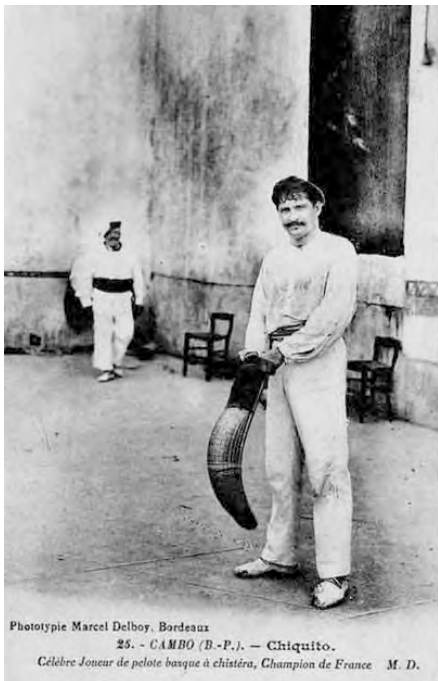
Le jeu dit au petit gant ou joko-garbi semblait avoir la faveur d'une catégorie de pratiquants que l'on pouvait situer entre l'amateur simple (ceux qui se risquaient à Gaztelu) et le professionnel. Dans ce lot se trouvaient des individualités telles que Fernand Forgues, Ibarregaray, Toulet, Saint-James et quelques autres dont la venue à Hendaye fut fort rare. On parlait bien aussi à l'époque de rebot (peu chez nous, beaucoup à Sare et à Saint-Jean-de-Luz), de pasaka, de remonte. Mais ces exercices paraissaient réservés à d'autres sanctuaires.

La grande chistéra, au titre professionnel, fut surtout celle que l'on vit au fronton du Vieux Fort. On faisait appel, semblait-il, toujours aux mêmes joueurs dont le côté international constituait la part d'originalité. L'affiche portait les noms, connus à la longue, de Velasco, de Eloy, de Luisito et surtout en lettres capitales celui de Chiquito de Cambo.

Malgré cela, le public n'avait pas la densité de celui des parties à mains nues. Était-il moins motivé ? Le jeu, bien plus étalé, d'une pratique moins familière, moins abordable, moins à la portée de tout un chacun, comportait une part de dandysme qui en faisait reculer maints. Était-ce donc la participation d'un public nouveau –touristes français et étrangers friands d'un tel spectacle- peu porté à goûter intimement, charnellement, les joies pures, les joies ancestrales du fronton ; d'un public « chic » ignorant le vêtement local ; était-ce cette promiscuité parfumée et prétentieuse qui retenait ailleurs de véritables amateurs de pelote.

Etait-ce ; je ne le pense pas ; le danger de voir se balader ces vrais obus, lancés de loin et qui vous frôlent au passage avant d'aller heurter sèchement le mur de renvoi !

Une constatation s'impose en passant. Les auteurs qui ont abordé les scènes des frontons, ont narré, en exclusivité ou presque, les parties avec gant. Loti par exemple. Mais ces écrivains avaient une excuse. Ils étaient étrangers. Et s'ils avaient peu ou prou pénétré l'âme basque, ils n'étaient point porteurs de ces fibres propres à la race.



A lui seul, Chiquito fut un monument. Applaudi très jeune ; adulé, admiré dans la force de l'âge, il est passé dans l'histoire contemporaine.

Le nom de Chiquito, même s'il comporte pour les nouvelles couches une certaine imprécision, n'en soutient pas moins une part de mystère faite d'un prestige que l'on ressent sans l'expliquer, avec à l'appui la syllabe qui sonne bien et avec chaleur. Et pourtant Chiquito (nom venu d'Ibérie) est synonyme de petit, de bien petit. Mais, en l'occurrence il faut le prendre, non dans un sens restrictif quand on sait ce qu'a fait un enfant de Cambo. Chiquito peut trouver sa source en chico (petit garçon) aussi bien qu'en chiquirritin (toujours de l'enfant mais en plus fragile, en plus tendre). On ne sait au juste qui a décerné le surnom à l'enfant en voulant sûrement par le diminutif –qui n'en semble point un- prouver à la fois l'admiration pour un jeune talent qui montait et l'affection

de tout un village pour un bambin qui promettait. Chiquito un nom qui fit florès, se répandit loin, fut largement exploité. Beaucoup de parisiens connaissent au Point du Jour le Fronton Chiquito de Cambo.

Joseph Apestéguy vit le jour à Cambo, le siècle dernier. On peut dire qu'il naquit dans une des pépinières de la pelote, lesquelles sont nombreuses en Pays Basque. Le jeune Apestéguy dut venir au monde une balle à la main. Dès qu'il eut la force de s'ébattre, de se conduire, il est à présumer qu'il imita ses grands voisins ou parents qui tapaient dans la pelote.

Tout jeune, très jeune il manifesta des dispositions qui allaient s'affirmer, se fortifier, s'épanouir. A l'heure de la maternelle –une institution peu connue alors- il utilisait le moindre pan de mur pour s'exercer avec parfois de drôles de balles, des semblants de balles.

Au fur et à mesure que le temps passait, la classe perçait. La vocation existait, très nette. Dès les tout débuts, le jeune camboard pratiqua –avec le plus grand bonheur- les diverses spécialités de la pelote. On peut affirmer qu'il les a toutes approchées et que toutes le mirent en avant. Il brilla aussi bien en place libre qu'en trinquet, à mains nues qu'avec le grand ongle d'osier.

A l'époque où l'on est encore imberbe il glana, déjà, de très jolis succès.

Mais, c'est un peu plus tard qu'il allait donner toute la mesure de son talent, de ses énormes possibilités. C'est le grand gant qui allait le faire entrer de son vivant dans la gloire incontestée. C'est grâce à lui qu'il connut les honneurs que l'on croit réservés aux

titrés de cette planète. Il en connut beaucoup. Il fut un grand souverain, célébré non seulement dans son aire de jeu, mais loué, porté aux nues, presque sacralisé dans les grands cercles.

La maturité acquise, on connut en lui une force de la nature, un de ces rares spécimens qu'elle produit chichement, à époques déterminées. Un vrai chêne, indéracinable car trop bien ancré au sol, possédant tout ce qui permet à un être de se hisser au rang de surhomme. Naturellement de grande taille, doté d'une musculature qui ne pâtissait d'aucun défaut. Une approche de perfection des formes, avec la robustesse ; comme couronnement. Tout en Apestéguy disait la puissance : la tête carrée, le cou fort sans être disgracieux, les pectoraux développés, saillants sans rien d'inesthétique, les biceps d'acier, grosses boules quand ils se gonflaient. Un physique propre à inspirer un statuaire. Ce qui arriva.

On aurait pu redouter une certaine lourdeur chez un être aussi fortement charpenté. Mais bernique ! pour les contempteurs. Il jouissait d'une agilité de félin. Il fallait le voir se lancer pour cueillir des balles rasantes, sauter pour happer les hautes, se précipiter vers un coin menacé, fondre pour trancher un point. Quelle vélocité ! Chiquito n'avait rien d'un silencieux. On entendait souvent sa forte voix durant les parties. Non pas qu'il tonitruât. Mais il avait besoin, semblait-il, d'accompagner son coup avec un éclat oral comme le bûcheron pousse un fort ahan, en même temps qu'il abat et frappe avec sa hache. Ce n'était point pour se donner du cœur au jeu qu'il manifestait ainsi. Il était trop maître de lui pour avoir besoin d'une sorte d'adjuvant guttural. S'il lui arriva de crier au cours d'une contestation avec un adversaire, on ne l'entendit que très rarement tonner ou vociférer. S'exprimer sur un ton haut et ferme, oui. Outrepasser les convenances, non.

Il entrait ainsi dans sa façon d'appuyer son geste par la voix comme une marque personnelle, que le public attendait, que le public aimait. Surtout celui venu d'au-delà de la Manche.

Incomparable pour relancer la pelote avec une force telle qu'elle revenait et volait loin, très loin, vers le fond de la place et qu'il fallait que l'adversaire peine pour la ramener, tout en se contentant d'un point de chute plus modeste ; il excellait dans les « cordadas ». De son poste d'arrière-garde, il cinglait l'air en rabattant la balle très basse qui touchait presque la barre horizontale, limite de la faute, et qui de ce fait devenait un bolide qui glissait sur le ciment. Pour la reprendre il fallait une grande adresse, une souplesse manifeste, un bon coup de reins, une belle robustesse du poignet.

Légende, fiction, exagération, authentique vérité, embellissement du réel, Chiquito eut droit à tout cela, pas exprimé par les mêmes, point dit aux mêmes endroits mais dans l'ensemble du Pays Basque, aussi, ailleurs, où comme il sied le trait s'avéra le plus fort. Celui qui a le moins connu –ou de plus loin- a toujours tendance à en rajouter.

« Oui parfaitement, Chiquito fut un champion au lancement de la grenade. Même qu'il fut promu grenadier d'honneur. On ne pouvait le nommer Chef de lanceurs car il était le seul à pouvoir accomplir de telles prouesses.

- Mais de quoi parles-tu ? Où veux-tu en venir ? De quelle partie s'agit-il ? J'ignorais que l'on eut joué avec le fruit qui porte intérieurement des cristaux à consommer.
- Tu te fous de moi. Pourquoi fais-tu le couillon ?
- Qui se fout de l'autre ? Alors explique-toi.
- Je veux bien. Je ne fais que cela. Je parle de Chiquito dans les tranchées.

- De qui tiens-tu l'information ?
- De mon « osaba » (*oncle en basque*) Manuel qui y était.
- Alors que t'a-t-il dit ? (*air gouailleux*) ton oncle Manuel. Je me demande, avant d'aller plus loin, si Chiquito est tellement resté en première ligne, avec le « piston » qu'il devait avoir.
- Cela je ne l'ai pas vérifié. D'ailleurs je m'en soucie comme de la culotte à Dagobert. Ce que je trouve formidable, par contre, c'est ce qu'il a été capable de faire.
- Je t'écoute.
- Voilà. Mais ne m'interromps pas trop. Les lignes françaises et allemandes se faisaient face, à quelques centaines de mètres.
- Combien exactement ?
- Tu m'ennuies. Je n'y étais pas. Ce que je sais c'est que pour lancer des grenades avec le bras, bernique. C'était trop loin. Chiquito s'en chargea. Il attacha sa chistéra...
- Tiens, il l'avait au front, dans la tranchée. Bizarre.
- Que tu es lassant. Ecoute-moi. Il attacha donc sa chistéra au poignet droit. Dès que la grenade fut dans la gouttière du gant, il la lança avec sa force coutumière. Elle fit mouche. Très loin. Quel ravage en face. Il n'y eut plus qu'à fournir l'originale catapulte. Et de lancer. Et de lancer. Le camp boche en prit pour son grade. »

Si le fait est plus que sujet à caution, le récit exista lui. On put l'entendre plusieurs fois. Evidemment il ne résistait pas à un examen sérieux.

Mais si les Contes des Mille et une Nuits, si tous les Contes et Légendes devaient s'en tenir à la vraisemblance, si le colportage d'événements heureux mais inventés n'avait cours, quelle fadeur dans l'existence.

Ne manquerait-il pas ce trait qui touche à la poésie, qui fait rêver et de toute façon fait passer un bon moment ?

Tous les exploits –réels ou supposés- de Chiquito n'eurent point l'extravagance précédente. Mais il ne manqua jamais de narrateurs pour mettre en vedette ses actions hors du commun des sportifs. En poussant même un tantinet, à l'occasion.

La Côte Basque, dans les années qui suivirent la guerre de 14-18, reçut, en fort grand nombre pour y faire des séjours assez importants, des Anglaises et des Anglais de la plus belle société comme d'aucuns se plaisent à définir les fortunés, les privilégiés, les soi-disant « nés » de ce monde, conçu il faut bien l'admettre de singulière et peu juste façon. Georges V lui-même, ce roi qui si cela vous intéresse a changé le nom de la dynastie de Saxe y demeura avec sa cour, sans jamais passer inaperçu.

La colonie anglaise, en général, constituait alors la majeure partie des résidents étrangers entre l'Adour et la Bidassoa. Beaucoup avaient choisi Biarritz. Mais des manoirs, des villas de grand style, dans les environs, au bord de la mer et aussi à l'intérieur du Pays recevaient les lords, les ducs, les comtes, les barons avec leurs distinguées compagnes.

Tout ce beau monde sortait beaucoup. Les soirées mondaines brillaient d'un vif éclat, manifestations ostensibles de richesses impudiques ; les réceptions ne se comptaient plus. Les raouts étaient fameux. Cela n'empêchait point toute cette aristocratie de

courir les routes du Pays Basque, friande d'un spectacle grandement coloré où le vert, aussi profond que chez eux, mais sans mélancolie, se mêle au rouge vif des toits sous un clair soleil, dans un ciel souvent pur, quoique prétendent des détracteurs, des jaloux. Plusieurs plages biarrottes ou des environs étaient réservées aux hôtes blonds ou roux (sophisme quand tu nous tiens !). Il est de notoriété mondiale que l'anglo-saxon adore les bains de mer. Il n'avait sur la Côte Basque que l'embarras du choix avec une eau d'une température qui convient, et sans la hantise de gros paquets de mer, vous empêchant de nager et contrariant au possible le plaisir des ébats marins.

Le roi, sa cour et aussi, bien évidemment, l'ensemble de la caste britannique aimait à se rendre sur les frontons de la Côte ou de l'intérieur, à l'occasion de parties entre professionnels. Par penchant peu explicable ; aussi sans nul doute, par méconnaissance des autres spécialités, elle prisait surtout –disons en exclusivité pour ne point nous tromper– les rencontres au grand gant. Surtout quand Chiquito opérait. Ce dernier ne mit pas longtemps pour devenir leur idole. Il leur rappelait, sans doute, les statues antiques. L'enfant de Cambo devait représenter pour eux la figure moderne dans le pur style de Myron⁽⁵²⁾ avec tout ce que le geste comporte de vérité, l'attitude d'équilibre, de puissance et les lignes de grâce virile.

Pour les hommes –monarque y compris– c'était l'athlète incomparable, sorti d'un moule spécial, qui importait. C'était aussi pour ces férus de cricket, ces passionnés des longues balles servies à distance, par des battes de bois, de l'admiration pour la puissance de frappe du champion basque.

Ces fervents aimaient le lawn-tennis pour ses surprises, bases du succès, ses astuces, ses feintes. Ils les retrouvaient, en plus manifestes dans les renvois rasants, les simulacres des gestes, les déplacements inopinés des aires de jeu de Chiquito.

Beaucoup de ladies, a-t-on affirmé, prisait, recherchaient, reniflaient, surtout le mâle, le beau spécimen, le tout en muscle, l'homme fait, le « macho » dont on peut beaucoup attendre.

- « Tu sais les Anglaises n'y crachent pas sur la question.
- D'où les succès féminins de Chiquito.
- Tu parles s'il s'en est payé de belles tranches... des jambons de luxe...
- Arrête, arrête les détails. Il était l'invité de nombreuses soirées. On peut bien dire l'invité, car tout tournait autour de lui. Invité d'honneur. Le héros de la réception.
- Cela, m'a-t-on assuré, avait une sorte de point d'orgue, dans le secret de la richissime alcôve.
- Quelles étaient tendres les jeunes « miss ».
- Détrompe-toi... Il n'y avait pas que des jeunesses. De vraies dames, paraît-il... Des formées. Des, dans la pleine éclosion. Et certaines approchant de très près la famille royale.
- Tu le crois.
- Je n'ai pas tenu la bougie. Mais on l'a beaucoup affirmé.
- Et Chiquito a été invité à Londres.
- Il ne s'est point fait prier pour s'y rendre. Reçu comme un grand prince à Buckingham Palace. Il y a séjourné... choyé... adulé.

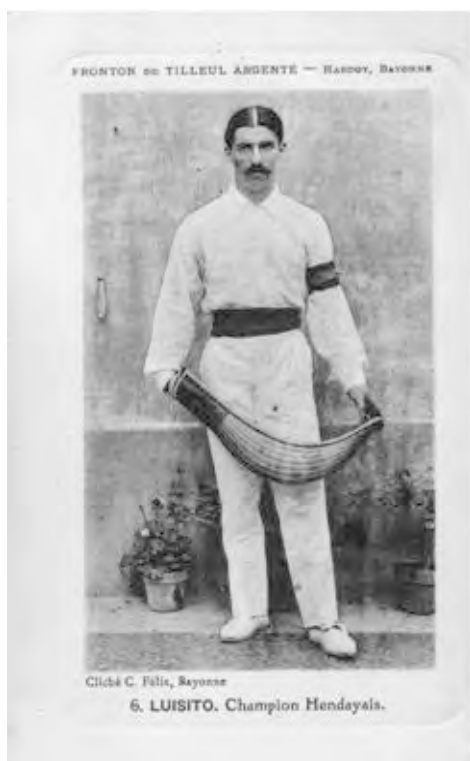
⁵² Sculpteur grec, créateur du Discobole.

- On assure (mais on assure tellement de choses extravagantes) qu'il fut décoré par le roi. ⁽⁵³⁾ De quoi ? Je n'en sais rien.
- Il n'aurait plus manqué que ce fut de l'ordre de la jarretière. Tu ne vois pas notre camboard courir avec l'insigne collé au genou gauche, et sacrifiant à la noble devise : « Honni soit qui mal y pense » en refusant la couche d'une beauté insulaire.
- Enfin, rien ne lui a sans doute manqué et comme tu viens de le laisser supposer pas même la bagatelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, quand sont mises en avant des dames de la « gentry ».
- Après tout il a fort bien fait de profiter. Peut-être de petits Apestéguy sont devenus des personnages, en Grande-Bretagne, titres à l'appui. »

Comme on peut bien le penser, Chiquito gagna beaucoup d'argent avec les Anglais et aussi peut-être, surtout avec d'autres. Une véritable fortune. Son étoile brilla longtemps. Mais tout a une fin. Même le succès, même le pactole.

Sans doute un être aussi comblé naturellement crut-il dans la grande, la très grande durée de sa chance. Cigale entre les cigales il ne voulut vraisemblablement pas penser au jour où il se retirerait, ou même au moment où il serait moins recherché, avec comme conséquence une baisse des cachets. Il prit sa retraite à Saint-Jean-de-Luz. Il y vécut modestement, presque à la limite du dénuement. Lui qui avait tant côtoyé les grands, tant jeté dans la dépense illusoire et désordonnée, on pouvait le voir sur un banc de la Place Louis XIV passant les après-midis (lorsqu'il faisait soleil) avec quelques compagnons, guère mieux servis que lui, ou seul. Tout seul. Alors, peut-être, revivait-il par la pensée le faste dont il fut le bénéficiaire. Alors, entendait-il peut-être, les vivats, à son honneur, qui dans une cancha surchauffée, montaient des gradins où l'enthousiasme débordait. Que pouvait-il se passer, à ces moments-là, dans son esprit. Plus qu'une nostalgie. Du vide. Un vide absolu, navrant. L'inéluctable corrosion avait tout consumé.

Il disparut... mais son nom, son prestige, sa légende lui assurent une pérennité qui colle avec le temps.



Luisito ! S'il occupait sur l'affiche une place moins ostensiblement apparente, au-dessous de celle du phénomène de Cambo, Luisito n'en était pas moins un véritable champion.

Et pour Hendaye un sujet qui faisait tout son orgueil. Issu, par sa naissance, d'Amérique latine, il passa la majeure partie de son existence à la frontière française, à l'ouest pyrénéen, et il y mourut. Du fait de son mariage avec une hendayaise, de la rue du Port, il était entré dans la cité, sans contestation. La renommée attachée à son nom, renommée s'étendant dans toute la région, renommée acquise sur les frontons, cette renommée devait à plus forte raison le faire revendiquer comme un fils de la cité hendayaise, qui ainsi prenait sa part de gloire.

Il eut une nombreuse famille. Plusieurs de ses fils furent de mes condisciples et sont demeurés mes amis. De bons et braves garçons. Tous portés vers les idées

⁵³ D'aucuns avancent même qu'on le proposa pour être anobli.

généreuses comme seule en a ce que l'on nomme la gauche (moyenne ou extrême). Nés, avec le claquement sec des pelotes dans les oreilles, n'ayant qu'un pas à faire, ensuite, pour taper dans la boule de cuir, ils furent de bons joueurs, dans l'ensemble, surtout sur leur ciment. Mais alors que d'autres fils de champions marchèrent sur les traces de leurs pères, les dépassèrent même, eux ne purent jamais se hisser au niveau du leur.

Luisito, au physique, avait de Léon Dongaitz. Petit et svelte. Nerveux et souple. On le voyait sur le fronton tout de blanc vêtu, à l'exception d'une large ceinture noire (comme Léon), mais en flanelle qui ceignait bien une taille mince. Aux pieds des espadrilles blanches, retenues par des bandelettes. Une chevelure noire symétriquement divisée en deux ; ajustée sur le crâne par une grande raie médiane et de fortes moustaches de même teinte (surtout au début de la carrière).

Comme Luisito s'entraînait beaucoup dans son « royaume », le fronton de la gare, sans que ce fût nécessairement à chistéra, il avait acquis une virtuosité particulière dans le travail d'avant. Les feintes, les chausse-trappes, les évolutions félines. C'est à la gare qu'il les essaya, les mit au point, les affina.

Osier en main, sa profession, il s'en servait avec intelligence. C'était un avant recherché et que le public aimait autant pour la qualité élaborée de son jeu que pour sa modestie.

Eloy ! Le champion de La Havane. Un partenaire de Luisito dans les mémorables parties les opposant, avec Velasco, l'espagnol, aux équipiers de Chiquito ou à d'autres adversaires de valeur.

Eloy ! Une sorte de grand d'Espagne ; pays dont descendait probablement ses ancêtres mais auquel il n'appartenait pas ; avait une allure, on ne peut plus distinguée.

Grand, mince, bronzé, portant beau, toujours tiré à quatre épingles, il entra, sans erreur possible, dans la catégorie des hidalgos, des señores dont le comportement est un mélange de morgue, d'orgueil définitif, de fierté tirés de leur naissance. Pour Eloy on pourrait laisser de côté la morgue pour ne voir dans son attitude distante que le fait d'être étranger à notre langue (à nos langues : l'ancestrale et l'imposée) ; à nos coutumes, à nos mœurs de continentaux.

Il venait d'un autre monde. La Havane ! Combien savaient où se trouvait La Havane ? Combien pouvaient situer exactement cette ville, car on avait bien saisi qu'il s'agissait d'une cité. Quelques-uns certes... Mais les autres... Ah ! La Havane... C'est un cigare, un de ces gros « puros » que l'on trouve en Espagne, confondant ainsi, un havane et La Havane ou n'ayant nulle idée de leur parenté.

Pour nous, à qui on avait expliqué que La Havane était la capitale de Cuba, une île des Caraïbes, il s'agissait d'un lointain tentant de l'Amérique du bas où il fait chaud, où l'on parle espagnol, où se trouvent de fabuleuses richesses, des races colorées. N'avait-on pas assez insisté sur le Pérou et son or.

La Havane, Cuba, Caraïbes ! Des syllabes agencées pour faire rêver, pour sortir d'un cadre plat, morne et entrer dans un monde aux tons brillants, un monde de vie, un monde d'exubérance.

Eloy en était. Pas étonnant, alors qu'il affichât, très naturellement, son air de grand seigneur.

Il ne serait point charitable, ni explicable d'omettre d'autres frontons du territoire hendayais qui n'eurent pas les foules de Gaztelu ou de la Gare mais où des générations de riverains s'amuserent.



Pierre Loti au fronton de la plage, entouré de ses amis pelotaris. Il ne se consola jamais de la démolition de ce fronton - Hondartzako pilota-lekuan, Pierre Loti bere lagun pelotariekin. Beti eman zion pilotaleku hau lurreratu edo botatzeak

Photo extraite du livre Hendaye, son histoire de l'abbé Michelena

Dans la zone de la plage où se trouve actuellement la Poste du quartier, non loin du Parc des Sports et à l'époque, à proximité du dépôt des tramways, seul, avec comme perspective des champs bornés d'un côté et l'immensité interminable de la mer de l'autre, le Fronton de la Plage, après un bon départ –dû à la curiosité des amateurs de divers quartiers- connu une lente agonie. Souvent vide.

Il faut dire qu'à cette époque le quartier maritime n'avait en hiver qu'une population réduite. Le manque d'intérêt pour les joueurs, le besoin d'édifier (l'immobilier commença tôt son travail d'accaparement) entraînèrent la disparition du mur en 1939. Gageons qu'il fut regretté par certains qui s'y divertirent bien.



Vers 1925, à Bordaberry, en bordure de la corniche, Saint-Jean-Hendaye, près d'une vaste résidence, château par son ampleur et villa par sa forme, son style bien du pays, un beau fronton tout vert, fut construit. On était sur la propriété d'un officier de haut rang d'Outre-manche, fortuné bien entendu. L'inauguration du fronton se fit avec éclat. Des professionnels à mains nues ; au grand gant rendirent les honneurs. Par la suite quelques grandes parties y furent organisées.

Mais c'était trop loin. Les moyens de locomotion par trop réduits. Le fronton de Bordaberry demeura pour Haiçabia ou pour quelques privilégiés invités. Il ne fait aucun doute qu'à l'heure actuelle, la propriété s'étant muée en maison d'enfant, au patronyme prétentieux et osé « L'enfant Roi », le fronton s'il ne connaît les grands champions, les grands moments, les grandes parties, n'en est point à la léthargie qui annonce la fin.

Sports

Ondarraitz – Rugby

Le Stade Hendayais

Rencontres – Anecdotes

Si l'on s'en tient au patronyme (celui du lieu d'où assurément tout partit) ; si l'on respecte les assurances de doctes historiens qui se sont penchés sur un jeu qui, en de nombreux points, a constitué une innovation, on ne peut qu'admettre que le rugby ait été inventé sur les bords de l'Avon, à Rugby pour ne rien ignorer ; sur les rives de cette rivière calme et bien anglaise, qui en passant non loin à Stratford-upon-Avon, se doit d'honorer, au passage, la mémoire du géant Shakespeare.

Rugby... la cité... c'est entre autres spécialités, entre autres particularités, un collège célèbre (il y a en Grande-Bretagne et plus précisément en Angleterre de ces hauts-lieux du savoir et de l'éducation distinguée comme Oxford et Cambridge ou Eton. Rugby n'a pas à rougir de la comparaison).

Il est à supposer que d'inventifs élèves du dit collège voulurent, un jour, se singulariser ; en eurent plus que par-dessus la tête de taper dans un ballon sphérique ; voulurent essayer si la forme ovoïde ne conviendrait pas à leur goût de la fantaisie et à une pratique de la « vessie » gonflée d'une autre manière. Comme nous sommes dotés de deux bras, en général, et de deux mains, également en général, pourquoi nous borner à jouer aux manchots et en manchots ; pourquoi ne pas avoir le droit de saisir la balle avec son méta-carpe et les phalanges attenantes ? Et comme la forme ovale présente une plus grande facilité de préhension pourquoi ne pas adopter un ballon d'une telle forme ?

Le rugby naquit ainsi. N'entrons pas dans ce qu'on voulut en sortir (une ruée vers les buts adverses, se terminant par un coup de pied d'apothéose) ou dans ce qu'on en dit « un sport de voyous pratiqué par des gentlemen » et constatons simplement qu'il franchit la Manche, pour être d'abord, en France, timidement adopté ; gagner du champ, petit à petit, acquérir ses lettres de noblesse au sud de la Loire. Pérennité de situation. A l'heure actuelle, toujours, à quelques exceptions près (celles qui confirment l'ensemble) le rugby est le grand maître du sud-ouest avec fortes antennes languedociennes et catalanes, cependant que le pied, qui manœuvre et agit seul ou presque, demeure en grande vogue partout ailleurs.



*Photo du Dr Casenave
extraite du livre du Stade
Hendayais*

Le nouveau sport, né sur l'Avon, arriva à Hendaye dans les bagages d'un jeune praticien, frais émoulu de la Faculté de Médecine de Bordeaux, le Docteur Casenave. Ce dernier venait de connaître, quelques années durant, les joies de « l'ovale » sous les couleurs du Stade Bordelais Université Club –le S.B.U.C. comme on disait déjà- à l'époque où pourtant les sigles n'avaient pas établi leur consternante domination. Club qui fit beaucoup pour le développement du rugby, dans tout le sud-ouest. Sur son écusson, le lion, a-t-il quelque chose à voir avec le noble animal qui orne les armoiries de la maison régnante d'Angleterre et de la suite ?

Ceci explique-t-il cela ? Y a-t-il une corrélation entre le fait d'un même symbole et la nette vocation pour un jeu anglais des jeunes garçons de Sainte-Germaine. ⁽⁵⁴⁾

En homme convaincu, en adepte cent pour cent, en donnant de sa personne, en faisant partager son enthousiasme, le Docteur Casenave rassembla un lot d'adolescents, et aussi de plus âgés, qui ne demandaient qu'à s'ébattre, à apprendre à jouer et à en découdre avec des rivaux également mordus.

Le Stade Hendayais vit ainsi le jour, dans la première décennie du XX^e siècle. Son parrain fut facile à trouver : le Stade Bordelais.



190 — HENDAYE. L'Entrée du Champ des Sports. ND. Phot.

Pas difficile à disposer d'un terrain d'action à Hendaye. Entre les étendues un peu molles des Joncaux et les terrains, vides, sablonneux de la plage, il n'y avait que l'embarras du choix.

Il faut croire que les recrues du docteur avaient des dispositions naturelles, surprenantes, car, en peu de temps, elles éclatèrent. A peine engagées les voilà déjà Champions de France... En quatrième série cependant. Mais cela n'était pas à dédaigner. Et cela se passait en 1908.

« La Foncière d'Hendaye et du Sud-ouest », un organisme pour le développement d'Hendaye entreprit vers 1912 la mise en état d'un terrain des sports à la plage. Ondarraitz était lancé.



Saison 1908 Equipe 1 - Année de la fondation du club
Debout : Bouchou - JB Pardo - Hirigoyen - Faget - Mansan - Gaillard - Latuille - Lafourcade - Tastet - Duhart - Bousquet
Accroupis : Labourdette - Habans - Sistiaga - Bireben - Corrihons

Photo Livre du Stade Hendayais

Ici une parenthèse. Sur une plaquette rétrospective portant sur le Stade Hendayais, je lis qu'en 1924 dans le cadre de l'aménagement d'Hendaye, la Foncière (Président, Monsieur Martinet, père de Gilles Martinet actuellement ambassadeur en Italie et membre du Parti Socialiste) créa le Parc des Sports alors que P.L. Thillaud auteur d'une compilation photographique, à partir de cartes postales, écrit que la Foncière entreprit vers 1912 la création du Parc des Sports d'Ondarraitz. On peut comprendre les deux informations, les faire même s'accorder, en tenant compte de la césure de 1914-1919. Mais si ma

⁵⁴ Terrain où pratiqua le S.B.U.C.

mémoire ne me trahit pas, je suis certain qu'avant 1924, Ondarraitz avait ouvert ou rouvert ses portes.

Spectateur occasionnel je le fus, plusieurs fois, avant mes dix ans. En compagnie de mes parents, je regardais du haut de la colline Sasko des rencontres de rugby où les blancs étaient opposés à d'autres couleurs. C'était un peu loin pour la précision, pour le détail. Mais, néanmoins, cela permettait de suivre, dans leur ensemble, dans leurs grandes vagues, les évolutions, les déplacements du jeu ; cela permettait de savoir qui dominait, qui reculait et qui aboutissait à marquer et à transformer l'essai.

Tout cela était amplement suffisant pour mettre l'eau à la bouche à un jeune enfant aimant l'exercice et lui faire désirer que vienne rapidement le temps où lui aussi pourra être un spectateur, à part entière, derrière les barrières du stade. Ou, pourquoi pas, un acteur ?

Les rescapés de la tourmente récente, les jeunes pousses, sans attendre, glanèrent, à partir de 1920, des succès flatteurs.



Saison 1921 Champion de France 2^{ème} série
1er mai 1921 à Narbonne
Dufau - Eguiazabal - Hubert - Ramis - Delmas - Berdou - Lalanne - Lt Pardo - Feuillade
Gassiat - JB Pardo - Léon Pardo - Dedieu - Siro - Van Lissum - Laffitte.

Photo Livre du Stade Hendayais

En 1921, les voilà champions de France de deuxième série. Un exploit dont on parla et qui ne fut pas sans lendemains.

La route vers le faite, vers les sommets, était permise. Et ce fut presque deux décennies au contact des grands, sans chute, sans infériorité manifeste. Un Stade Hendayais que nous avons bien connu, et aimé, et dont nous gardons le meilleur souvenir.

On peut affirmer, sans redouter le moindre démenti, que les couleurs du Stade Hendayais ont brillé particulièrement, la majeure partie de la troisième décennie, et que cela s'est prolongé au-delà de 1930. Certes, par la suite il y eut des équipes valables qui se défendirent plus qu'honorablement. Mais, hélas, trop épisodiquement. Et ne constituant pas un tout, un quinze aussi complet, aussi soudé, aussi « synchrone » (que l'on me passe ce curieux mot par lequel je veux montrer qu'il n'y avait pas de fausse note) que celui de leurs valeureux aînés.

On ne peut pas dire, ce serait pure calomnie, que l'intérêt personnel les animait. Pas de cachet, pas d'enveloppes. Pas de primes. On jouait pour le maillot, pour le club, pour la cité. Pas de professionnalisme (on ignorait le nom) et surtout pas d'amateurisme marron. Tous les joueurs logés à la même enseigne. Ce qui d'ailleurs faisait la force du club.

Sans chercher à flatter abusivement, sans pencher vers un choix manichéen, je ne puis résister à citer ceux qui nous emballèrent, nous, les jeunes mordus, et qui firent se

presser le long des touches des supporters qui, véritablement méritaient ce nom, impliquant si on l'honore, une prise en charge morale de ce dont on est partisan. Un club devant être une grande famille, il est manifeste que le soutien chaleureux de ceux qui ne pratiquent pas, a souvent fait faire de grandes choses aux joueurs galvanisés, par les encouragements, les marques de sympathie fervente.



Saison 1926 / 1927 Equipe I - Excellence face à la Générale à Paris
Naçabal - Fournier - Laborde - Bienabe - Lafitte - Eguimendya - Eguiazabal - X
Menez - Naçabal - Siro - Aramendy - Biscaye - X - Coronado - Dorel - Pardo - Anzano.

Photo Livre du Stade Hendayais

Les joueurs de rugby venaient de tous les quartiers d'Hendaye avec, peut-être un léger manque du côté de la campagne, comme si là, on n'appréciait guère ces sortes de combat ou que l'on estimât que l'exercice dans les champs suffisait amplement. Issus des couches les plus diverses de la cité, appartenant à différents corps de métier, à des administrations, à des professions dites libérales ou du négoce, tout ce qui pouvait les distinguer dans la vie courante s'effaçait sur le stade. Des copains, à part entière. Une équipe bien unie dans le succès comme dans les revers.

Des avants à l'ultime défenseur il ne se trouvait point de « super-super vedette » ou en jouant, mais des joueurs de qualité. La valeur était plus apparente chez certains, mais tous en possédaient.

Aux avant-postes, dans ce que l'on appelait encore « l'infanterie » des robustes. Pour tenir la mêlée —et de quelle façon !- Ignacio Orthous dit « Kokotche » ; Mousnier venu à Hendaye comme marin, Lajus, un Bayonnais cheminot et Iriondo Julien, un ratisseur discret mais bon opérateur.

Pour appuyer cette première ligne, deux beaux sujets, Lafitte Louis, Kéké, le sourire aux lèvres même dans la dure bataille et Laborde, un luzien, bien charpenté, hélas, ayant perdu un œil mais qui avait appris à Toulon le degré d'intensité des rudes rencontres et le moyen d'y faire face. Pour suppléer l'un ou l'autre, Van Lissum, Gratifon, pour les con-

naisseurs, un actif qui n'avait sans doute pas le gabarit des deux compères mais qui palliait cette infériorité par un dynamisme débordant.

La troisième ligne constituait la partie la plus à découvert, celle que l'on voyait opérer avec efficacité, et qui d'ailleurs n'était qu'une illusion car les cinq joueurs, en poste plus avant ne demeuraient point les bras ballants et les jambes mortes. Mais leurs actions paraissaient moins dans la mêlée brouillonne. Le capitaine René Siro possédait le rugby à fond. C'était un roué qui avait assimilé pas mal d'astuces au Stade Toulousain où il joua étant soldat. Un meneur d'hommes, bon psychologue, qui donc savait s'y prendre pour mener un quinze. Louis Pée, un membre du corps enseignant, un être sec, tout en os et en nerfs, un coriace au physique anglo-saxon.

Célestin Eguiazabal, ce que l'on appelle en forçant un tantinet, une force de la nature, pour vouloir dire un être à la musculature développée et puissante. Manquant un peu de taille. Mais quelle carrure ! Et avec ça quelle adresse et quelle longueur de passe ! Un coup de bras splendide. Le partenaire situé loin de la zone de combat pouvait s'attendre à recevoir une balle qui surprenait l'adversaire et permettait de pousser loin l'attaque. Il est vrai que Célestin était un excellent pelotari. Si l'on ajoute une rapidité qui surprenait chez un homme massif, on peut deviner les services qu'il rendit à son club.

Maintes fois sollicités, répondant présents à chaque fois, plus incorporés que remplaçants, Partarrieu Battite, fabricant de gourdes, un volontaire ; Biénabe, employé de commerce, un beau gabarit, Camicas, agent en douane, à la calvitie précoce mais qui ajoutait un surplus d'élégance à quelqu'un qui en était doté naturellement ; Pierre Lafitte, le droguiste au physique débonnaire mais qui ne lâchait pas prise facilement et ne reculait pas, même dans les mêlées les plus serrées, les plus confuses ; Naçabal, tonton Boudou pour beaucoup, un sujet sûr, dévoué, plein de bonne volonté, bien que d'une corpulence modeste.

La paire de demis s'entendait à merveille. Derrière la mêlée opérait Dorel Martin, le populaire saucisson, un bien court en taille, mais musclé avec cela et d'un courage à toute épreuve. Souvent touché durement, car faisant fi du danger, il se relevait et reprenait la lutte. Un si petit bonhomme, ne pas craindre d'affronter les gros bras, les tanks imposants, les colosses, quel exploit !

En contact direct avec lui, Anzano, un boucalais venu au Stade via la section Paloise ; un demi d'ouverture à la botte fameuse et régulière. Le drop valait quatre points à l'époque. Anzano en passait chaque dimanche un ou plusieurs au-dessus de la barre fatidique ; la transversale des poteaux. Autant de points inscrits au palmarès du club. Anzano avec ses coups de pied tombés, fut à l'origine de pas mal de matches gagnés. « L'homme au drop dominical ». Ainsi le baptisa un journaliste sportif de la capitale.

Les trois-quarts répondaient aux attentes des avants et des demis. Les trois-quarts, c'est-à-dire les deux centres et les deux ailiers.

« Je n'ai jamais compris que l'on baptisât des trois-quarts ces quatre joueurs de la ligne d'attaque. Des trois-quarts de quoi ? se demandait le grincheux de service.

- Trois-quarts de quoi ? Pas d'hommes en tout cas, complets de pied en cap.
- Pas même l'astuce à la Raimu avec Marius à servir.
- En effet, quatre ils sont, quatre ils demeurent.

- A moins que l'on ne les considère comme constituant la troisième des quatre fractions des joueurs. Alors oui, ils sont situés aux trois-quarts de l'équipe.
- Oui, si l'on compte, ainsi, à partir des avants, le raisonnement tient. Mais si l'on commence par l'arrière, les quatre deviennent des demis.
- A s'y perdre et à ne point poursuivre. »

Oui, la ligne de trois-quarts du Stade avait belle allure.

Au centre, on retrouvait Léon Pardo, un transitaire, un attaquant incisif, un plaqueur de classe, un spécialiste de l'interception et à qui un passage à l'Aviron Bayonnais avait fait le plus grand bien ; René Graciet, un ingénieur, lié aux Eguiazabal par sa mère, un crocheteur redoutable, un joueur intelligent qui devait d'ailleurs être plusieurs fois international mais alors qu'il portait le maillot du S.B.U.C. ; Jean Aramendy, le benjamin de l'équipe, un joueur racé, feinteur en diable, ayant le sens inné de la place, avec une petite tendance à trop garder le ballon pour lui.

Aux ailes, Lamarque, un Landais, instituteur à Saint-Sébastien, petit gabarit, mais solide, d'une volonté affirmée, doté d'un bon démarrage ; Coronado Rapha, excellent ailier, un facétieux, le boute-en-train du quinze, mais sur le terrain d'un grand sérieux ; Prévost, mareyeur ; Labourdette, un transitaire, un sprinter de qualité qui devait se tailler maints succès en athlétisme dans les épreuves de courses de vitesse.

A l'arrière Laurent Pardo, un transitaire, un bel athlète, un excellent joueur à pala. Il fut retenu pour faire partie du quinze de France et cela à partir de Hendaye (petit club aux yeux des messieurs de la Cité d'Aulin⁽⁵⁵⁾). Il fallait le faire et surtout afficher des qualités évidentes, supérieures. Pardo avait une grande adresse sur la balle. Mais ce qui chez lui était remarquable, presque unique dans le genre, c'était son coup de pied qu'il soit tombé ou en l'air ou à terre. Pardo réussit des drops, bottés d'au-delà la ligne des cinquante mètres (un fait notable à l'époque, car on connaissait peu de joueurs à pouvoir le réussir, du moins avec une telle régularité).

Pour les coups-francs, les transformations d'essais, ballon au sol, on pouvait faire confiance à son talent. Les ratés étaient quasi inexistantes et alors ils surprenaient.

Lorsque l'ovale lui parvenait et qu'il dégageait, il le faisait très loin. Aussi reposait-il son équipe, sa ligne d'avants, surtout. On peut affirmer que si elle tint la dragée haute à beaucoup de huit, ce fut en partie à Pardo qu'elle le dut, lui qui lui permettait de souffler tout en époumonant l'adversaire. Un léger défaut... un manque d'enthousiasme pour le plaquage.

Pardo avait un suppléant de valeur, Michel Oyarbide, un cheminot. Un calme qui ne perdait point son sang-froid, même dans les situations périlleuses. Un classique qui ne se permettait nulle fantaisie, mais qui était aussi sûr sur la balle (lui aussi pelotari à ses heures) que sur l'homme. Coup de pied non époustoufflant mais avec des renvois intéressants et sûrs.

On le voit, une équipe sans failles. Que l'on m'excuse. J'oublie, certainement, quelques bons éléments, mais écrivant de mémoire, je puis omettre –après tant d'années– quelques noms. Que les oubliés me pardonnent. Mais ils ne doivent pas se trouver en grand nombre. Et sont-ils encore parmi nous ?

⁵⁵ Siège de la Fédération Française de Rugby.

Il y avait à l'époque deux sortes de confrontations (peu de choses de changées depuis à quelques apparences près) : les rencontres amicales qui parfois n'en avaient que le nom car l'explosion se produisait avant la fin pour des motifs divers et souvent futiles et les parties de championnat avec tout le sérieux qu'elles supposaient.

Le championnat se déroulait en deux stades : le régional et celui qu'on disait de France, car il englobait un peu abusivement, l'ensemble de l'hexagone alors que le collègue anglais n'avait pas fait école partout (sans jeu de mots).

Pour accéder au Championnat de France, il fallait en passer par celui du secteur (du Comité), y faire ses preuves, s'y classer parmi les premiers. Alors seulement la route s'ouvrait pour la suite.

Le Stade Hendayais appartenait –qui en aurait douté ou s'en serait étonné- au Comité de Côte Basque lequel compta durant toute une décennie –et ensuite aussi- en première série, en division d'élite, le Biarritz Olympique, l'Aviron Bayonnais, l'Association Sportive Bayonnaise, le Boucau-Stade, l'Association Sportive Soustonnaise, l'Union Sportive Dacquoise, la Section Paloise, et le Stade Hendayais. D'autres s'en approchèrent, pour en être refoulés. Après les années 30, cela changea un peu, de nouveaux appelés de façon durable, des relégués. Tous ces termes d'échec pris au bon sens. Le rugby est un jeu. Et le meilleur sportif est celui qui sait reconnaître la défaite, qui en tire les conséquences, ce qui est la meilleure manière de s'amender, de revenir en bon rang et de progresser.

Le Stade Hendayais s'imposa à Hardoy

Les matchs de championnat, (intra-comité) étaient suivis avec l'intérêt que l'on imagine ; l'esprit de clocher entrant pour une large part dans l'engouement des spectateurs.

Voisins pour la plupart, on se connaissait trop pour ne pas ajouter ce petit point d'honneur (si l'on peut dire) qui, hélas, fait parfois dégénérer les ébats, par chauvinisme excessif. Mais quand tout demeure dans la juste mesure, on ne peut que trouver normale l'attitude d'attachement de supporters pour leur club.

Il arrivait, aussi, que certains de ces clubs, par leur passé, par leur situation, par ce qu'ils représentaient, aient quelques condescendances (sens péjoratif) à l'égard de sociétés plus modestes et qui émanaient de gros villages ou de petites communes.

C'était bien là le cas de l'Aviron Bayonnais, qui sous l'impulsion du britannique Roé, démarra tôt et brillamment dans la compétition. Aussi, club de la ville, il ne fallait pas trouver bizarre –l'homme étant ce qu'il ne cesse d'être- qu'il fut enclin à considérer, un peu, comme légères des équipes comme celle du Stade, au recrutement limité parce que partie prenante d'une population de petite importance.

Et l'Aviron, même à Bayonne, représentait le chic, une sorte de gentry. N'entrait pas qui voulait dans cette compagnie sélect. Le tri se faisait à la porte. Il était quasiment automatique. Tout ce qui ne faisait pas bourgeois pouvait aller se faire voir ailleurs, c'est-à-dire, le plus souvent, à l'Association Sportive Bayonnaise (l'A.S. Battite pour les amis) où opéraient des éléments issus de la classe ouvrière, avec un fort encadrement d'instituteurs, ces trop instruits pour une classe dont ils ne sortaient pas et qui ne marquait aucune propension pour la rencontre. Eux, non plus d'ailleurs, peu attirés par tout ce que peut avoir de compassée une bourgeoisie des affaires, dont la réussite sociale tient

souvent à peu de chose et dont la valeur participe plus du compte en banque que du bel esprit.

L'A.S.B. valait l'Aviron. Leur jeu pouvait différer quant à la conception mais les « bleu et blanc » (l'Aviron) ne pouvaient prétendre être supérieurs aux « blancs » (l'A.S.B.) tout court. D'ailleurs tout jugement définitif se trouvait difficile à établir puisque l'Aviron rencontra, très peu l'A.S.B. et, en ce qui concerne les parties amicales, jamais.

C'est donc en Championnat de Côte Basque (première série) que le petit Stade Hendayais vint affronter le souverain Aviron, sur son terrain, à Hardoy, tout près d'Anglet. Naturellement, l'Aviron ne devait faire qu'une bouchée des modestes frontaliers. Il est certain qu'il possédait de quoi pour briller, en avants, en trois-quarts et qu'un joueur extraordinaire Christian Magnanou opérait à l'ouverture, place qui lui revenait à l'équipe de France.

Nous fûmes nombreux, malgré cet apparent désavantage, à faire le déplacement, par train, par tram, ensuite non point pour voir les petits poucets dévorés par l'ogre, mais nonobstant la croyance générale, assister au spectacle du dompteur confondu. C'est d'ailleurs ce qui arriva. Anzano y alla de ses quatre points dominicaux. Léon Pardo trompa ses ex-alliés en déposant la balle derrière leur ligne de but. Laurent Pardo transforma l'essai, puis se paya le luxe de la réussite d'un coup de pied tombé de soixante mètres.

L'Aviron ne voulant, ni ne pouvant demeurer en reste, jeta toutes ses forces dans la lutte et marqua lui aussi. Pas assez pour rattraper son challenger. Hendaye... battre l'Aviron, chez lui, à Hardoy, du jamais pensé. Plus fort que David terrassant Goliath. L'événement ne passa pas inaperçu sur la Côte Basque et plus loin. Et les voyageurs non présents l'après-midi à Hardoy, qui allaient vers la frontière, ce soir-là, le surent par un formidable oui-dire, car même mal entendant, on ne pouvait demeurer de marbre avec les clameurs, les chants, les poussées de joie qui s'envolaient des wagons remplis de supporters hendayais qui célébraient la victoire (historique) de leur équipe de rugby.

Des Palois chanceux ou une finale à la portée du Stade



Saison 1927 /1928 Finale Côte basque face à la Section Paloise
Mousnier - Foget - Jérôme et JP Eguimendya - Bienabe - L. Pardo - Eguiazabal - Lafitte - Pée - Laborde - Iriondo - Barthere - Orthous
Dorel - Anzano - Lt Pardo - Siro - Aramendy - Gassiat - Lamarque.

Photo Livre du Stade Hendayais

Pour si étrange que cela puisse sembler à quelqu'un qui suit le rugby, de nos jours et qui ne conçoit pas qu'une partie capitale, qualificative ou terminale, se déroule ailleurs que dans ce qu'un abusif emploi de termes, on appelle terrain neutre, la finale du Championnat de Côte Basque, première série, qui cette année-là, opposait la Section Paloise au Stade Hendayais avait pour cadre Ondarraitz.

Ce fut, vous le pensez, une occasion de fête pour l'ensemble de notre localité ; une fierté de savoir le Stade en finale et une fête car l'événement se déroulait chez nous.

La route menant de la gare à la plage ne fut pas déserte, ce dimanche-là. Oh ! Pas de voitures en files serrées. Alors, la locomotion s'effectuait autrement.

Le tram avait augmenté le nombre de rames pour la circonstance mais il lui aurait été impossible de transporter tout le monde. Alors une troupe processionnaire envahit la route. Disons qu'à l'époque il était courant de voir, non seulement, les spectateurs de la ville, du Bas-Quartier et de la Gare se rendre à pied au terrain de rugby, mais les joueurs eux-mêmes. Il arrivait aux équipes adverses, arrivées par Hendaye-Gare, de prendre également la route et de gagner Ondarraitz pédestrement. Ce fut d'ailleurs le cas de la Section Paloise, en ce dimanche mémorable.

Pour moi tout débuta par une petite amertume. Voilà ! Notre mentor es-rugby, Monsieur Sourdâa, avait formé une équipe d'élèves du Cours Complémentaire appuyés par des jeunes d'une formation de réserve du Stade Hendayais, pour jouer, en lever de rideau contre le Lycée de Bayonne. Je fus pressenti pour faire partie de l'équipe. Mes parents y mirent leur veto, le veto le plus catégorique. Le mot que leur adressa notre professeur, mot plaidant ma cause, ne parvint pas à faire lever l'interdit.

Ondarraitz était archiplein, lorsque j'y arrivai le cœur gros. J'y suivis, sans nul enthousiasme, (ce que détermine la déception tout de même) le déroulement du hors d'œuvre. Mais mon trouble cessa lorsque Monsieur Dussaut, un arbitre de petite taille, mais de grande autorité, siffla le coup d'envoi de la finale.



Rugby, équipe championne de France en 1928 De gauche à droite : Tallantou, Defrançais, Récaborde, Aguilar, Bergalet, Bernardini, Caussarieu, Cazenave, Saux, Laborde, Sarrade, Crampes, Mounes, Réchéde, Laclau, Chatefin

Photo Internet Site tital.chez.com/section/histoire.html

Un coup d'éclat laissa médusés joueurs et supporters palois et enthousiasma les Hendayais. Il y avait un peu moins de dix minutes que l'on jouait quand Léon Pardo, interceptant la passe d'un centre palois à son partenaire, alla marquer entre les poteaux. Son frère n'eut aucune peine à chapeauter l'essai. Le Stade marquait cinq points. Ça partait bien.

Il en aurait fallu davantage pour abattre des joueurs aussi chevronnés que les compatriotes du Vert Galant. Le coup de la surprise passé, ils « mirent toute la gomme », déploierent tout leur savoir-faire, usèrent de toutes leurs grandes possibilités. Mais le Stade s'avérait intraitable. Rien ne passait. Rien ne passa. Il fallut la participation d'un Bayonnais pour faire des Béarnais les vainqueurs. Le joueur s'appelait Larré. Il accomplissait son

La Section Paloise était un club grand seigneur. Des joueurs de renom y opéraient, renom non usurpé car maints possédaient la grande classe. Pour les diriger de main de maître, le capitaine Cazenave et pour les enlever l'extraordinaire Récaborde dynamique au possible ; deux valeurs internationales.

D'ailleurs, Cazenave fut capé plusieurs fois et il ne fut pas le seul Palois à l'être.

service militaire à la Caserne Bernadotte, au XVIII^e d'infanterie à Pau. Avant son incorporation, il jouait à Bayonne. C'était un pratiquant honnête. Ce jour-là, il remplaçait un titulaire défaillant. Mais Larré avait un excellent coup de pied. A trois reprises il le prouva. Monsieur Dussaut ayant sanctionné des fautes hendayaises par des coups-francs, par trois fois, notre « Bayonnais-Palois » envoya la balle entre les poteaux de l'adversaire. Cela fit neuf points. Hendaye réussit, également un coup franc. Mais l'addition s'arrêta à huit. Et, hélas ! Anzano ne passa pas son « drop dominical ». Ainsi la section Paloise fut championne de Côte Basque, mais de très peu. Oui, le sort aurait pu aussi bien pencher en faveur de son adversaire, moins huppé. Le « Beth ceü de Paü » retentit dans le vestiaire des verts... mais Hendaye put marquer cette journée « d'un caillou blanc ».

Le Stade avait tenu tête, plus qu'honorablement, à un quinze qui allait faire, par la suite, un brillant Champion de France.

Grands hôtes d'Ondarraitz Quillan : un club pas comme les autres

Le Stade Hendayais n'eut certes pas l'insigne honneur, tous les ans, de disputer la finale du Championnat de Côte Basque. Mais il faut croire que son classement dans le Comité était bon car ce fut très régulièrement qu'il opéra en Championnat de France. Cela nous valut de voir dans leurs œuvres les meilleurs clubs de l'hexagone, ce qui d'ailleurs s'avéra un peu prétentieux. En l'occurrence, exception faite pour trois clubs de la capitale (le Stade Français, le Racing et la Générale), les ténors du rugby venaient de villes situées approximativement du sud d'une ligne Bordeaux-Perpignan, là où l'accent est sonore, volontiers rocailleux, le Midi dans sa grande part (la région de Marseille et la Côte d'Azur alors sensiblement rebelles à l'ovale).⁽⁵⁶⁾

Citons quelques formations d'élite qui foulèrent le gazon d'Ondarraitz :

- Le Stade Toulousain avec ses Lubin Bioussa, François Bordes, Galau ;
- Béziers et le grand Clauzel ;
- Le Stade Bordelais et son capitaine chauve, l'international demi de mêlée Clément Dupont ;
- Le Sport athlétique Bordelais où jouait le Boucalais Duhau ainsi que Bonamy ;
- Bègles fière de sa charnière Saldou (encore un Boucalais émigré), Sourgens ;
- Tarbes ;
- Le Stade Français avec le basque Jauréguy, ailier-gazelle, international maintes fois ;
- La Générale et son capé Besson ;
- Grenoble ;
- Périgueux ;
- Les Arlequins Perpignanais d'une fâcherie généralisée au sein de l'Union Sportive Perpignanaise ;
- Lézignan rude club des Corbières, etc., etc.

J'en oublie, c'est certain.

La venue de ces grandes équipes suscitait, non seulement à Hendaye, mais dans les environs proches ou plus éloignés un intérêt évident. Les tribunes, les abords des touches étaient toujours abondamment garnies. Le trésorier n'avait pas à se plaindre de la recette.

⁵⁶ Ceci a déjà été dit... c'est en quelque sorte un développement qui a son utilité.

Dire que le Stade s'imposait face à ces gros bras serait travestir la vérité. Disons qu'on n'avait pas à rougir de sa tenue. Et ce n'était déjà pas trop mal. Un douze à quelque chose au cours d'une rencontre avec les rouge et noir du Stade Toulousain n'avait rien de catastrophique.



● L'U.S. Quillan, champion en 1929. Debout : MARTRE, DELORT, FLAMAND, PORRECH, BOURREL, RAYNALD (J.), RIERE, GALIA, BRUTUS (entraîneur), ROCCA (masseur); assis : BONNET, BONNEMAISON, CORBIN, RIBÈRE (cap.), CUTZACH, LLADÈRES, BAILLETTE, SOLER.

J'ai gardé pour la bonne bouche, une équipe formidable que nous vîmes à Ondarraitz, l'U.S. de Quillan, club nouvellement formé mais qui gravit tous les échelons à une vitesse vertigineuse. Elle avait du répondant puisque de l'arrière à la première ligne, elle devait compter à elle seule, la grande partie de l'Équipe de France.

Des garçons de talent venus surtout de Perpignan ou de la région et parmi lesquels émergeait Jean Galia, un superbe troisième ligne, un athlète complet (qui fit de la boxe avec succès), un rugbyman hors catégorie. Et Quillan était riche d'autres grandes valeurs comme Ribère, comme Baillette, comme disons quasiment tout le quinze.

Quillan était un petit chef-lieu de canton de l'Aude avec à peine trois mille habitants. Comment se créa cette équipe qui allait, durant quelques saisons, s'imposer souverainement, sur tous les terrains, s'attribuer les titres les plus grands, avec la plus grande facilité ? Ce fut une opération « commercialo-sportive » que réalisa un Monsieur Bourrel, chapelier quillanais. Il misa gros. Il vit grand. Il fit jouer la finance. Il passa outre les très saintes règles de l'amateurisme intégral et recruta le gratin du rugby catalan, audois et même pyrénéen.

Je crois me souvenir que l'Union Sportive de Quillan vint à Ondarraitz, juste l'année où elle s'octroya le bouclier de Brennus.

Quel régal ce fut pour l'immense foule de voir évoluer de si beaux spécimens, des manieurs de balle inspirés, des joueurs d'une correction exemplaire.

La partie eut, par moments, l'allure d'une démonstration. Les nôtres, néanmoins, ne furent nullement ridicules. Mais l'on sentit une différence de possibilités, d'étendue de gamme de jeu, de maîtrise au poste occupé. Le résultat compta peu. Tout le monde était venu pour voir une équipe, bien à part. Il n'y eut pas de déception.

Mais la grande aventure de l'U.S. Quillan devait s'achever assez tôt. Ayant une origine peu banale, née dans des conditions surprenantes, mise sur pied avec cette apparente et trompeuse facilité que confère l'argent, mais qui, en définitive et fréquemment ne prévoit pas et ne prévient pas l'impossible continuité ; ayant eu une prétention trop grande pour un bourg, il arriva, après des saisons aux succès fulgurants que le chapelier se lassât de banker et que des joueurs préférassent d'autres cieus. (Galia devait être un des premiers adeptes du XIII). L'Union Sportive de Quillan devint un club comme beaucoup d'autres. Longtemps en première division. En sortant, y revenant. Bref, une situation plus conforme à un petit patelin.

Vaincre ou mourir **Dilemme aberrant – Chauvinisme coupable**

Un temps superbe. Un ciel d'un bleu magnifique, rien que du bleu souverain. Le printemps se sentait, sortait de partout. Un dimanche comme on les aime, après les clausurations forcées de l'hiver ; les hâtes à rentrer chez soi ou quelque part pour se mettre à l'abri de la pluie et du froid.

Une foule immense se pressait à Ondarraitz, un peu différente de celle qui dans les grandes circonstances, envahissait le stade. Et cependant pour beaucoup, il s'agissait des mêmes spectateurs ou presque. Mais leurs manifestations orales, leurs gestes trahissaient l'attente d'un événement, insolite peut-être, considérable, à coup sûr.

Les mains se frottaient durant les conversations comme si soi-même, l'on s'apprêtait à en découdre ou à corriger quelque dangereux personnage. Des rires il y en avait, certes, mais beaucoup confinaient au rictus. Une tension non dissimulée se lisait sur maints visages. Peu de présents à Ondarraitz conservaient un calme certain. Sur le stade et dans les alentours planait une de ces pesanteurs que l'on ressentait bien et que l'attente prolongée de quelque chose d'important contribuait à rendre plus obsédante.

Beaucoup, parmi ceux qui détenaient des billets des tribunes, tardaient à regagner leurs sièges et ceux du pesage et des pelouses, faisaient de même, et demeuraient dans l'allée centrale, loin des vestiaires des joueurs.

Que faisait, au demeurant, ce car stationné juste à la porte des visiteurs, à la manière d'une voiture de police, goulot ouvert vers la prison pour y prendre en charge un ou plusieurs délinquants. Le car d'un transporteur de Biarritz, frété pour la circonstance par ceux qui avaient estimé précaire ou hostile le gîte hendayais. Il n'était pas courant de voir des « bus » dans l'enceinte d'Ondarraitz. Oh ! Il ne fallait pas être un grand devin pour savoir quelle cargaison avait été transportée et qui, comme à la dérobee, s'était engouffrée dans le vestiaire, à elle destinée.

Les joueurs locaux, tout de blanc vêtus, un blanc impeccable, rassurant, sortaient l'un après l'autre. On les sentait nerveux mais confiants, sûrs de leur cause. Comme s'ils en appelaient à quelqu'un de quelque chose !

Du vestiaire voisin pas la moindre apparition. Rien ne sortit jusqu'à l'ultime seconde, lorsque l'arbitre, un grand Maître de Bordeaux (il le fallait comme tel, en ce dimanche d'exception) appela les antagonistes.

Sans enthousiasme visible, les Canaris –c'est d'eux qu'il est question- de l'Association Sportive de Carcassonne vinrent se soumettre à l'épreuve du contrôle des licences. Des regards d'acier partaient du côté hendayais.

L'appel sur le terrain se fit. Tout le monde, tendu, était à sa place qui, dans les tribunes ; qui, le long des touches. Un froid glacial semblait se répandre sur la pelouse quand les représentants de l'Aude, que l'on devinait soucieux et hésitants, gagnèrent leur camp. Une manifestation d'enthousiasme tonitruant, une clameur formidable à l'adresse du Stade Hendayais qui pénétrait à son tour sur le terrain. L'émotion se lisait sur les visages de certains, avec une pâleur révélatrice.

Et l'immense, la colossale ovation reprit, s'amplifia lors de l'arrivée « dévalante » d'une très longue file humaine qui arrivait d'Hendaye-Plage où le train l'avait déversée.

« Ce sont les Boucalais qui viennent si nombreux.

- Oui, eux aussi ont un compte à régler. Un an, avant les nôtres, ils ont eu leur équipe soignée à Carcassonne. »

Si l'arrivée des forgerons fit redoubler l'ovation à l'adresse des joueurs locaux, elle coïncida aussi – car ne cherchons pas les instigateurs, ils étaient de partout, d'Hendaye, comme du Boucau- avec une bronca formidable, majuscule pour le compte des Audois.

Tout ceci : atmosphère enfiévrée, tendue, propos animés, précautions prises par les visiteurs, venue en masse de spectateurs décidés des bords de l'Adour, ovations enthousiastes et huées appuyées, avait une origine ; la réception du Stade à Carcassonne l'an passé, et deux ans avant, celle des Boucalais, d'une manière que les bonnes mœurs, la morale, le titre d'homme réprouvent.

Ainsi donc, l'an dernier, Hendaye s'était déplacé à Carcassonne pour un match capital de qualification. Le vaincu était irrémédiablement éliminé de la suite du championnat. Ce qui pour beaucoup n'aurait été qu'un accident du sport, représentait pour d'autres une sorte d'infamie.

Il ne fallut pas une longue déambulation par les rues de Carcassonne pour comprendre dans quel enfer on allait se trouver plongé.

« Vaincre ou mourir ! » lisait-on sur des dizaines et des dizaines d'affiches collées sur les murs ou apposées aux vitres et devantures des cafés et magasins. Belle préparation psychologique ! Belle mise dans l'ambiance de présumés fragiles visiteurs. Mais, aussi, preuve patente de la stupidité de l'attachement excessif à quelque chose somme toute assez secondaire, précaire, donc éphémère conjoncture. Ce que peut faire le chauvinisme poussé à un degré tel. Et si cela se bornait à une manifestation d'écriture, il n'y aurait qu'à hausser les épaules. Mais cela trahissait de bien mauvais sentiments, des possibilités d'actes les plus répréhensibles et pouvait être la cause de troubles, d'accidents sérieux, voire de drames.

Les heures d'avant-match, en soirée (le samedi) et le dimanche matin, que passèrent à Carcassonne, les joueurs hendayais et le maigre contingent qui les accompagnait, leur révélèrent le climat d'hostilité touchant à la haine têtue, dans lequel allait évoluer le Stade.

Et l'après-midi tint, hélas, ces tristes promesses. Dès la mise en branle des hostilités (pourquoi user d'un autre vocable ?) les horions, les coups défendus, la recherche acharnée à faire mal, l'intimidation par l'injure, la provocation orale et par le geste, tout ce qui peut mettre hors de combat, décourager un adversaire isolé, en terre étrangère, fut mis en œuvre.

Nos braves garçons résistèrent vaillamment. Surtout au début. Sous les clameurs, les vociférations, les menaces d'une tourbe chauffée à blanc. Mais au fil des minutes, la liste des blessés s'allongeait dans le camp hendayais. Blessures avec ecchymoses, pour commencer. Mises au tapis par K.O. Des joueurs blancs, très touchés, quittèrent le terrain, sous les huées d'énergumènes en début de démence. Il y eut des bras fracturés, des cloisons nasales défoncées, des tibias endommagés, des reins dolents. Une véritable infirme-

rie, devait débarquer, en piteux état, le lendemain, dans la matinée, en gare d'Hendaye. Le premier souci, pour beaucoup, fut d'aller trouver le docteur de famille pour suites à donner.

Du résultat, laissons-le dans l'ombre. Nos représentants sur ordre, baissèrent les bras et les fiers-à-bras du cru passèrent comme ils le voulurent.

Quel triste spectacle que celui qui fut servi au pied de l'antique Cité, qui si ses murs avaient pu penser et parler, auraient sans nul doute, trouvé les tournois, les combats du Moyen-âge, moins entichés de bestialité. Un relent des exactions cathares. Mais Simon IV, sire de Montfort, le triste tortionnaire, n'était pas ce dimanche, dans le même camp. Il était passé au sud.

L'A.S. de Carcassonne ne mourut pas, mais son blason fut bien terni. On doit à la sagacité, à la roublardise, au savoir-faire de Jérôme Faget, dirigeant du Stade d'avoir pu ramener à Hendaye un spécimen de la fameuse affiche à alternative de vie ou de mort.

Elle resta longtemps sur un mur de la salle de réunion du Grand Café, siège du Stade, non point comme une œuvre d'art, mais comme une dépouille-témoin prise à l'insu d'un ennemi (puisque le club audois se considérait comme tel) vainqueur et qui pouvait servir d'exemple en montrant ce que peut engendrer la bêtise ; où peut pousser le chauvinisme exacerbé, antonyme de la raison, de l'intelligence, de la dignité.

Et voilà pourquoi les nerfs étaient si à vif, les esprits si tendres, les propos si sévères, un an après, à Ondarraitz.

Sur le terrain les acteurs, au demeurant, devaient être les mêmes. Mais on ne reconnaissait pas les belluaires du passé. Leur attitude fut timorée. Les nôtres, par contre, et ce, dès le début n'y allèrent point par quatre chemins. Dès la première mêlée nos béliers foncèrent et ne lésinèrent pas avec l'énergie. Un pilier, d'en face, en fit l'amère constatation et dut venir se faire panser sur la touche, en hurlant de douleur, son poignet paraissant endommagé.

Kokotche (un de ceux, rares, qui n'avaient pas baissé les bras dans l'Aude) y alla du bulldozer.

Quelques cravates cinglantes d'un certain troisième ligne blanc furent infligées sans modération.

En face, la réplique ne vint pas. Heureusement... ! On sentit bien que les « canaris » étaient là, uniquement hantés par l'idée d'éviter le pire, de sauver le plus d'abattis possibles et de se moquer d'Atropos ⁽⁵⁷⁾ en cas de résultat défavorable. Et il le fut. Hendaye gagna, le plus régulièrement du monde. Mieux que la victoire, sachons gré aux locaux de ne pas avoir continué dans la voie de la brutalité. Passées les premières minutes où l'on ne ménagea point la peau visiteuse, tout le reste de la partie fut bien correct. Monotone même par instants, car les intraitables du Languedoc, on le sentait, avaient hâte de regagner leur base.

Il paraît qu'un vin d'honneur ou de leçon donnée leur fut servi au Casino, que les Audois y allèrent et y entendirent les sages paroles du Président hendayais, qui sans avoir

⁵⁷ Parque qui coupait le fil de la vie.

l'air d'y toucher, leur montra ce que doit être le sport –même et surtout le rugby- un exercice pratiqué à la loyale, pour l'épanouissement de l'individu, sans sottise, stérile, anormale, inhumaine volonté d'imposer une supériorité éphémère et fallacieuse.

Une agression au « pépin »

Monsieur le Maire de Hendaye avait l'habitude de suivre l'équipe première du Stade, lors des déplacements de celle-ci, surtout quand il s'agissait de rencontres importantes.

Son adjoint était aussi de la « sortie ». Il est vrai que, lui, avait une raison impérative de le faire. Une obligation. Il faisait partie de l'Etat-major du Stade Hendayais. On peut même dire qu'il était la cheville ouvrière de la société. Homme de relations, en ayant loin et haut placées, il les mettait au service des joueurs, en particulier, et du club, en général. Il s'agissait de Jérôme Faget celui qui avait su et pu s'emparer du trophée-témoindocument Carcassonne « Vaincre ou mourir ! »

Un dimanche d'hiver, le Stade rencontrait chez elle, en championnat, une équipe de petite localité (chef-lieu de canton). Nous ne précisons pas l'endroit (pourquoi continuer à jouer au dénoncé quelque chose de fixé !). Ce pouvait être aussi bien en Armagnac, en Béarn, que dans la région du Sidobre ou du Couserans. Il est patent que les publics des petites cités s'y entendent pour manifester leur attachement à leur équipe d'une manière plutôt affirmée, vive, sonore. Ils font aussi bien –ou mieux- que ceux des grandes villes.

Monsieur le Maire n'était pas homme à demeurer muet donc à conserver, pour lui, ses sentiments.

Cependant que l'explication, sur le terrain, ne manquait pas de mordant, les travées des tribunes occupées par les supporters locaux, étaient en proie, sans discontinuer, à ce que l'on nomme des mouvements divers (fortement appuyés). La phalange hendayaise paraissait bien maigrichonne, aussi les échanges d'aménités s'avéraient assez rares, car il y avait une disproportion trop grande entre les partisans d'un camp et ceux de l'autre camp.

Il y eut cependant quelques « coups de gueule » bien sentis.

La chorale locale donnait à plein rendement dans la distribution des encouragements à ses couleurs et ses cris réprobateurs envers les adversaires.

Il y eut un passage assez pénible, une mêlée assez confuse, sur le terrain et en raison de cela des protestations du public du cru contre le jeu de ces satanés visiteurs. Or, soudain, de la confusion jaillit la balle qui parvint, on ne sait comment, au demi d'ouverture Anzano. Ce dernier ne fit ni un, ni deux. Il ajusta son drop coutumier et la balle passa entre les poteaux adverses sous les regards des joueurs opposés qui n'y croyaient pas et pour la plus grande joie du quinze basque.

Dans les tribunes, ça hurlait à la faute. Monsieur le Maire, lui, ne partageait point ces points de vue hautement partisans. Comme il avait un bel organe, il s'en servit et ignorant les protestations ambiantes, il cria « Bravo le Stade !... Bravo Pierrot ! »

A peine eut-il prononcé cela qu'il reçut sur la tête un de ces coups de parapluie très bien ajusté, et donné avec tant d'énergie, que le manche se brisa. Nullement assommé,

Monsieur le Maire, un costaud entre les costauds, se retourna et vit, derrière lui, debout, le visage cramoisi de rage, les cheveux en révolution, l'œil incendiaire, une sans doute gente créature en temps ordinaire, mais une furie en la circonstance, qui agitait fébrilement son bout de hampe, le restant du parapluie, le corps ayant volé plus loin.

Monsieur le Maire qui pourtant n'était pas un adepte de l'affront pardonné mais qui savait se tenir et se contenir devant les dames, se montra chevaleresque. Il se contenta d'un haussement d'épaules.

Est-ce que la pratique de la non-violence chère à un fameux mahatma a des vertus vraiment lénitives ? Il faut le croire, car la déchaînée se calma, soudain. Ou bien, est-ce la vue de cet homme à forte carrure qui la radoucit ? Bref, elle se tut... et autour d'elle personne ne continua à hurler. Il paraît même que des concitoyens de la dame en question rirent un bon coup en montrant l'en-cas partagé en deux. Riaient-ils de la cassure ou du coup asséné au gros monsieur ? On ne le saura pas. Le calme revint... pour un moment, du moins... et ce fut toujours autant de pris.

Bon bougre, à son retour à Hendaye, Monsieur le Maire ne fut pas le dernier à nar rer l'agression et à en rire.

Prendre les devants

Le Stade se trouvait en transit, à Toulouse, se rendant à Pamiers, pour une rencontre de championnat.

- « Tiens, quel heureux hasard... Toi là, dit un passant à Siro, le capitaine hendayais.
- Oui. Tu ne dois point être aussi étonné, mon cher Ludo. Tu n'es pas sans ignorer que demain, nous jouons, chez lui, contre Pamiers.
 - Je le savais, en effet. Mais mon exclamation vient de la bonne surprise et de la chance qui nous a, tous deux, mis sur le même chemin, répondit Bioussa, l'international bien connu, à l'époque et membre du Stade Toulousain. *(Siro avait opéré, nous l'avons déjà vu, sous les couleurs rouge et noir, du fameux club du Stade des Ponts Jumeaux et ce durant son service militaire. C'est ainsi qu'il connaissait Bioussa, s'était lié d'amitié avec lui, comme avec nombre d'autres joueurs de cette grande équipe).* Ça va chez vous interrogea Bioussa *(ce qui pour un joueur de rugby est la question première et a trait à l'équipe, à sa condition présente).*
 - Oui, nous ne carburons pas trop mal... Nous avons bien marché en comité et en poule.
 - Vous avez quelque chance demain... Vous paraissez plus complets.
 - Je ne sais pas.
 - Si... Pamiers est un peu faiblard en trois-quarts. Pas assez de vitesse. Et pas toujours de bonnes inspirations... Mais attention à la ligne d'avants. Nous avons éprouvé, cet hiver, quelques difficultés devant elle. Elle est solide et volontaire.
 - Tu fais bien de me prévenir. Je t'en remercie.
 - Je te signale tout particulièrement le pilier droit. Ah ! La vache. Quel « tignous » ! Un de ces abrutis qui ne cherchent que la bagarre et dont la préoccupation essentielle est de réduire leurs vis-à-vis.
 - Rassure-toi... J'ai quelqu'un qui ne reculera pas. Un dur également.
 - Cela lui sera nécessaire... Tant mieux pour lui et pour vous tous. »

La conversation prit une autre direction. Lorsque René Siro rejoignit ses coéquipiers, son premier travail fut d'utiliser au mieux, avec le maximum de diligence, l'information qu'il détenait.

« Dis-donc Ignacio, dit-il, tu ne sais pas ce que vient de me dire Bioussa que je viens de rencontrer.

- Non. Qu'est-ce qu'il y a ?
- Que le pilier en face de toi a parié de te mettre les tripes au soleil.
- Le con. On va voir. Je vais lui apprendre comment on se porte à Hendaye.
- Ne te dégonfle pas surtout, firent quelques camarades qui savaient Kokotche orgueilleux et qui ne rechignaient pas devant une facile excitation.
- Moi, me dégonfler... Vous m'avez vu quelquefois me dégonfler ?
- Je parie qu'Ignacio va en faire une bouchée, surenchérit Louis, un pince sans rire.
- Rendez-vous donc à demain, trancha Siro.
- Oui, demain on va rigoler ajouta Ignacio qu'on sentait décidé à en découdre avec cet espèce de saligaud qui avait juré de le tailler en pièces. »

Le lendemain, le stade est animé. Dans les vestiaires, le capitaine revient à la charge. « Alors Ignacio, tu as saisi. Ne te laisse pas faire. Annonce la couleur d'entrée.

- T'en fais. C'est pas encore ici que je vais me chier dans les frocs. »

Début de match. Première mêlée. Peut-être pas encore dans le bain, pas psychologiquement prêt, le redoutable pilier affamé entre en mêlée sans forcer.

Mes aïeux ! Alors que vraisemblablement il ne s'y attendait pas, quelle charge d'auroch contre lui... Quelle bourrasque subite : A en voir trente-six chandelles. A en perdre connaissance. Et à demeurer étendu, knock-out, sur le pré. Jeu arrêté. Les partenaires du terrassé demeurent interdits, tellement le coup dur a été rapide. Le soigneur, l'éponge miracle à une main, un seau avec de l'eau à l'autre vient pour rendre ses esprits au « descendu ». C'est long. L'anesthésie semble efficace. Le « terrible » tarde à se réveiller. On l'emporte sur la touche. Enfin, il récupère tant soit peu. La tête lourde, il revient sur le terrain, mais toute la partie, il demeurera un buffle transformé en veau.

Dans le vestiaire hendayais, après le match, chorus unanime...

« Qui est le plus fort... C'est Ignacio.

- Qui a été le plus expéditif ? C'est Ignacio.
- Qui est l'intouchable ? C'est Kokotche. (*Rapha fait les demandes... ses copains les réponses...*). Ignacio se rengorge.
- Vos gueules, bande de cons... lance-t-il très fier. N'empêche que je lui ai foutu quelque chose au client et que moi j'ai toujours mes tripes à la même place. »

Chasse à l'arbitre qui se termine dans la confusion

Ondarraitz ! La fin de la partie s'avérait difficile, tumultueuse, agitée. La lutte était chaude. Les arrêts de jeu ne se comptaient plus, rendus très fréquents par les sanctions des fautes commises, et par le temps que nécessitaient pour retrouver leurs esprits des commotionnés en série.

Le quinze local, un grand moment vainqueur avait dû concéder l'avantage à son adversaire. Le temps passait. Impossible de renverser la situation. D'où l'énerverment sur l'herbe avec des gestes par trop virils et qui d'ailleurs –comme chaque fois- n'arrangeaient rien et n'amélioreraient point le score.

« Voyou...Salaud... Fumier... Vendu... (*Spécimens de vocalises charmantes émanant de la foule*)

- Attends... tu vas comprendre... dégueulasse, hurlaient les plus excités, cependant point des sanguinaires, tout au plus des velléitaires. »

Le visé, le galeux : Monsieur l'arbitre.

Les vociférations les plus viriles, les cris les plus durs, les injures les plus appuyées, les menaces les plus terribles venaient des spectateurs des « populaires » face à la tribune. Il en a toujours été de la sorte. Cette partie du Stade semblait l'endroit de rassemblement préféré des supporters locaux les plus excessifs, des champions de la « hurlante ». Dire d'où venaient ces forts en gueule, ces inconditionnels serait un peu jouer les délateurs. Allons, laissons-nous tenter. Une belle phalange –hautement agissante et tonitruante- arrivait du Bas-Quartier. Que l'on ne jette pas la pierre à ces passionnés, portés sur les braillements intempestifs pour citer en exemple les spectateurs d'en face (voir plus haut), les « assis », ceux de la classe au-dessus. Non, il y avait seulement chez les premiers, plus de franchise, moins d'hésitation à clamer les sentiments, moins de prudence dans l'expression. Dans les tribunes et dans les environs immédiats, la protestation était faite sur un ton moins élevé. On s'en tenait à une sorte de réserve très contenue qui frisait de près l'hypocrisie dont certains –qu'on disait bien élevés- avaient appris les règles.

Coup de sifflet final. Nos choristes impénitents sautent les barrières et sont rapidement sur le terrain. La sortie est difficile pour le directeur de jeu. Le maigre contingent de gendarmerie affecté au service d'ordre ne serait pas d'une grande efficacité pour couvrir l'arbitre et le soustraire à la vindicte des « surchauffés ».

Fort heureusement, les joueurs du Stade, bien que marris par leur défaite, font une haie qui, si elle n'est pas d'honneur, protège le réprouvé. Les avants surtout jouent excellemment, bien qu'à regret, leur rôle de gardes du corps. Enfin, le menacé s'engouffre dans le couloir qui mène à sa cabine.

L'allée d'Ondarraitz est envahie par de nombreux groupes qui discutent, gesticulent, commentent l'événement. Pendant ce temps les plus sages désertent le stade, n'appréciant pas ce mauvais air qui, momentanément, y plane. Parmi ceux qui restent, il se trouve des flegmatiques, des gens qui savent et peuvent demeurer lucides au milieu des agités.

Va-t-on attendre longtemps la sortie du coupable ? (car de toute évidence, c'est bien lui, l'arbitre, qui a fait perdre le quinze blanc)... Que va-t-il arriver ?

Soudain quelqu'un crie : « attention, attention... Regardez par là. » Par là, c'est le terrain. Un homme petit, engoncé dans son pardessus, valise en main. Il porte une casquette (un couvre-chef peu utilisé à Hendaye, à l'époque). Toute son allure, toute sa hâte paraissent les signes évidents de la culpabilité et de la crainte. Trois fiers-à-bras ne perdent pas de temps. Mona, un pêcheur du Bas-Quartier, se trouve du nombre et paraît mener (Mona qui mène sans allitération) les lévriers à la poursuite du gibier.

Mais que fait le fuyard ? N'en peut-il plus ? Il ralentit. Le malheureux. Il va se faire lyncher. La meute s'approche. Au moment où elle va s'emparer de sa triste proie, de cet espèce d'arbitre « à la noix » ne voilà-t-il pas que l'homme se retourne, soudain, et le plus élégamment du monde, salue ses poursuivants, en ôtant sa casquette. Nos terribles redresseurs de torts ont quelque peine à en croire leurs yeux. Le « type » à la casquette, l'arbitre présumé, n'est autre que René Siro, le capitaine du Stade qui aime les bons tours

et à qui l'occasion a été offerte d'en jouer un à des matamores. Arrêt de la poursuite. Retour des poursuivants point glorieux et du poursuivi d'un calme exemplaire qui ne laisse pas extérioriser un contentement intérieur, certainement grand, puisque d'un côté il a permis de tirer quelqu'un d'une situation fâcheuse et que de l'autre il s'est joué d'irréfléchis (ne soyons point méchant, usons d'euphémisme).

Les spectateurs ne songent plus à la déconvenue toute récente. Ils rient de bon cœur de la supercherie et adressent quelques quolibets aux « justiciers ». Pendant ce temps, l'homme à qui l'on ne pense plus, file en douce. Ni vu, ni reconnu.

« Le con » dit Mona. C'est sa façon de lui témoigner son estime, sa considération, sa sympathie au capitaine Siro.

Point final. Dispersion rapide de tous, dans la bonne humeur, à défaut de liesse.

Sports
Rugby - Cyclisme
Athlétisme – Tennis – Natation – etc.

Logistique

Il existe une différence très grande entre le traitement actuel des équipes de rugby (de premier plan) et celui que connurent leurs aînées pourtant tout aussi méritantes, tout aussi chargées de possibilités, tout aussi capables d'engendrer du beau spectacle. Disons que ces aînées leur ont ouvert la voie et leur servent encore, parfois, d'exemple.

Maintenant l'enveloppe, la sinécure ou la place intéressante réservée, le loyer assuré, les repas sur la semaine et le dimanche garantis, le confort dans les déplacements sont entrés dans les mœurs.

L'avion souvent frété ou bien le car luxueux, on descend dans des hôtels de premier choix. Un traitement de faveur, de privilégiés.

Dans la décennie d'après 1920 et au-delà, l'équipe première du Stade n'a connu ni ces traitements, ni ces « chouchoutages », ni ces bénéfiques.

Etait-ce plus mal ? Non, assurément, tout bien considéré, car tous sont demeurés jusqu'à leur dernier jour –beaucoup ont disparu- des camarades extrêmement liés.

Retirés depuis longtemps de la compétition et de ce qui suivait, il n'y avait qu'à les entendre parler d'autrefois, de leurs années de pratiquants, de leurs hauts faits, ballon en main, mais aussi de leurs prouesses extra-sportives, tous ensemble, pour être convaincu que si l'espèce sonnante et trébuchante ne les avait point touchés, ni le confort ouaté, ils avaient trouvé quelque chose de plus précieux : une âme commune. Un pour tous... Tous pour un. Pour eux, ce ne fut pas une vaine formule.

Il fallut que l'équipe première du Stade tînt bon en Division d'Excellence (la numéro un d'abord) pour que s'établisse un jour fixe d'entraînement qui prit une partie de l'après-midi du jeudi, ce qui ne manqua point d'apporter quelques perturbations dans ateliers et bureaux.

Dès midi, les joueurs blancs étaient soumis à l'entraînement connu de tous les quinze de rugby vraiment sérieux. Un mélange de culture physique, de courses de fond, de démarrages, d'essais de coups de pieds pour les buteurs, d'une simulation de partie à effectifs réduits et à surface de jeu limitée donc restreinte.

Le capitaine Siro jouait un grand rôle lors de l'entraînement, comme conducteur d'hommes et comme stratège. Il était bien secondé par ailleurs et jouissait d'un prestige certain auprès de tous.

Mais il fallut aussi penser à la matérielle, à la subsistance. On ne pouvait décemment renvoyer de robustes garçons, à l'appétit affirmé, à leur travail, le ventre criant famine après le bol d'air –point nutritif ou pas assez- d'Ondarraitz.



Le repas « post-entraînement » fut servi, tous les jeudis, chez Bergeret, un restaurant de la plage ouvert toute l'année. Pas besoin d'ajouter qu'il était fait grand honneur aux plats généreusement servis. Certains prolongeaient leur temps de table. Mais la caution du trésorier du Stade prenait fin avec le café. C'était une ponction sur la caisse mais tellement naturelle et indispensable et qui n'avait rien à voir avec une quelconque entorse à l'amateurisme.

Beaucoup de déplacements s'effectuaient par train. En plus de leurs sacs contenant les équipements, certains se chargeaient d'extras indispensables au moral et au physique de tous. Célestin se trouvait lesté d'un baricaud, rempli à la meilleure source, d'une cave appartenant à un frère sien, source où le rouge d'Espagne coulait sans grandes difficultés.

Qui pouvait porter quelque chose pour manger, le faisait. De la charcuterie on en avait (le capitaine n'était-il pas, à la fois, créateur et fournisseur ?). La plupart prenaient, chez eux, de quoi ne point paraître en retrait.

Donc le ou les « casse-croûte » étaient assurés, copieux, divers. Pas question d'établir de différence de traitement. Tous tapaient dans les victuailles et les boissons mises en commun.

Comme l'on n'était point Crésus et que des superflus ne se dédaignaient point, il arrivait que l'on usât de quelques talents ou de quelques particularités que l'on possédait pour se procurer un peu de monnaie.

Ainsi Célestin avait une voix d'or. Il empruntait beaucoup au répertoire basque. Sans fausse honte, sans timidité, il lui arriva de pousser la note devant des publics étrangers, étonnés et ravis, à la terrasse ou à l'intérieur des cafés, sur des quais de gare, bref dans un endroit apte au rassemblement de badauds. Nos gars ne s'en tenaient point aux applaudissements, même fournis. Ils exigeaient le cachet. Rapha se révéla un collecteur de fonds doué, donc précieux. Mimiques idoines à l'appui, bagou au débord, il excellait dans l'appel par le geste ou par la voix. Son chapeau noir, faisant office d'escarcelle, recevait pièces et billets... lesquels alimentaient la « cagnotte » commune et permettaient des extras non négligeables.

Manifestement Rapha avait le don de créer l'ambiance d'où la morosité se trouvait bannie. Il entraînait irrésistiblement dans la gaieté communicative si indispensable pour un club qui gagne à ne point se laisser aller à un sérieux excessif, aliénant, surtout hors du stade et qui peut porter atteinte à une bonne, une indispensable confraternité ; un impératif dont ne peut se passer non plus, une société sportive qui veut durer. On se comprend mieux, on s'épaule plus naturellement quand le moral y est, quand on ne dramatise rien, quand on ne transforme pas un insuccès en débâcle absolue, en fin d'existence et également quand la victoire n'engendre pas « la grosse tête », l'aberrante et corrodante prétention.

Les tours que joua Rapha, pour amuser ses coéquipiers –qui lui en savaient gré– furent aussi nombreux qu'inédits. Tous à finalité précise : apporter la joie et aussi il faut bien l'avouer, procurer quelques bienfaits matériels. Le bon fabuliste antique, bossu ; le porteur de protubérance, de la rue Quincampoix, sa source de richesse, avaient en lui un imitateur qui réussissait à merveille à rendre leur difformité. Mais il ne le faisait que dans des circonstances très précises et qui s'avéraient de rapport.

On se rappelle encore, parmi les vieilles couches, ce qu'il fit un certain soir lorsqu'un hôtelier de la Place de la République ayant juré d'honorer le quinze du Stade, en cas de victoire, par un bon dîner, fut obligé de s'exécuter. Donc Monsieur Charles tint sa promesse et servit aux vainqueurs un menu tout ce qu'il y a de bien en quantité et en qualité avec accompagnement de liquides les plus fins pris dans des crus très diversifiés.

Mais, comme surgissant d'une boîte magique, l'assistance, à l'heure de la chaleur communicative des bons repas, vit Rapha, sorti « en douce » auparavant, revenir avec sa bosse des grandes occasions. Que portait-elle ? Tout simplement des poulets qu'il avait subtilisés, à la cuisine et qui allaient servir à quelques « casse-croûte » entre copains quand la faim serait sur le retour.

M. Charles s'en aperçut-il ? Peut-être. Mais il n'en fit rien voir. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à alimenter la bulle dorsale des grands jours. D'autres fournisseurs, supporters ardents du Stade, y passèrent à leur tour, pour des « amuse-gueule » qui avaient un dénominateur commun : leur succulence et leur gratuité.

Mais il ne pouvait s'agir, chaque fois, d'un quelconque larcin. C'était plutôt une dîme que prélevait un quinze pour les bons moments qu'il procurait à des « aficionados » inconditionnels. Evidemment, la manière était osée et à la limite de l'indélicatesse, mais il n'y fut toujours vu que le côté farce. Et qui sait si les mis à contribution ne prirent pas cela comme une marque de très amicale familiarité plutôt que comme un blâmable approvisionnement ?

Il advint parfois que Rapha prît la baguette du maestro pour diriger une chorale créée sur le champ. Le répertoire portait en général sur le thème grivois. J'ai su le succès remporté sous la halle de Peyrehorade par les chanteurs rugbymen, lors d'une audition, alors qu'ils revenaient d'un match en Béarn, qu'ils marquèrent une halte au pays d'Aspremont, y ayant flairé un bal. La chanson qu'ils y révélèrent portait sur une certaine « chambrette » évocatrice. Elle devait par la suite, faire le tour de la petite cité landaise et contribuer à déterminer un courant de sympathie en faveur des frontaliers porteurs du message.

Tribunes

Hendaye-ville avait son forum, son cercle et pourquoi pas, son cénacle, pas ouverts aux mêmes clientèles, ni tout à fait concomitants.

Le forum se tenait devant l'Elégance, un grand magasin (du moins pour Hendaye) ouvert en 1920 qui remplaça le chai de la famille Gentil et qui, vers 1927, vit l'arrivée d'une direction et d'un personnel parisiens. On tenta même de changer le nom de l'établissement. Mais Boka ne put jamais remplacer ce qui pour un vieil Hendayais demeurerait inébranlablement l'Elégance. Là ; non loin de la porte centrale, sans se préoccuper des rails du tram sur lesquels ils stationnaient, sans craindre de gêner les vieilles dames Carréra (les marchandes de friandises), ni de troubler les assidus des cafés voisins ; de

jeunes gens discutaient. Rugby, principalement. Au programme, les rencontres passées, les ou la plus récentes, les commentaires fournis de convaincus faits à haute voix et les pronostics pour l'avenir avec supputation des chances des locaux qui pour presque tous les participants ne pouvaient être que très favorables, avec, si la difficulté apparaissait évidente, une confiance inaltérable en un sort bénéfique (comme si un quelconque recours à l'astrologie était espéré).

Le forum est ainsi fait qu'il ne supporte point le calme. Il en allait de la sorte devant l'Elégance. Souvent les discussions s'animaient et il arrivait que l'on effleurât la contestation acerbe. Mais cela ne pouvait être qu'un simple épisode, l'attitude de ces jeunes, tous épris ardemment du Stade, ne pouvait, en définitive, qu'être empreinte de compréhension.

Il fallait que le temps fût particulièrement exécrable pour priver l'adolescence de ces échanges d'avant-souper.

Le dimanche après match, et lorsque les Variétés n'attiraient pas avec un film de valeur, le forum retrouvait de l'animation. Pour les commentaires de la partie du jour, à Ondarraitz ou pour attendre les nouvelles, lorsque les blancs se trouvaient en déplacement.

Mais en général, il se comptait moins de participants aux colloques dominicaux que dans ceux du courant de la semaine. L'audience s'en trouvait plus réduite comme si l'on ne goûtait l'événement qu'avec un petit recul.



Derrière de grands rideaux qui masquaient l'intérieur d'une vaste pièce se trouvait le cercle, autrement dit le café que par propension pour le prestige, on avait baptisé Grand Café. Sur semaine, l'ambiance y était assez calme. Pas de grand bruit. Un ton discret. C'était le rendez-vous habituel des « tapeurs de carton, beloteurs ou manilleurs » et des pratiquants du vieux billard.

Mais le dimanche, tout changeait. Surtout quand Hendaye jouait à domicile. Le café était plein sur le coup de six heures. L'on avait quelque peine à s'entendre d'une table à l'autre, tellement le bourdonnement était intense. Conversations au débridé. A la gêne point de plaisir. Commentaires assurés, affirmatifs et sans bémols pour les exprimer. Celui qui voulait de la voix dominer le lot, s'abstraire à une table pour tenter un survol vers une autre, en demeurait pour ses frais. Une vraie cacophonie. Un ensemble de foire. Il arrivait que la discussion, quelque part, prît un ton trop animé, trop entier, trop passionné. Alors ceux qui n'avaient pas atteint un tel degré de décibels se taisaient un peu, curieux de savoir sur quoi portait l'altercation ou ce qui en avait l'apparence, ce qui motivait la vivacité des propos et ne se privaient point de rire un peu aux dépens de trop évidents énervés.

Tout ceci se passait bien après l'apéritif d'honneur servi aux joueurs des deux camps. Les visiteurs étaient déjà loin cependant que les amateurs de performances oratoires et dégustatives s'en donnaient à cœur, sans se soucier de l'heure.

Au-dessus du cercle, de la grande salle du café, se trouvait le cénacle, une pièce réservée où se réunissaient –en privé, hors des oreilles trop curieuses de supporters très avides d'informations à déformer- les dirigeants du stade. C'est de là que partaient les grandes décisions, touchant à la vie du club et, en tout premier lieu, la formation définitive de l'équipe qui aurait l'honneur de défendre les couleurs locales le dimanche suivant. C'est dans cet endroit consacré que l'on conservait les trophées gagnés, les documents. C'est sur un mur en bonne place que l'on pouvait voir la fameuse affiche dichotomique des exaltés carcassonnais « Vaincre ou mourir ! »

Ces jeux des temps anciens

Il est manifeste que le cross n'a pas retenu l'attention, ni le désir de le pratiquer, des jeunes Hendayais comme on aurait pu le supposer. Est-ce par méconnaissance de ce sport à tendance individuelle. Certainement non, car il est on ne peut plus simple et n'a point besoin d'importation. Il s'agit de courir, le plus naturellement du monde, non seulement en partie urbaine mais également en campagne, en ne négligeant ni jachères, ni guérets (à la rigueur), ni sous-bois, ni bosses, ni fossés. Mais c'est un fait patent. Hendaye, dans la période qui nous intéresse, n'a pas eu de coureurs de cross-country. Si, en somme ! Mais des « crossmen » un peu particuliers, puisque s'agissant de l'équipe première de rugby qui ne répugnait pas sous la conduite de Siro de s'en aller par champs et collines vers la Croix des Bouquets, et ensuite de faire le trajet inverse pour regagner Ondarraitz. Excellente pratique que cet exercice de grand fond pour tenir, par la suite, les quatre-vingts minutes d'un match de rugby sans traîner, sans ressentir les tiraillements de la fatigue et le handicap oppressant de l'essoufflement. Mais à côté de ces « astreints », ayant un but précis, il existait quelques sportifs se livrant au simple, à l'ancestral exercice de la course à pied, tout bonnement pour le plaisir.

Au moment où les premières pâquerettes piquaient le gazon d'Ondarraitz, Berasaluce, après son travail, venait, en toute simplicité, exécuter quelques mouvements des bras, des jambes, du tronc, de la tête puis ensuite tournait autour du terrain des sports un bon nombre de fois. C'était un fervent de la culture physique, un de ces silencieux qui aimait l'exercice pour lui-même, pour les joies intimes qu'il procurait et qui négligeait le côté spectacle, le côté exhibition –que pas mal recherchent devant une galerie dont ils attendent les hurras-. Des exhibitionnistes, des prétentieux mais non de vrais sportifs et encore moins des sportsmen accomplis avec ce que cela implique d'éthique désintéressée.

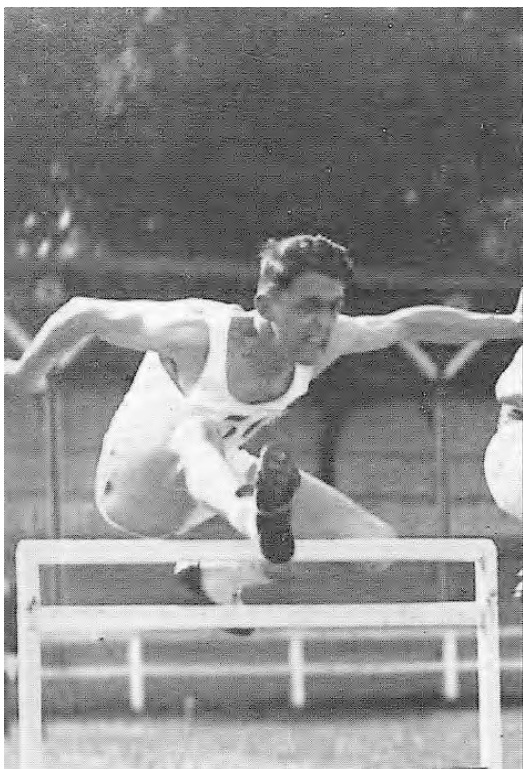
Avant que ne s'achève la saison de rugby notre fervent amateur était rejoint par d'autres qui prisait également ce legs hellène : l'athlétisme dont le Stade Hendayais entretenait une section.

Je ne sais si d'aucuns ne protesteraient pas en entendant parler d'entretien car il se réduisait, pourraient-ils arguer, à peu.

Un petit flottant, un léger maillot et des pointes et ces équipements étaient parfois payés par les intéressés eux-mêmes. Pour ne point nous attarder sur des considérations très secondaires, disons que le Stade Hendayais avait sa section d'athlétisme qu'il ne négligeait en aucune sorte.

Dès que le printemps prenait quelque force, il revenait au Stade de recharger la cendrée faisant tout le tour du terrain de rugby ; de remettre en état et de matelasser de sable les sautoirs, l'aire de lancement du poids, de tracer les diverses lignes qui marquaient les emplacements et les distances des courses, de s'occuper des haies pour le saut d'obstacles et de réparer ou acheter des instruments de jet.

Le Stade Hendayais, en tant que tel, participait aux Championnats du Comité régional où Bayonne et Biarritz jouaient les premiers rôles, remportant bon nombre de compétitions et force coupes. Le B.O. (Biarritz Olympique) avait d'ailleurs dans son sein le Champion de France et recordman de la spécialité du lancement du poids Duhour que son frère –un futur nom du cinéma français- allait relever et continuer à figurer au palmarès des performances de première ligne.



Hendaye eut de bons sprinters (Cobos, Labourdette, Tell, etc.) des franchisseurs de haies de talent (Narvarte Modesto) des sauteurs honnêtes et forma de futurs as, puisque plus tard deux Hendayais devaient remporter le titre de Champion de France : Pierre Dumora dans le lancer du javelot et Sorondo Henri dans le saut en longueur. Pas mal pour de purs amateurs !

Domage qu'il ne se trouvait qu'une infime fraction de rugbymen à goûter aux joies de l'athlétisme et éprouver les bienfaisants effets d'une pratique régulière d'un sport aux multiples facettes, bien prenant. Enfin, passons. La pelote basque avait également vertu de bon entraînement pour préparer la longue saison de « l'ovale ».

Modesto NARVARTE

Photo extraite du Journal Bil

Domage aussi que l'engouement du public n'ait jamais été très grand et que même lors des rencontres interclubs il y eut de grands vides dans les tribunes et tout autour du champ des opérations.

Et cependant ces compétitions se révélaient bien sympathiques dans leur simplicité. Mais il faut du public, n'en doutons pas, un spectacle plus viril, plus dense et surtout qui motive davantage l'esprit cocardier qui sommeille chez beaucoup.

Du vélo pour tous

Dans les années qui suivirent 1918, à tout bien considérer, la bicyclette peut être prise comme l'une des grandes conquêtes humaines, en ce qui concerne le déplacement. Déplacement individuel s'entend. Beaucoup de nouveautés, d'inventions ne se produisent qu'à pas mesurés, avec des poussées, des accès qui font avancer plus rapidement l'essor. Suivent des temps où l'on souffle. Le règne de la petite reine ainsi ne devint pas effectif du jour au lendemain.

Il fallut quelques années pour voir la quasi-totalité des foyers –urbains comme ruraux- nantis de cet instrument qui prenant beaucoup à l'homme pour fonctionner le lui rendait bien ; facilitant le voyage en rapidité et en aisance.

Quel chemin parcouru depuis le 17^e siècle (officiellement du moins, car il est certain que l'homme a rêvé, a tenté de rouler par ses propres moyens depuis fort longtemps, avant) ; lorsqu'en 1693 le docteur Richard, un rochelais inventa un surprenant véhicule à quatre roues (un lointain cousinage avec le classique deux roues) actionné par deux pédales. Il faut arriver en 1816 avec le baron Drais, un ingénieur badois pour trouver la première machine, la draisienne, d'où est sortie l'actuelle bicyclette. « La bicyclette a succédé au bicycle, à roues inégales, construit en France, dès 1855, par l'ouvrier Michaux et perfectionné par l'ingénieur Truffaut qui eut l'idée de la jante creuse. »

A cette époque, c'est la roue avant munie de pédales qui était motrice. Les documents d'alors nous montrent ces engins bizarres formant un assemblage qui jure. Deux roues disparates : celle de devant ayant un diamètre abusivement plus grand que celui de la roue de derrière qui, naine, donnait l'impression de suivre péniblement. Un appareil pour exhibitions de cirque. Tout allait devenir normal –du moins pour notre conformité, notre entendement- en 1880 lorsque fut construite en Angleterre, la première bicyclette avec roue arrière motrice sans disproportion dans la grandeur des circonférences roullantes. La chaîne, le pédalier multiplicateur suivirent. La roue avant devint l'organe de direction. Le siège (la selle) placé bien en arrière assura à l'engin une plus grande stabilité. Et les améliorations allaient s'ajouter aux améliorations avec l'invention, l'adjonction des pneumatiques, des jantes légères et au début du XX^e siècle la précieuse roue libre.

On ne répètera jamais assez le rôle déterminant qu'a joué cette modeste (en apparence) machine comme moyen de déplacement des humains, comme facteur des premiers balbutiements du tourisme et comme objet d'un sport fort goûté.

Il fallut en arriver à la seconde moitié de la décennie 1920-1930 pour assister à la véritable propagation du vélo.

La marche à pied demeura longtemps le lot de ceux qui se rendaient à leur travail, de ceux qui se promenaient.

Pour l'enfant, posséder une de ces magnifiques machines qui se tenaient miraculeusement debout sur deux simples points d'appuis, qui permettaient d'aller plus vite, de faire connaissance avec la grisante mais aussi la perfide vitesse, relevait souvent du désir contenu mais tenace, de l'espérance lointaine et du rêve à l'accomplissement fort aléatoire.

Pour mon certificat d'études, j'eus la bonne fortune de m'en voir offrir une. Je fis donc partie des privilégiés sans en éprouver pour cela, une quelconque supériorité envers

mes camarades moins chanceux, ni, je l'avoue pas la moindre compassion pour ce que pouvait être leur envie.

Une chute monumentale que je fis lors de mes premiers usages, de toute façon, aurait rabattu mon orgueil de nanti et aussi rendu moins jaloux ceux qui, et pour cause, ne couraient point de tels risques. Mais la différence de traitement ne dura pas. La bicyclette entra, de force, dans maints foyers. Adultes, adolescents et enfants s'en virent dotés. Et dorénavant beaucoup pouvaient se servir de la chanson, la faire leur :

« En revenant de Jurançon (ou d'ailleurs !)
Pédali, pédali, pédalons
Nous allions le cœur en fête
Sur la bicyclette. »

Le Vélo Club Hendayais, dont il fut déjà question dans cette « mémorisation » n'avait rien d'un concurrent pour le Stade Hendayais. Ni d'un dédaigneux, d'un indifférent. Un ami véritable. Lors de la saison du rugby, ses dirigeants n'étaient pas des derniers à se rendre à Ondarraitz pour encourager les Blancs dont beaucoup se trouvaient être de leurs amis, et même pour y manifester d'une façon bruyante, qui par un certain côté touchait au chauvinisme, un attachement actif, vibrant à la formation locale. Un attachement à un même clocher parti du cœur. En quelque sorte, le Stade et le Vélo Club faisaient des efforts parallèles pour le renom de la petite patrie. Pas de fossé entre les deux organismes. Les dirigeants –au demeurant de vieux et excellents copains- toujours prêts à s'épauler, à se rendre mutuellement service.

D'anciennes connaissances pour tout Hendayais de souche et de résidence que ces hommes qui présidaient aux destinées du club comme le truculent cordonnier Campet ; le vieux sage Méthol, homme providence pour tout détenteur de bicyclette, donnant toujours d'avisés conseils et s'avérant un recours infaillible lorsqu'une retouche ou une réparation s'imposait ; l'entrepreneur du bâtiment de la plage Alzaté, actif, nerveux et qui ne rechignait point à être souvent sur la brèche pour la bonne marche de la société. Il s'en trouvait d'autres également pour toutes les opérations de contrôle, de police que nécessite une course. Avec les précités, ils formaient une association sur laquelle on pouvait compter pour toutes les manifestations « pédalantes » dont Hendaye était le théâtre.

A ces premiers pionniers devaient venir coller les jeunes qui allaient assurer la relève, jusqu'au jour où il fallut –pour d'impérieuses raisons étrangères au sport, en apparence, mais le conditionnant cependant- dételer et laisser le Vélo Club Hendayais en sommeil.

Hendaye, vraiment, pour un petit patelin était gâté du point de vue spectacle sportif.

L'hiver : le rugby. En toute saison, quand le temps y consentait : la pelote basque. Au printemps, en été, en début d'automne : le cyclisme. Un éclectisme à signaler. Le public, dans les tout débuts, se vit offrir question vélo des courses de classement pour le club uniquement. Durant plusieurs dimanches les licenciés courant pour le Vélo Club participaient à une épreuve qui comptait pour le classement final. Le départ était donné au Vieux Fort. Après une sortie champêtre, par des routes pas toujours excellentes, retour vers Hendaye et arrivée là d'où l'on était parti. Un peu en avant du nouveau groupe scolaire, direction la plage ; à peu de choses près en face du Monument aux Morts.

« Moi, je te dis qu'aujourd'hui Añorga va gagner...

- Oui, s'il s'entend avec Ametsa...
- Attention à Chirita qui n'a pas encore montré ce qu'il tient dans ses mollets. »

Añorga et Ametsa étaient deux fils de la terre, robustes, sérieux, persévérants. Chirita arrivé depuis un certain temps de son Portugal natal montrait un goût très fort pour la course de vélo. Encore inexpérimenté, il promettait beaucoup.

- « N'oubliez pas Boireau, ni Dominique, ni Soulé.
- Et Aguirre et Rouglan pour qui les prenez-vous ? »

C'était là le thème général débattu aussi bien par les grands que par les gamins qui attendaient l'arrivée et qui n'avaient pas besoin de barrières pour se préserver de ce qui passait devant eux, sur la route, c'est-à-dire pas grand-chose d'intense, ni de dangereux.

Avec ces propos, on tenait l'essentiel du lot de coureurs de la localité. De purs amateurs, des acquis à part entière au sport cycliste, des admirateurs des as, des géants dont ils suivaient les prouesses dans le Tour ou lisaient les exploits dans les comptes-rendus des épreuves classiques régionales ou touchant à l'ensemble de l'hexagone.

Les compétitions entre porteurs d'un même maillot (le vert et le rouge) n'eurent qu'un temps. Elles durent céder la place à la course plus étoffée avec la participation d'éléments venus de l'extérieur, du proche extérieur cependant, puisque ne dépassant guère le cadre départemental avec parfois quelques landais, au rendez-vous.

L'épreuve gagnait en nombre, en importance de combativité, en inédit par la révélation de coureurs que l'on ne connaissait pas ou peu. Mais elle perdait en intimité, en familiarité. Parfois l'esprit chauvin s'en mêlait. Tout n'était pas perçu avec sérénité et bonheur quand des étrangers de Bayonne, d'Anglet, du Boucau, d'Artix ou de Nay venaient irrésistiblement s'imposer. Il se trouvait quelques points litigieux en suspens, depuis la saison de rugby, qui n'arrangeaient rien. Des pratiquants hibernaux de l'ovale se muaient en coureurs cyclistes durant la période estivale. Parmi ces courageux, citons Sarraute du Boucau Stade, un rude pilier mais aussi un pédaleur courageux. Egalement parmi les boucalais bicéphales Lousse et Forsans. Hendaye eut aussi ses deux ou trois sportifs à l'éclectisme certain. Ce qui prouve que le mariage n'est pas impossible entre le ballon et la bicyclette et que l'un ne porte point tort à l'autre. Certes à vouloir trop embrasser, on atteint difficilement les sommets. Mais la diversité n'a-t-elle pas ses puissants attraits et peut-être également sa justification, pour le maintien en condition ?

Avec un lot de coureurs plus fourni, l'arrivée se déplaça, la route du Vieux Fort s'avérant trop serrée. Il faut ajouter que la circulation –autre que pédestre- avait rapidement acquis une plus grande importance.

L'arrivée se trouva portée sur le Boulevard de la Mer, face au café Bellocq. Beaucoup de jeunes à l'époque, peu habitués aux incidents de la route, considèrent comme dramatique une arrivée particulièrement saisissante avec une chute collective monumentale de plusieurs compétiteurs.

« Les voilà... les voilà ! (Des cris montant d'un peu partout, des premières rangées de spectateurs).

Allons, serrez-vous... Restez sur le trottoir » commandaient des voix impératives.

La foule était dense sur les bords. Elle avait comme une tenace fringale de se tenir sur la route, comme si on y était mieux, comme si la visibilité s'y avérait plus grande.

Les commissaires du Vélo Club Hendayais, brassards ostensiblement apparents sur la manche de leur vêtement, avaient fort à faire pour contenir les impatients, friands de spectacle. Quelle quête de bonne place, sans souci de sa taille personnelle, sans scrupule pour savoir si quelques individus de petite envergure –les éternels sacrifiés des rassemblements à partir de la position debout- se trouvaient dans les rangs de derrière. Malheur dans ces cas-là à qui n'a pas la hauteur suffisante et qui est perdu dans la masse.

Il est fréquent et même invariablement fatal que ces êtres desservis par la nature soient en quelque sorte aspirés alors qu'ils occupaient la place qui convenait à leur morphologie et presque sans qu'ils s'en rendent compte –et en tout cas sans qu'ils en puissent mais- se voient « phagocytosés » pour se retrouver au milieu de spectateurs plus haut perchés, quand ils ne sont pas carrément relégués à la place impossible, à l'arrière, d'où toute vision de la scène est exclue.

Mais enfin il n'est pas que des « mal lotis », des « rase-mottes », des sacrifiés par avance. Il reste cependant, à beaucoup, à moins qu'ils ne fassent dans le gigantisme, à jouer avec leurs vertèbres cervicales. C'est que le jeu des têtes environnantes est intense, régulier, constant pour saisir l'échappée, le trou qui permet d'y voir un peu entre tant de chefs qui hélas, ne peuvent demeurer immobiles ; qui ont la manie d'osciller sans cesse, surtout du côté où il ne faut pas, là où il se trouve quelque chose à percevoir.

La meute multicolore avait surgi au tournant du fond de plage, non loin des Deux Jumeaux. C'était un vaste tapis ondulé dont les formes changeaient à chaque instant, le dessus comme agité fébrilement par une forte houle. Un accollement mouvant d'anticlinaux colorés. Près du sol des bielles en constant mouvement, descendant et montant.

Une grosse machine, bien réglée, aux multiples rouages allant en synchronisation parfaite. Le moutonnement grandit rapidement, ne paraissant au début ; dans le fond de la longue ligne droite ; occuper qu'une partie de l'asphalte. Plus il se rapprochait et plus son emprise sur la route grandissait. Bientôt toute la largeur allait être nécessaire.

Les spectateurs des premiers rangs se penchaient tant qu'ils le pouvaient, faisaient des efforts pour mettre le nez à la fenêtre. A quoi servaient les claies posées un peu en retrait ?

« Allons, bon sang, soyez raisonnables, rangez-vous, reculez. Vous entendez... Vous n'y verrez pas davantage, en vous avançant. Mais reculez donc... »

Impérative ou bon enfant, l'injonction n'avait qu'un effet mineur.

La vaste ondulation mouvante cessa aux approches du but. On assista à un impressionnant coude à coude. C'était à qui foncerait le plus énergiquement. Grand dieu, ces jeunes coureurs étaient-ils des diables, pour rouler à une telle allure, de façon hachée, allant à droite, allant à gauche, serrés les uns contre les autres ? Etaient-ils des audacieux portés par la chance ? Avaient-ils une notion du danger qu'ils couraient ? Se sentaient-ils protégés par quelque divinité tutélaire ? Avaient-ils quelques raisons de le croire ? Pas forcément.

Soudain une vaste déchirure dans le peloton. Un effondrement « tectonique ». La partie droite de l'ensemble se disloqua. Les coureurs, l'espace d'un instant, ne furent plus que des pantins désarticulés qui firent un saut en l'air avant de retomber lourdement sur le sol. En moins de temps qu'il ne faut pour le réaliser, la route ne fut à cet endroit qu'un enchevêtrement de corps et de machines. Un cri, presque d'effroi, partit spontanément et unanimement de la foule, cependant que les rares veinards qui avaient tenu sur leur vélo franchissaient la ligne d'arrivée. Peu de spectateurs se soucièrent sur le moment de savoir qui avait gagné.

Les coureurs les moins touchés se relevèrent rapidement et même terminèrent l'épreuve. D'autres mirent du temps à recouvrer leurs esprits. Il arriva ce qu'il se produit toujours, hélas, dans ces cas-là, du fait de la curiosité malsaine du public. Comme il restait encore quelques infortunés gisant sur le sol, au lieu de laisser le service de la course s'en occuper, des vicieux voulurent voir. Heureusement que la gendarmerie n'était pas loin pour prêter main forte aux responsables du Vélo Club Hendayais, moins habilités, moins sacralisés que les porteurs de képis pour se faire respecter et que toute une frange de fâcheux fut refoulée.

Bientôt, il ne demeura étendu, sérieusement touché qu'un malheureux concurrent inanimé. Il s'agissait d'Antâa d'Artix, un bon régional, une valeur sûre du Béarn pour ce qui a trait au sport cycliste.

On l'emporta rapidement. La foule était, dans son ensemble, silencieuse, apparemment traumatisée par ce petit drame qui n'eut pas, heureusement, de conséquences tragiques. Antâa, après un petit séjour en milieu hospitalier, devait se remettre complètement de son choc, de ses blessures. On devait le revoir sur les routes où il fut souvent aux places d'honneur.

Les arrivées à la Plage ne connurent pas un tel désastre. On continua naturellement à courir. Ainsi furent connus de nous des coureurs pleins de talent ; Victor Fontan de Nay, un extraordinaire grimpeur, à l'aise dans les cols pyrénéens, le roi de la montagne ; Mourguiart de Tarnos, Lembeye Alcide, un cheminot ; Montero Ricardo, un espagnol ouvrier aux Forges de l'Adour ; Antâa, l'infortuné ; Dufau, Sarraute, Forsans, Lousse tous trois du Boucau Stade où ils jouaient au rugby, portant le légendaire maillot noir. Ils se trouvaient d'autres coureurs cyclistes –même à Hendaye- qui flirtait avec l'ovale lorsque la saison en était venue.

Il y eut beaucoup d'autres régionaux qui vinrent courir à Hendaye. Peut-être plus modestes en renom. Mais d'un mérite certain. Et n'oublions pas les pensionnaires du Vélo Club Hendayais qui étaient présents à ces courses à caractère régional et qui s'y comportaient fort honorablement. Il leur arriva de se trouver aux places de grand choix après le sprint.

Le 15 août, chaque année, avait lieu un mini-circuit du Pays Basque, empruntant beaucoup de parcours au Labourd et un peu à la Basse-Navarre. Vers le milieu de l'après-midi, ils passaient par Hendaye qu'ils traversaient de la gare à la plage. J'étais un assidu de ce rapide défilé. Au bon endroit, sur un mur de la propriété Aritzetan dans le tournant qui suit Beltzenia, en direction de la plage.

On retrouvait là les coureurs de la région, déjà nos vieilles connaissances, et quelques compétiteurs venus d'un peu plus haut que les rives de l'Adour.

Parmi les épreuves à caractère local, il faut citer la course de la Bixintxo dans une atmosphère de kermesse, mais de kermesse basque. Ce jour-là, également la compétition était prise au sérieux. Je connais maints sociétaires du Vélo Club Hendayais qui boudèrent la table plantureuse des fêtes afin d'être plus légers pour courir. Que l'on se rassure, ces gaillards que l'on vit revenir du circuit, crottés des jambes à la figure, tranchant alors en cela, avec leurs compatriotes sur « leur trente et un » se rattrapaient par la suite. Tous, même ceux qui ne terminèrent point aux places d'honneur. Cependant, remporter le ou les trophées de la Bixintxo, c'était la notoriété assurée durant ce temps de liesse où d'euphoriques sportifs abondaient sur la Place de la République.

Le Tour de France à Hendaye

Le repos Le départ

Ce fut un beau dimanche comme on peut en voir, en particulier, fin juin et début juillet sur la Côte Basque, en général, et donc à Hendaye qui bénéficie d'un microclimat qui attire par sa douceur des fatigués, des convalescents, des malades, des retraités, en quête du coin où il fait bon vivre.

Et dire qu'il existe de mauvais esprits pour opiner sans réflexion, sans contrôle ; des divagateurs, lesquels, gens de parti pris, daubent sur le côté pluvieux de notre cité.

A la vérité, un examen attentif du temps, un regard sérieux sur l'échelle hygrométrique nous prouverait amplement, que les chutes d'eau ne sont ni plus fréquentes, ni plus abondantes chez nous, que dans maintes contrées et que la vente du « pépin » ne s'est jamais avérée une grande sinécure pour attirer un fort contingent de commerçants versés dans cet article.

Monsieur Gulf Stream fait des siennes, c'est l'évidence même. Mais heureusement qu'il est là. Nous le verrons plus loin.

Je sais des condamnés au four crématoire de certaine côte que l'on veut ; à tout prix (et pour quel prix) ; privilégiée, qui rêvent d'un souffle aussi salubre à maints points de vue.

Nous avons des journées chaudes, nous aussi, bien chaudes. Surtout, quand le vent du sud nous porte ; de bien loin, par-dessus les sierras espagnoles qui n'atténuent nulle rigueur, la sèche, l'ardente, l'implacable surchauffe des zones où le brasier s'avère d'une intensité exagérée.

« Que vous avez de la chance, vous des bords de l'Atlantique, me disait un jour, à Cannes un naturel de l'endroit.

- Que vous manque-t-il donc ? Avec votre ciel dont le bleu intense est la règle. Votre soleil qui permet les bronzages.
- Trop peuchère. Comme j'ai aussi un lopin de terre que je cultive entre deux séances de pêche, boudiou... quelles corvées que celles des arrosages. Et si vous ne leur donnez pas d'eau aux plantes, qui va leur en donner ? Pas le ciel qui a fermé son robinet. Alors, en avant, malgré la fatigue du métier. Et vas-y du bidon. Vas-y de l'arrosoir.
- Mais tout de même il pleut quelquefois.
- Pas comme chez vous, pas de la même façon. Quand ça tombe ici, ça emporte tout. Un déluge dont la terre arable –quand elle n'est pas impétueusement charriée- ne retient rien. Aussi regardez la garrigue mise à part. Regardez cette couleur de paille jaunie. Où est il le beau vert de par chez vous ? »

Je me serais bien gardé de ne pas entrer dans les vues de mon interlocuteur.

Qui peut prétendre qu'avec l'intense chaleur on soit à l'aise ? Un poids de feu nous presse de toutes parts. L'oiseau se tait. Tout se tait ou bruit en sourdine comme saisi par une lassitude extrême. On cherche l'asile, le havre, le salut en s'enfermant « volets clos » ; en transformant les pièces en autant de chambres mortuaires. Ou bien l'on re-

cherche du côté de l'ombre. Mais là, la chaleur, bien qu'atténuée, se fait sentir aussi. Supportable certes. Mais pas pour prétendre être à son aise. Spectacle peu heureux que celui offert par les plantes qui baissent pavillon ; par les fleurs qui perdent leur fraîcheur, leur éclat, tout d'un coup ; par la terre d'un gris de ciment et qui se fendille.

Ce qui pour d'autres lieux s'avère comme un tourment fréquent, une sorte de châtiment coutumier, une obligation de se résigner à un état où l'on souffre par une imposition trop fréquente de fournaise, n'est pour Hendaye qu'un état passager et hors de l'ordinaire. Après une journée caniculaire, il n'est pas rare de voir se lever, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, l'ait annoncé un petit vent frisquet qui peut grandir en importance et soulever le sable de la plage à en faire fuir les usagers baigneurs, adeptes du bronzage ou simples contemplateurs du vaste golfe.

C'est ce que l'on nomme le coup « d'enbata » provoqué par une sorte de foehn ou de simoun ou de sirocco (à l'entendement de tout un chacun) mais cependant moins brûlant et moins impétueux que le grand frère saharien mais porteur d'assez d'énergie pour déclencher une tempête de sable qui aveugle, qui colle de fines particules siliceuses aux habits et aux véhicules et fait, à chaque coup de colère, désertier la vaste grève balnéaire.

Et c'est alors qu'une longue et large écharpe blanche descend du sommet du Jaïzquibel jusqu'à l'envahir en entier. Tout se couvre à une allure record, comme un phénomène bien réglé. L'orage, avec ses grosses gouttes –les « bien » ou les « mal » accueillies d'un moment- se met souvent de la partie. Et puis tout se calme. Mais de toute manière, le supplice du feu est terminé. Du moins pour la soirée. Si l'eau tombe à verse, c'est autre chose. Rares –c'est à signaler- sont les assassines chutes de grêle.

Le temps pluvieux peut s'imposer quelques jours durant, sans grandes précipitations. Une aspersion continue. « De l'eau qui ne se perd pas » comme disent les jardiniers. Ténue comme elle tombe, elle ne peut ruisseler.

Il est courant, à Hendaye, en plein été surtout de voir succéder à une journée ou à une courte période où tout flamboie, où le moindre déplacement s'avère pénible des lendemains couverts (disparu le soleil) avec baisse notable de température ; sans pluie, cependant. C'est là, l'une des chances, l'un des charmes de notre coin.

Comme il fait bon alors respirer, se remettre de l'épreuve débilante de la chaleur qui, ne lui jetons pas une pierre trop partisane, a également ses attraits, mais à condition de ne point durer de trop et intempestivement.

Merci donc à qui permet cette heureuse transition, à notre visiteur, à notre bienfaiteur, le Gulf Stream avec ses interventions fort opportunément adoucissantes. Que les détracteurs aveugles en prennent leur parti. Notre Côte Basque –et Hendaye tout naturellement- ont un climat que beaucoup nous envient. Ceci fait un peu cliché vieillot, mais demeure tellement vrai ! D'ailleurs y aurait-il des contempteurs s'il n'en était pas ainsi, si le bon vivre, la douceur de vivre, le bénéfice de vivre sainement, ne faisaient pas partie – pour une très large part- de tout ce qui fait après tout le sens et la valeur de notre présence ici bas ?

C'était donc un dimanche chaud de 1928. Un événement extraordinaire pour la petite cité frontalière s'y déroula. On en avait eu ouï dire depuis un bout de temps. Les langues avaient fonctionné. On en attendait beaucoup. Avec l'enthousiasme –et peut-être

une certaine naïveté du néophyte- on embellissait, au possible, ce que l'on considérait comme une grande chance.

Hendaye avait été choisie comme ville étape pour le Tour de France cycliste. Aubaine supplémentaire sa désignation comme lieu de repos d'une journée. Une pause salutaire entre un parcours uniforme, plat mais long et une série d'ascensions de cols pyrénéens, touchant presque à l'épopée, à l'impossible. Peu de Hendayais ce dimanche-là, parmi les valides, les disponibles, jeunes, adultes ou d'un âge déjà avancé, étaient restés chez eux ou avaient opté pour un voyage.

Bien avant la grande arrivée, on ne parlait que du Tour. L'on suivait sur la Petite Gironde (la radio en étant à ses débuts et la télévision dans les temps de gestation) l'avancée de la vague, partie de Paris et qui par le Nord et la Bretagne, progressait, fidèle à une chronologie (si le mot n'est pas trop fort pour parler de l'emploi du temps de coureurs cyclistes) étudiée et imposée pour arriver chez nous et aller plus loin.

Je crois que le boulevard de la Mer n'avait pas connu autant de monde depuis fort longtemps, si ce n'est jamais. Une partie seulement de l'immense front d'océan (4 kms) hendayais. L'arrivée se jugeait à la hauteur de l'Hôtel Eskualduna, alors palais en plein épanouissement.

Lorsque vint le moment fatidique, où il allait se passer quelque chose d'important, j'avoue que nous fûmes beaucoup à être dépassés par ce que nous vivions. Nous attendions les coureurs. Déjà nous étions captivés par les voitures suiveuses : voitures des officiels, voitures porteuses de messages publicitaires.

J'ai connu, par la suite, des Tours plus étoffés, question parc automobile, plus « tape à l'œil » avec des véhicules plus clinquants, plus tapageurs avec force haut-parleurs sur des voitures, des camionnettes, des camions commerciaux.

Mais puissance des révélations, ce premier Tour (pour moi) je n'en oublierai jamais ni l'ambiance débordante pour un petit provincial habitué au calme ; ni la richesse des machines ; ni la naturelle aisance des suiveurs, ces « parisiens » qui en imposaient rien que par leur façon de s'habiller, de s'exprimer, aussi de s'exhiber ; ni l'heureuse fortune de voir comment étaient réellement constitués ces héros que les feuilles sportives nous vantaient tant.

Les premiers arrivants franchirent la ligne blanche comme seize heures avaient sonné. Toute une équipe ou presque.

Nous n'entrerons pas dans les détails techniques de la grande épreuve cycliste, à renom international et à formule changeante.

Que ce soit en tracés, en façon de composer les équipes, en combinaisons diverses pour effectuer les étapes, combien n'a-t-on pas au cours des décennies apporté de retouches, recherché l'inédit, affiché un souci tatillon de ne jamais faire les choses de la même manière ?

Cette année-là, le Tour se courait par équipes nationales. Et il en vint de loin, des antipodes. J'ai encore dans l'oreille les noms d'Opperman et de Watson, deux originaires d'Australie qui dans cette étape Bordeaux-Hendaye se taillèrent la part du lion.

Les coureurs des équipes nationales –des professionnels- étaient l'objet de la grande sollicitude de la part de leurs dirigeants respectifs et aussi des marques des vélos qu'ils montaient et qui savaient se servir de leurs exploits à des fins grandement publicitaires donc lucratives.

Il y avait parmi ces « nationaux » les plus grands noms du cyclisme mondial et en tout premier lieu d'Europe et particulièrement d'Italie, de France, de Belgique, du Luxembourg et de Hollande. Nous y reviendrons.

Parlons d'autres participants à la « grande boucle ». Alors on pouvait appeler ainsi le Tour de France car le départ était donné à Paris et le retour s'y faisait également. Mais depuis de la fantaisie... Beaucoup de fantaisie.

Or, donc, saluons ces durs, ces obscurs, ces peu favorisés de la route que constituaient « les touristes-routiers ». La plupart du temps il s'agissait de purs amateurs, bien que coureurs en renom dans leur région. Leur gloire ne dépassait pas –ou pour si peu- le cadre restreint de cette dernière. Pas chouchoutés du tout. Perdus sur la route, livrés à eux-mêmes, ayant en charge la majeure partie des questions matérielles il leur fallait un sacré amour de la « petite reine » pour se risquer dans de telles conditions dans une si grande, une si pénible aventure avec des moyens si réduits, une sorte de solitude et la certitude d'avoir à souffrir bien plus que les « grands seigneurs » du peloton. La région de Bayonne avait à l'époque « son » touriste-routier Alcide Lembeye. Oh ! Il ne fut pas le seul du coin à tenter la grande sortie. Mais soit qu'il fut typique, soit qu'on considérât son cas comme unique, c'est vers lui qu'allèrent les préférences du public landais et basque.

Alcide Lembeye était un cheminot, ayant en gare de Bayonne un grade subalterne, originaire des Landes toutes proches, un fervent de la compétition cycliste sous les couleurs du Guidon Bayonnais. A l'époque –avant 1930- le Front Populaire n'était pas encore passé avec ses largesses, les cheminots devaient avoir un peu plus de 10 jours de congé annuel. Ce n'était pas mal si l'on considérait la classe ouvrière dans son ensemble qui n'en avait pas et qui regardait les gens du rail avec un soupçon de jalousie.

Lembeye réservait son congé annuel pour le Tour de France. Avec la mansuétude de ses chefs, il s'arrangeait afin que les dates coïncidassent. Et le voilà parti pour la grande balade. Le Tour durait, hélas, beaucoup plus qu'une décade. Aussi lorsque l'inexorable fin du congé sonnait, Alcide descendait de vélo et regagnait Bayonne –comme il pouvait- pour y reprendre son service, en gare.

Voilà, comme ils étaient, ces parias, ces fous, ces oubliés qui allaient sans aide, finissant dans le peloton de queue, parfois très tard ce qui entraînait leur irrévocable disqualification. Il y eut quelques exceptions. Quelques « touristes-routiers » jouèrent des tours aux ténors, en leur brûlant la politesse et en se payant l'insolente audace de les battre à l'arrivée. Mais l'exploit n'était pas fréquent. Nous verrons, toutefois, qu'à Luchon il eut lieu et dans les « grandes largeurs ».

Je vous laisse deviner le branle-bas extrême et anormal qui régna en maître sur le Boulevard de la Plage quand se succédèrent les arrivées des équipes sélectionnées puis –avec un recul certain- le cortège des valeureux, des méritants mais peu fortunés touristes-routiers.

L'animation devait gagner jusqu'en ville. Les coureurs dès leur descente de machine, les formalités d'arrivée accomplies ne s'attardèrent pas. La mer ne les intéressait pas. Ils regagnèrent prestissimo leurs hôtels respectifs.

L'étape, apparemment sans difficulté majeure, en avait cependant éprouvé plus d'un. Il avait fait très chaud. Si entre le pays vendéen et la Gironde, la température avait été supportable, donc naturellement bien acceptée, il en était allé autrement dans la forêt landaise, serre où l'on suffoquait sous la métallique scie incessante, moqueuse et stridulante des cigales.

Heureusement qu'entre l'Adour et la Bidassoa, l'air de la mer s'était montré moins dur, moins cruel, qu'il avait redonné quelques forces à qui défaillait. Mais cela n'avait pas été suffisant pour faire oublier l'enfer de la pinède.

« Les barons », les « premiers rôles » eurent les hôtels de grand choix. Pour les mieux nantis, l'hôtel Eskualduna et le Grand Hôtel Continental et de la Plage, les deux grands établissements dont les chambres ouvrent sur la mer. D'autres logèrent un peu en retrait. Les touristes-routiers furent relégués en ville ou la gare (une sorte de ghetto pour des gens qui n'étaient pas au gotha du cyclisme).

Il nous fut donné, de la sorte de découvrir un presque touriste-routier Victor Fontan, avec ses proches compagnons à l'Hôtel de la Paix, modeste mais sympathique et très correcte hôtellerie, dans la petite rue qui descend du Patronage. Lavés, maillots très propres de repos endossés, ces hommes se restauraient. A la quantité de victuailles qu'ils avaient sur la table (beaucoup de produits : fruits et légumes rafraîchissants) et à leur façon d'engloutir, il n'était pas difficile de saisir qu'ils avaient à récupérer après les efforts de la journée et qu'ils avaient une faim de loup. Que de calories perdues qu'il leur fallait retrouver car vitales, surtout pour eux.

Le lendemain était-ce pour nous, vacances ou jour de congé ? Je ne m'en souviens pas. Toujours est-il que nous n'étions pas en classe. De ce fait, nous fûmes de bonne heure dehors, pour voir, si possible ces coureurs qui faisaient relâche chez nous.

De toute manière le spectacle se trouvait dans la rue, n'était-ce qu'avec les voitures suiveuses qui passaient sans arrêt. Beaucoup de conducteurs avaient demandé aux garagistes locaux de leur réserver leurs installations, de leur prêter main forte pour réviser leur véhicule, l'étape du lendemain s'avérant difficile avec des passages périlleux.

Beaucoup de suiveurs (journalistes, conducteurs, hommes de peine pour la publicité, mécaniciens) profitèrent de la plage dont l'eau, à cette époque de l'année, est particulièrement hospitalière.

Comme nous nous trouvions, quelques camarades et moi, devant le Grand Hôtel Continental et de la Plage, nous vîmes sortir un grand blond, longiligne, nonchalant d'allure, le cheveu court taillé en une brosse parfaite. La tenue dénotait sa qualité : maillot collant, pantalon aux jambes prises dans des chaussettes montantes, sorte de souliers souples aux pieds.

« Regarde, c'es Frantz.
- Oui je le reconnais c'est Frantz. »



Frantz le Luxembourgeois, un des favoris du Tour, l'un des grands de la route de cette époque passa à notre hauteur, sans prêter attention à ces jeunots admiratifs et expansifs dont il avait l'habitude. Ou bien il était ailleurs en pensée. Ou bien il jouait au grand personnage, intérieurement fort satisfait de la considération dont il jouissait.

*Nicolas Frantz vainqueur du Tour 1928
Photo Wikipédia*

Une nuit d'été superbe, avec cette fraîcheur qui répare un peu, des ardeurs de la journée. L'Harmonie Municipale dont j'étais membre (sur scène il faut bien des figurants) jouait devant le Casino.

Le vaste rond-point était noir de monde : des danseurs et de simples spectateurs. Tous, en attente de quelque chose de plus que le bal qui ce jour-là n'était pas la raison dominante du rassemblement, mais un remplissage, un divertissement, un spectacle local pour honorer des hôtes de passage et faire patienter avant un grand départ.

On apercevait sur le Boulevard les automobiles de la presse, reconnaissables aux titres de journaux, peints sur les portières et le capot ; celles des mécanos avec leurs râteliers chargés ; celles des officiels. La caravane publicitaire était partie ou attendait le jour pour le faire. Qu'aurait-elle eu à manifester en pleine nuit et en noire montagne ?

On était en plein départ du Tour de France pour une étape qui allait de Hendaye à Luchon, des bords plats de l'Océan jusqu'au milieu des Pyrénées élevées.

Individuellement ou par petits groupes, les coureurs arrivèrent et se dirigèrent vers une table ; non loin de l'Harmonie ; où des Commissaires de la course se tenaient, ayant devant eux de grandes feuilles. Dans la nuit, éclairée artificiellement, la tenue légère des concurrents surprenait. Comment à une heure aussi avancée être ainsi les jambes nues avec la fraîcheur de l'air ? Et avec seulement ces maillots légers, bien propres, la lessive ayant été faite. Quelques-uns, déjà, avaient endossé une sorte de courte veste, imperméable, jaune qui leur couvrait le corps jusqu'aux cuisses. Un couvre-dos et poitrine indispensable pour passer les cols froids et surtout pour les descendre. Tous le revêtiront, à n'en point douter et certainement protégeront leurs jambes avec des gaines de laine. La casquette à grande visière n'était pas oubliée. Elle avait son rôle de préservation elle aussi.

Pour le moment on procédait à l'appel et l'on faisait signer les partants. Ainsi pas de tromperie possible, pas d'oubli et reconnaissance officielle d'abandon s'il s'en était produit.

Nous nous étions tus. D'ailleurs qui aurait prêté attention à nos flonflons, qui aurait pu gambiller car la foule s'était serrée, amassée, agglutinée à l'endroit où se déroulaient les opérations de contrôle, ne laissant nul champ libre aux ébats des chorégraphes.

On appelait les coureurs. Ils répondaient « présent » dans leur langue d'origine. Ils venaient, tout de go, apposer leur paraphe sur le document qui faisait foi, que leur présentait le responsable attiré.

Nous eûmes la bonne fortune, ainsi, d'entendre citer et de voir se présenter les grands cracks dont nous avons tellement entendu vanter les mérites et dont nous avons lu avec un avide intérêt les exploits : Frantz, De Waele, Vervaecke, Buysse, Rebry et les Van et les Den de pays de l'Europe occidentale et qui n'étaient pas encore réunis au Benelux (des Belges, des Hollandais, des Luxembourgeois) ; Bottechia, le prestigieux coureur transalpin, flanqué de ses compatriotes dont les noms se terminaient par i ou par a. Peut-être cocardiers, nous n'avions d'yeux ou presque que pour l'élégant Charles Pélissier, le beau et gouailleur Leducq, le puissant Speicher, le sérieux Bidot. Nous considérions avec une pointe de sympathie particulière les représentants du sud-ouest : Magne et Lapébie. Et le petit breton Robic quel courageux ! C'était là les tricolores... peut-être pas des finisseurs, en tout cas des acteurs de prouesses et aussi des gagnés d'étapes. J'en passe. Certainement de ceux que l'on nommait les « domestiques ». Mais je les confonds dans l'estime admirative avec les touristes-routiers qui, eux aussi, vinrent répondre à l'appel et signer, puis se tinrent un peu en retrait, conscients qu'ils étaient de ne point provoquer l'intérêt de la foule qui, visiblement, n'en tenait que pour les champions. Les exclamations fusèrent :

- « Ce Dédé Leducq. Quel titi ! Quel caractère pour plaisanter à un tel moment !
- Quel chic avec ses mitaines blanches et son maillot de la meilleure coupe ce Charles Pélissier.
- Tiens, voilà Fontan (un moins en vedette, mais attendons la fin). Attention à lui aujourd'hui.
- Regarde les Belges d'un côté et les Italiens de l'autre qui discutent dur. Que préparent-ils ?
- Quelle autorité possède cet Henri Desgranges !
- Où est-il ?
- Là, il converse avec X de l'Intransigeant.
- Celui-là, c'est un tel de l'Auto.
- Tiens les reporters du Miroir des Sports, de la Gazeta del Popolo, de l'Humanité, de l'Aurore, du Petit Parisien, du Matin, de la Gazeta del Norte, du Pueblo Vasco, de la Petite Gironde, de la Dépêche, sont à leur poste, à bord de leur voiture.

Sur un appel particulier, le dernier, les concurrents s'alignèrent, se serrèrent les uns contre les autres. La voie fut dégagée de curieux trop pressants. Le peloton multicolore s'ébranla... mais sans hâte. Ce n'était qu'un faux départ... une prise en mains... une concentration avant l'épreuve réelle... un essor limité et sans portée avant la grande envolée.

Cette dernière aura lieu, un peu plus tard au pied de la Côte de la Croix des Bouquets, à Béhobie. Deux à trois kilomètres de raidillon pour vous mettre en jambes.

Bien tranquillement coureurs et suiveurs disparurent après avoir passé le Jardin Public. Le bal dura encore un peu. Mais plus de rangs pour cerner les danseurs qui eux aussi se sublimèrent comme par enchantement.

Et puis ce fut le silence. Les musiciens rangèrent leurs instruments. En avant vers le tram qui docilement les attendait ainsi qu'une partie des spectateurs. Beaucoup regagnèrent à pied, la ville, le Bas-Quartier et la Gare, commentant l'événement, à voix haute, malgré l'heure avancée.

Pendant ce temps les héros étaient au pied des murs importants, farouches qu'il leur fallait passer.

Partis un peu après minuit les premiers allaient mettre pied à terre, sur les Allées d'Etigny aux environs de seize heures. Les deux échappés, nettement en avance sur leurs rivaux immédiats avaient nom Victor Fontan et son beau-frère Cardona. Ayant démarré très vite, semant la meute fonçant dans la nuit, sans se soucier des difficultés des montées raides, du danger des ravins cachés par de brusques tournants ou la brume opaque, faisant fi de l'état déplorable d'une route pas goudronnée, pleine d'ornières, ravinée au possible, considérant les crevaisons comme des fatalités faciles à résoudre, ils se jouèrent des mamelons basques, vainquirent sans sembler en pâtir les montées abruptes d'Osquich, de l'Aubisque, du Tourmalet, de l'Aspin et de Peyresourde, cinq Léviathans dont il ne fallait attendre rien d'aimable.

La nouvelle de la victoire de Fontan et de Cardona ; coureurs de chez nous considérons-nous ; l'un étant de Nay, l'autre de l'Espagne toute proche ; se répandit comme une traînée de poudre. Il n'y eut pas de termes dithyrambiques assez forts pour la célébrer. Avec le besoin de consécration, d'absolu qui est dans l'âme humaine nous en fûmes à oublier un instant, tous les autres qui connurent les mêmes peines, peut-être davantage, eurent moins de chance, passèrent, néanmoins, donc triomphèrent de la montagne. Et aussi les infortunés, tous coureurs de valeur qui en furent les victimes.⁵⁸

Hendaye venait d'être le témoin d'une belle aventure humaine. Elle ne l'oubliera pas de longtemps.

⁵⁸ NB : en fait si Fontan a bien gagné l'étape, ce n'est pas Cardona qui a fait second mais Frantz le vainqueur du Tour cette année-là. Par contre, il est exact que Fontan et Cardona ont occupé la 1^{re} et la 2^e place dans une autre étape, celle des Sables d'Olonne-Bordeaux, juste avant l'étape Bordeaux-Hendaye. Une petite confusion dans les souvenirs.

Sports
Natation
Sports chics (tennis – golf)

« Que vous nagez bien... tous deux... »

Des membres de notre groupe de voyageurs descendaient l'escalier de l'Helvétia, ce beau bateau-croisière qui de Hollande à Bâle –et vice versa- transporte les touristes sur les eaux du Rhin. Ils revenaient du pont le plus haut où se trouve la piscine. Ils adressaient leurs compliments à un couple de notre compagnie, de très alertes sexagénaires, demeurés d'authentiques sportifs pratiquants et ayant conservé l'allure, la démarche bien dégagées ; le contraire de cette pesanteur claudicante, peu ou prou et qui affecte trop de sujets qui avancent en âge.

- Où avez-vous appris ?
- Moi, en ce qui me concerne, répondit le mari, tout seul, dans la Baie de Chingudy à Hendaye.

Henri, actuellement Biarrot d'adoption, avait vu le jour à Hendaye et toute son enfance s'est passée dans le quartier de la Plage, non loin de la mer. L'air émoustillant, salubre qu'il y respira, dont il se chargea à fond, contribua certainement à la formation de la vitalité de ce superbe athlète, international à quinze, à treize, et champion de France de saut en longueur. Je vous en ai déjà entretenu ce me semble. Mais il méritait qu'on y revint un peu sur son passé de sportif vraiment remarquable.

- Oui, à Hendaye, il n'est pas difficile d'apprendre à nager. L'eau s'y trouve en abondance. Pas d'empêchement pour faire « trempette », dit un de nos collègues, habitant à l'intérieur.
- Incontestablement question riverain on ne peut guère être beaucoup mieux servi. Hendaye touche la mer, sur quatre kilomètres, par une merveilleuse grève plate, de sable fin, qui fait partie d'une grande anse entre le Figuier et les falaises proches des Deux Jumeaux.
- C'est certain. Le caractère maritime d'Hendaye ne peut être mis en doute.
- Oui, mais sa chance, ajoutai-je, réside aussi en ce qu'elle est bien dotée côté fluvial. La Bidassoa qui prend de la largeur, au fur et à mesure qu'elle se rapproche de son terme s'y étale dans une vaste baie, très accessible, puis se confond avec l'eau rude de l'Océan qui la happe mais qui condescend à lui rendre son importance, en y ajoutant un petit apport comme si après en avoir abusé il tenait, à deux reprises dans la journée, à pourvoir à sa résurrection et à son épanouissement.
- Notre prime enfance, à peine passée, nous avons à qui mieux mieux pataugé, barboté dans l'eau de la Baie, reprit Henri, agité avec maladresse mais aussi frénésie nos bras et nos jambes jusqu'au jour où nous avons trouvé la synchronisation, le rythme, jusqu'au moment très précis où nous avons senti que nous avançons par notre seule intervention. Combien d'Hendayais ont agi ainsi, d'instinct, et sont devenus d'excellents nageurs ?
- Dans quel endroit de Chingudy as-tu fait tes premiers essais ? intervins-je, à nouveau, en connaisseur affirmé puisque Hendayais à part entière.
- Derrière chez Etchecoin. Un excellent endroit, sans courir aucun risque. Là il faisait si bon de se laisser aller au plaisir de fendre une eau, pas rebelle du tout.
- Moi il m'est arrivé de me baigner dans un autre coin de Chingudy, tout près du vieux pont de Beltzenia.
- Oui, je connais.
- Je le suppose.

- Je me souviens même que certains soirs, c'était là une authentique et grande baignade où se trouvaient mélangés enfants et adultes.
- Je ne fus pas de ces heureux, hélas !
- Et pourtant tu viens de dire que tu t'étais baigné là, à Beltzénia.
- Oui, mais d'une façon clandestine car Beltzénia m'était interdit en tant que baignade. Pour ma mère un seul endroit de valable. En bout de plage, près des dunes et du sanatorium. La plage du pauvre. Celle des petites cabines en planches grossières. Mais comme seul le fruit défendu a une saveur unique il m'est arrivé de désobéir, de me sauver et subrepticement de me jeter dans l'eau bleue qui clapotait contre la muraille arrondie d'un terre-plein où aboutissait un étroit et glissant sentier qui descendait droit depuis les rails du tram, avant le pont. Là, entièrement nu, ne me risquant pas à prendre mon maillot de bain, à la maison, j'éprouvai un grand ravissement dans cette eau, sans vagues. Satisfait, il ne me restait plus qu'à me laisser sécher, à l'abri, d'un de ces fourrés qui heureusement ne manquaient pas au bas du Vieux Fort.
- Le pot aux roses ne fut jamais découvert ? Personne ne « cafarda » ?
- Non, j'ai eu une chance inouïe. Jamais mes parents ne connurent mes infractions. Néanmoins l'interdit freinait ma juvénile ardeur. M'éloigner du bord, aller au large, pas une fois, je ne me le suis permis. Et pourtant quelle envie n'avais-je pas d'imiter mon camarade Coche-Marie, qui lui s'en allait allègrement jusqu'à l'autre rive, en face, là où aujourd'hui se trouve le quai de la Floride.
- L'ennuyeux dans le lieu dont tu parles, c'est que les tessons de bouteilles, redoutables, extrêmement dangereux, abondaient. Passe encore pour les pierres assez coupantes. Mais eux, c'était des lames assassines qui se dressaient entre les cailloux. Pire encore, ces lardoires au tranchant dangereusement effilé étaient prises dans la vase molle. Malheur à l'étourdi, à l'imprudent qui y posait le pied dessus.
- Enfin les accidents furent rares, tu le sais bien, Henri. Beaucoup de baigneurs avaient de vieilles sandales qui évitèrent bien des drames. De toute façon, coin rêvé que celui de Beltzénia pour apprendre la nage et se perfectionner. Ce que firent nombre et nombre d'Hendayais imités par la suite par de futures gracieuses ondines.
- Oui, que ce soit à Beltzénia, dans un coin autre de la Baie, à la mer, l'Hendayais, garçon et fille, a nagé de bonne heure et de ce fait est devenu presque d'une façon générale, un excellent pratiquant de la brasse, de l'indienne ou du crawl.
- Pour si bizarre que cela puisse paraître les compétitions nautiques ne connurent pas à l'époque le succès, ne provoquèrent pas l'intérêt qu'une telle floraison de nageurs et une si grande richesse en eau, pouvaient laisser espérer. »

Par le fait, je ne me souviens pas de festivités, d'épreuves sportives, de haut niveau, organisées ou disputées à Hendaye, sur l'eau. Les grands cracks –à la renommée bien établie, bien connue- étaient tous, semblait-il, d'ailleurs. Je connaissais cependant, et c'est là que réside l'étrange, de véritables « poissons » parmi les Hendayais. Mais ils ne parurent défrayer la moindre chronique, même à l'échelon réduit du petit coin de la Côte Basque.

Tout près de nous, il y eut l'école Bainçonneau à Saint-Jean-de-Luz qui présenta et imposa des produits de valeur. Il y eut les nageurs de Biarritz, ceux de la Nautique, de l'Aviron à Bayonne qui firent figure honorable dans maintes épreuves régionales ou extra-régionales, furent souvent dans les premiers et même se payèrent le luxe de fournir le vainqueur.

Mais il y avait surtout à compter avec les Bordelais, notamment ceux de l'ASPTT (Association sportive des Postes, Téléphone, Télégraphe). Jean Rebeyrol s'en trouvait être le chef de file indubitable. L'imbattable dans la traversée de Bordeaux à la nage. Ailleurs, également. Mais chaque année, l'épreuve qui se disputait à Bordeaux, constituait le « clou » de la saison de la nage, en eau fluviale. La traversée de Bordeaux avait gagné depuis longtemps ses lettres de noblesse, son cachet de suzeraineté. Les camarades de club de Rebeyrol ne manquaient point de talent. Ils n'étaient pas d'une infériorité confondante devant lui ; mais voilà il leur manquait un tout petit quelque chose que lui possédait et qui lui permettait l'échappée, vite après le départ, et de conserver cette avance, durant toute la course.

Nous eûmes l'avantage d'applaudir les champions de l'ASPTT de Bordeaux à Hendaye. Mais le chef, hélas, n'était pas là.

Je me souviens d'une traversée d'Hendaye ; faut-il qu'il y en ait eu très peu ou pas d'autres puisque celle-là reste ancrée en ma mémoire.

La traversée : c'est ainsi généralement que l'on désignait les épreuves de natation organisées dans les eaux des fleuves et des rivières qui touchaient une ville. La traversée de la ville ! On partait d'un point donné. On arrivait à un autre point, voilà ce qu'était en réalité la traversée...

C'était un tout petit peu exagéré mais on pouvait bien se le permettre car il fallait de robustes, d'entraînés nageuses et nageurs, pour lutter dans l'eau sur une dizaine de kilomètres et parfois davantage. Pas à la portée d'un simple « barboteur ».

Ce fut naturellement fête sur les bords de la Bidassoa à l'occasion de la dite traversée.

Les concurrentes et les concurrents ; venus de Bordeaux, de Dax, de Bayonne, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz ; aussi de l'autre côté de la frontière, et ne l'oublions pas d'authentiques enfants d'Hendaye ; plongèrent pour le départ, près de l'Île des Faisans.

Tout se prêtait au succès, au parfait déroulement du spectacle. Le temps était splendide. Pas un nuage. Un chaud soleil. Et une eau même, du plus haut point de la marée, d'une tranquillité absolue.

Nombreuses furent les embarcations qui suivirent. Les nageurs des deux sexes se trouvèrent bien accompagnés. Toute défaillance survenue à l'un d'eux ne comportait nul péril puisque le repêchage était assuré par la flottille de traînieres, de pinasses, de youyous. Il se trouvait de toutes les catégories de barques dans le lent cortège qui suivait les compétiteurs. Cela allait de la « huit voyageurs » à la monoplace. Il y avait pas mal de ces « pous » que l'on voit d'ordinaire évoluer, sans contrainte, apparemment sans but fixe, sur la Bidassoa. On peut facilement les prendre pour des jouets d'enfants alors qu'ils s'avèrent précieux pour le pêcheur solitaire, dans la baie. La capacité de chaque embarcation fut dépassée ce jour-là. A la limite du retournement, « bouillon » à la clé. Mais il ne pouvait être question de refuser à des amis de suivre la course. Laisser quelqu'un en rade sur la berge aurait constitué un affront, la cause d'une bouderie premier stade de l'inimitié. L'eau était bien trop calme, trop pacifique et les passagers, sans doute, fort sages. On n'enregistra pas de fâcheuses mésaventures.

L'Harmonie Municipale était du convoi. On nous avait réservé une sorte de grand radeau, fort stable malgré ses belles dimensions et où nous étions assis.

La course se dessina et se décida presque dès le départ. Les Bordelais menèrent, dare dare, dès le début et n'abandonnèrent jamais la tête.

Puech, de l'ASPTT, le second de Rebeyrol l'emporte, suivi à quelques longueurs de bras par Lacabanne du même club. Mais la suite ne fut pas longue à arriver. Parmi eux, à notre grand contentement, de purs amateurs de chez nous.

Pour ma part, j'eus la joie de voir figurer parmi les toutes premières ondines, une amie d'enfance, plus âgée que moi cependant, une grande sœur en quelque sorte. Son excellente tenue dans la course, je pris un évident plaisir à le souligner, à voix haute et il se trouva plusieurs amis de la Rue du Port qui éprouvèrent la même fierté que moi, à voir une fille du quartier se comporter aussi excellemment.

Des joutes, des « corsos » sur la Bidassoa, des fêtes nautiques chaque 14 juillet, il en fut organisé. Je n'en ai pas une souvenance assez exacte pour m'étendre à leur sujet. Ce dont je me souviens un peu mieux c'est la course aux canards lors de la fête locale de Saint-Vincent. On lâchait les « coincoineurs » sur la Bidassoa. Affolés par les cris, les gestes, les brusqueries dont ils étaient victimes à la sortie des paniers, ils filaient, poitrail en avant, bien redressé, bec en alerte, ailes largement ouvertes en exécutant de véritables slaloms, poursuivis par d'intrépides jeunes gens, tous excellents nageurs, dont le grand exploit consistait à s'emparer d'un palmipède, qui depuis ce moment très précis devenait son intégrale possession.

De toute façon si la Baie n'eut pas les grandes fêtes –officielles ou non- qu'elle méritait, elle combla des générations de jeunes et de moins jeunes riverains en leur procurant les plaisirs les plus sains et les plus rafraîchissants. Les plus rentables, également, avec les prises qu'elle permettait de faire dans son sein.

Des sports qui nous échappaient : tennis et golf



Hendaye possédait quelques courts de tennis –six à huit- à Ondarraitz. Les plates parcelles revêtues de sable doré, barrées en leur milieu, par un filet juge, allaient de l’allée principale du Parc des Sports à la route Plage-Ville, en face des Etablissements Etchecoin.

A dire vrai ces aires de jeux ne nous étaient point familières. Un brave homme, pourtant, un ami de ma famille, Monsieur Labarthe, gendarme à la retraite, veillait à la propreté qu’il fallait impeccable, du terrain et se trouvait être l’intermédiaire entre la société qui possédait les courts (le Stade Hendayais sans doute) et les pratiquants pour toutes les questions d’organisation, de tour de partie, de cotisations et vraisemblablement de matériel lourd, les filets en premier lieu.

Le champ de tennis nous intéressait si peu que lorsque nous venions à Ondarraitz, pour l’autre grande affaire, le rugby, à peine si nous jetions un regard sur ces vêtus de blanc, de pied en cap, d’une tenue irréprochable quant à sa netteté et qui avaient une raquette à la main. L’instrument nous semblait léger avec son large treillis. Il paraissait un jouet d’enfant comparé à la lourde, à la noble, à la virile pala. Avec la raquette on donnait quelques tapes à une balle qui résonnait bien creux et n’avait rien du clac ! sec et souverain de la pelote de cuir frappant le fronton.

Il est possible que nous ne manifestations presque aucun intérêt pour ce jeu à cause de ses arrêts par trop fréquents.

Un lancer (pour les connaisseurs un service). Peut-être un ou deux échanges de balles. Arrêt.

Nous ne pouvions être séduits par des actions aussi courtes. Comme la manière n'y était pas toujours, nous avions plutôt tendance à nous gausser de ceux que nous considérions –dames et messieurs- comme des nobles plutôt que comme des sportives ou sportifs accomplis. Ils se recrutaient parmi le gratin hendayais. Dans un monde différent de celui que connaissaient beaucoup de mes camarades et moi-même. Lors de la saison estivale, quelques étrangers venaient sur les courts, jouaient avec eux parfois, ou plus forts, tentaient de les éblouir.

Les quelques narrations sur ces parties sans grande passion nous étaient faites par certains de nos condisciples embauchés comme ramasseurs de balles. Il y eut, paraît-il, quelques tournois organisés avec des joueurs de niveau moyen, venus de l'extérieur, et qui ne suscitèrent jamais l'enthousiasme qui crée la ruée des foules. Le tennis était encore à l'époque un sport, loin du commun.

Si la Petite Gironde –avec en complément quelques hebdomadaires sportifs parisiens de chez Hontanx- ne nous avaient présenté avec force dithyrambes les exploits, à l'échelle mondiale, de nos quatre mousquetaires français : Borotra, Brugnon, Cochet et Lacoste et de ceux de la grande championne Suzanne Lenglen, nous aurions été censés dire « après tout, le tennis... qu'est-ce que c'est que ça ? »

Borotra surtout retenait notre intérêt et s'avérait notre grand champion, notre préféré. Pensez : il était basque et il bondissait. L'ennuyeux ? Nous étions très peu portés sur les questions de race et le « bondissement » demeurerait un terme abscons, celui dont il était question plus haut, naturellement. Mais Borotra était de Biarritz, ou d'à côté. Et c'était un nom, celui d'un champion exceptionnel. Il était très habile pour recevoir et faire voltiger une balle. Rien d'étonnant pour un « gars » de chez nous. Que le Polytechnicien m'excuse de le traiter aussi familièrement.

Si nos informations s'avéraient sommaires en ce qui concerne le lawn-tennis, elles étaient plus pauvres encore, question golf. Cela peut-être parce que la plupart d'entre nous n'avait jamais vu la vaste prairie ondulée d'herbe verte qui sert de terrain pour ce jeu importé, entre autre choses, de l'autre côté de la Manche. D'Ecosse pour une précision supplémentaire.



Nous fûmes là encore un tantinet déniaisés par des copains de classe qui, les beaux jours venus, allaient à Abbadia où se trouvait le grand pré pour la pratique de ce jeu et où ils servaient en qualité de cadets ou, si vous estimez que cela fait plus britannique, de caddies. Le tout pour dire qu'ils portaient un lourd sac plein de clubs, entendez par là des cannes et accompagnaient sur le links (nous devînmes vite férus en

anglais) de distingués citoyens d'Outre-Channel ou des bourgeois cossus de chez nous qui tous, Anglais et Français confondus, cherchaient des trous. Oui, nous le savions par le truchement de nos camarades-servants, le jeu consistait –et consiste toujours je le suppose- à envoyer au loin une petite balle très dure en caoutchouc, une petite balle piquée

de multiples points, à l'aide du club. Ce dernier, un long manche, portait à sa base une sorte de semelle qui devait enlever et propulser la balle. Le terrain était couvert de trous qui attendaient la balle. Un parcours à respecter dans un ordre déterminé. Au bout était le but. Un trou atteint et pas forcément du premier jet, on délogeait la balle et l'on recommençait une frappe, mais en ayant soin, au préalable de placer le projectile sur une petite cheville fixée en terre. Ainsi soulevée par le « tee » la petite boule sera plus facile à atteindre. Parfois certains camarades-caddies nous parlaient avec force éloges de certains joueurs, sur leur rapidité pour effectuer le parcours, la sûreté de leur coup, la précision dans leur tir, et partant, le peu de temps qu'ils restaient devant un trou. Nous prenions cela comme propos pour nous épater. Fréquenter le beau monde même à un étage inférieur n'est-ce pas pour certains un titre de gloire ? Des malins en tirent profit, d'autres seulement vanité.

Enfin, il n'est pas dit que le rôle de caddies ait été simplement celui de domestiques sans lendemain. Des vocations naquirent chez des sujets doués d'une adresse innée. De ces premiers contacts avec les links, des leçons reçues, sans qu'elles fussent intentionnelles, des premiers essais permis par quelque généreux employeur suscitèrent des envies de pratiquer. Au bout, quelques gars du pays devenus de vrais, d'authentiques champions dans un sport importé de l'étranger.

Nous qui ne fréquentions pas Abbadia n'eûmes d'autre ressource que celle de toucher, de tourner dans nos doigts ces petites balles que des camarades avaient oublié dans leur poche, en fin de service. Mais trop vives, trop dures, elles ne convenaient pas du tout à nos exercices de pelotaris en herbe.

Un nouveau sport

Au Patronage nous avions un moniteur de gymnastique, un Bayonnais, qui tous les dimanches s'en venaient de la sous-préfecture (la ville et non le lieu) pour nous diriger. Un beau jour, il arriva avec une idée bien en tête, une idée qui le touchait depuis un certain temps, qui avait fait son chemin dans son esprit et dont il voulait se débarrasser en la mettant à exécution. Il s'en ouvrit à Monsieur le Curé, responsable principal du Patronage. Obtint-il gain de cause du premier coup ? Ou advint-il de discuter le bien-fondé de sa requête ? Y eut-il entêtement résigné ou très compréhensif ? Qu'importe, puisque furent plantés deux poteaux dans la partie herbacée qui faisait suite au ciment du fronton. On cloua à chaque poteau une planche dont les rôles essentiels étaient de porter une grande épaisseur montée sur un cerceau, pendant en formant un cône particulier presque évasé dans le bas et ouvert à cet endroit ; et soit de faire office de petit fronton en renvoyant le ballon, soit de permettre, par ricochet, de diriger ce dernier vers l'entrée de ce que l'on nous appela un « panier ». Le terrain d'évolution semblait être tracé à notre mesure, pour des enfants, pour des jeunes, car de dimensions réduites, surtout si nous le comparons avec les terrains de foot et de rugby que nous avions vus.

Le basket-ball nous fut ainsi révélé et mis à notre entière disposition avec un ballon rond bien plus gros que celui dont se servent les « manchots » (joueurs de football).

Un jeu tout nouveau pour nous et qui ne manqua pas de nous étonner. Un jeu d'importation ce basket. Les Américains passés par la France lors de leur venue décisive, en fin de guerre, y furent pour quelque chose. Un souvenir très tangible de leur séjour chez nous, une chose saine, agréable celle-là. Peut-on en dire autant du chewing-gum pour ruminant, du perfide tabac blond ?

Je me demande pourquoi, mais cela était sans doute dans les exigences du règlement, on pela le gazon et l'on répandit une sorte d'escarbille très brisée, crissante et noire. Qu'en penseraient les amateurs de plancher actuels ?

Nous avons peut-être plaisanté (daubé eut été trop bête) sur les dimensions qui nous semblaient modestes du terrain. Nous ne tardâmes pas à nous rendre compte de notre erreur de jugement.

Le basket, même pratiqué par des non-avertis, des néophytes est un sport à part entière, un sport tout de mouvement, qui demande d'incessants et incisifs déplacements. Une sorte, d'aller et retour, permanente.

Le jeu plut dans l'ensemble. Nous n'assimilâmes que les règles les plus essentielles, donc les plus élémentaires. Suffisamment pour pouvoir nous en sortir sans verser dans l'anarchie ludique, le désordre affligeant, l'impossibilité de construire des semblants de partie. Quand on voit et l'on sait ce qu'il en est advenu, on ne peut que sourire à nos débuts et trouver un peu simpliste ce qui existait alors. Mais il faut un début à tout. Souvent, en commençant on fait feu de tout bois.

La révélation ne valut-elle pas, quant à elle, beaucoup ? Toute création ne comporte-t-elle pas une part de divine surprise ?